This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

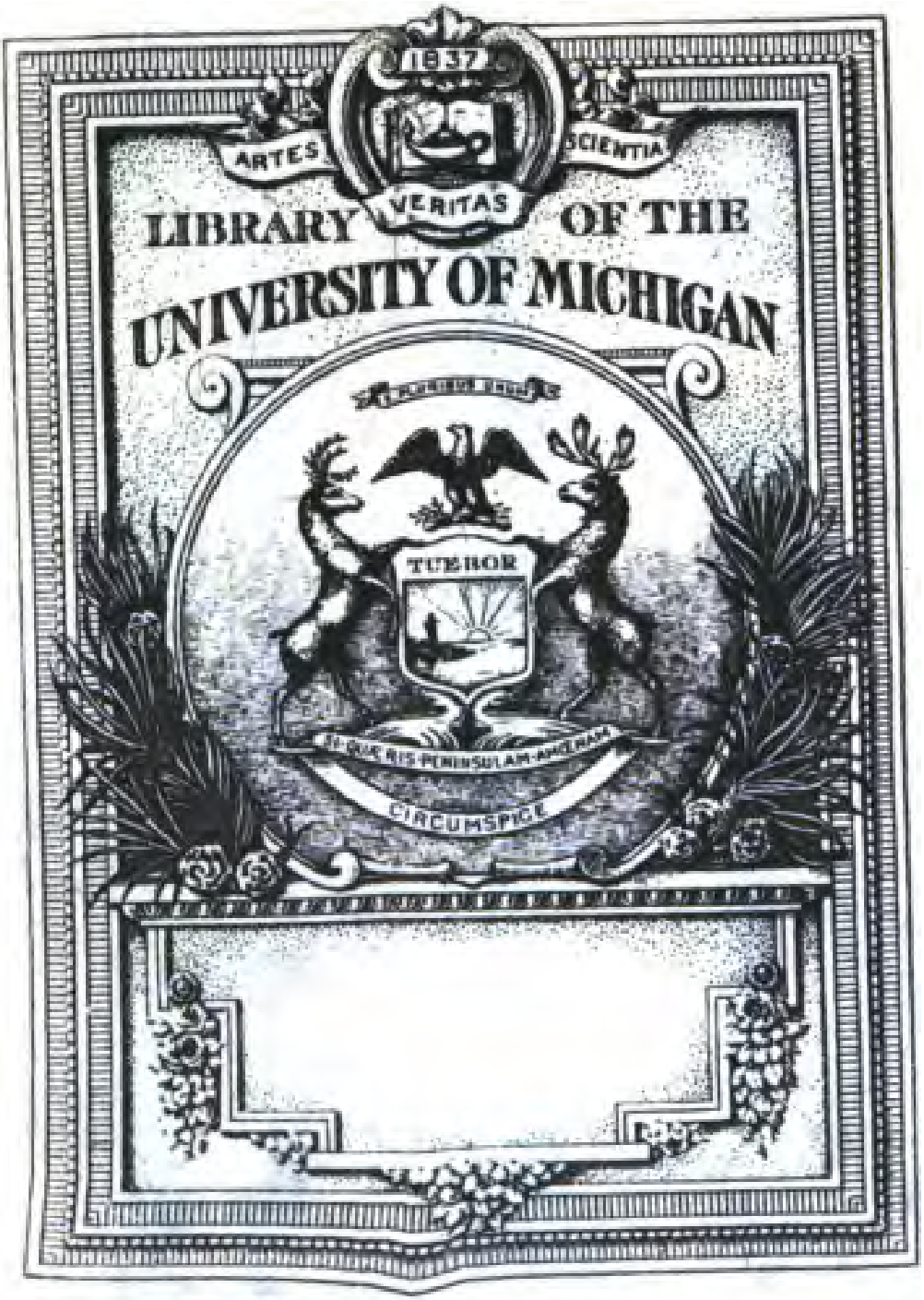
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



GIFT OF
ncais

840.8
P47

THÉATRE
CHOISI
DE COLLÉ.

Petite bibliothèque des théâtres

THÉATRE CHOISI DE COLLÉ.

TOME PREMIER.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans ce Volume.

Vie de Collé, suivie du Catalogue de ses Pieces.

Dupuis et Des Ronais.

La Partie de Chasse de Henri IV.

Cercle Français
gift
1-10-1927

VIE
DE COLLÉ.

CHARLES COLLÉ naquit à Paris en 1709. Il étoit fils d'un Substitut du Procureur du Roi du Châtelet, et qui avoit aussi la charge de Trésorier de la Chancellerie du Palais.

Dès que l'éducation de COLLÉ fut achevée, il passa dans l'étude du Notaire Dutertre, dont il étoit parent, et duquel il devint bientôt le principal Clerc. Ce fut là que se développa son goût et son talent pour les couplets piquans, connus sous le titre de *Vaudevilles*, et qu'il commença à en composer, au milieu d'un amas innombrable de minutes et de grosses d'actes, peu faits pour lui inspirer la gaieté dont il les rendit étincellans, et qu'il a tant prodiguée depuis dans tous ceux qu'il composa jusqu'aux presque derniers momens de sa vie.

COLLÉ acheva de passer sa jeunesse auprès de M. de Meulan, Receveur général des Finances, en qualité de son Secrétaire ; et il devint, pour toujours, son ami et celui de toute sa famille.

Le feu Duc d'Orléans, qui aimoit les arts, et particuliérement celui du Théatre, accueillit COLLÉ dans sa société, où l'on jouoit, très-souvent, la Comédie. COLLÉ composa plusieurs Pieces pour cette société, dans laquelle elles réussirent beaucoup ; et quelques-unes d'elles passerent ensuite sur des Théatres publics, où elles n'eurent pas moins de succès. Celles de *Dupuis et Des Ronais* et de *La Partie de Chasse de Henri IV*, sur-tout, mériterent et obtinrent généralement une réputation d'estime, qu'elles sont assurées de conserver toujours.

Le Duc d'Orléans voulant récompenser COLLÉ d'un travail entrepris pour lui, sans le faire rougir de ses bienfaits, le nomma l'un de ses lecteurs ordinaires, avec une pension viagere, et le combla de ses bontés particulieres jusqu'à sa mort.

COLLÉ fut aussi de cette fameuse société de Gens-de-Lettres, si connue sous le nom du *Caveau*; et il se lia d'une amitié intime avec quelques-uns des membres qui la composoient, tels que Piron, Saurin, Crébillon fils, comme on le voit dans la Vie de chacun de ces deux premiers, tome dix-neuvieme des Comédies du Théatre François, et tome seizieme des Tragédies de notre Collection. Rigoley de Juvigny, Auteur de la Vie de Piron, que nous avons donnée, fait une description aussi exacte que séduisante de cette société du *Caveau*, où régnoit la plus parfaite égalité entre les individus, et où l'on ne pouvoit être admis sans avoir des talens, ou, du moins, un vrai goût des talens; et l'on ne peut douter qu'avec le caractere enjoué qu'on lui a vu, ses saillies fines, ses couplets charmans et ses bons mots, COLLÉ n'en ait été l'un des plus agréables ornemens.

COLLÉ ne commença que fort tard à travailler pour le Théatre. C'est ce qu'il nous apprend, lui-même, dans ce qu'il appelle une *maniere de Préface, ou fragmens d'un manuscrit*,

intitulé : Epanchement secret de l'amour-propre, et qu'il a placée au-devant de la seconde édition de son *Théatre de Société*, imprimée, en trois volumes, *in*-12, à Paris, chez Gueffier, en 1777. Voici comment il s'exprime à cet égard.

« Retenu dans ma jeunesse, par une prudence fondée sur des principes d'honneur, je n'ai pas cru qu'il me fût permis de me livrer entiérement à mon goût pour le Théatre qu'après avoir arrangé auparavant ma médiocre fortune ; et ce n'est qu'à trente-sept ans, qu'avec moins de quatre mille livres de revenu, ne devant plus mon tems à personne, j'ai suivi, avec passion, mon goût pour la Comédie, en homme entiérement indépendant. Eloigné de la scene, par des affaires et par cette façon de penser, je suis donc resté écolier dans cet art, pour n'en avoir pas fait assez tôt mon occupation unique et mon seul objet. N'est-ce pas même encore trop donner à mon amour-propre que de croire que c'est cette cause qui m'a empêché d'étendre le peu de talent que j'avois pour le Théatre, et qui, au contraire, l'a resserré dans des bornes étroites,

que j'ai senties, aussi bien que l'impossibilité de les reculer ? »

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce qui nous reste de COLLÉ peut nous faire regretter qu'il n'ait pas commencé beaucoup plutôt à travailler pour le Théatre, parce qu'alors il nous auroit laissé un bien plus grand nombre d'Ouvrages dramatiques, et qu'ils auroient été plus parfaits que ceux que nous avons de lui.

Outre le petit nombre de Pieces qui forment son *Théatre de Société*, il a retouché quelques anciennes Comédies, très-estimées ; et, dans l'intention de les rajeûnir, en conservant leurs antiques beautés, qui sont de tous les tems, il a essayé de les rapprocher de nos convenances modernes : telles sont *Le Monsieur*, de Pierre Corneille, *La Mere coquette*, ou *Les Amans brouillés*, de Quinault, *L'Esprit Follet*, ou *La Dame invisible*, de Hautroche, *L'Andrienne*, de Baron, et *Le Jaloux honteux de l'être*, de Dufresny.

COLLÉ fit un mariage d'inclination, et il s'attacha tellement à son épouse qu'elle lui tint bientôt lieu de presque toutes ses autres

liaisons ; et lorsque, sur ses vieux jours, il vint à perdre cette épouse, il en ressentit un chagrin si vif qu'on ne peut douter qu'il n'ait accéléré sa fin. En effet, il étoit d'un tempérament très-sain, et assez robuste, et, avec le caractere de gaieté qu'on lui avoit vu, on pouvoit espérer qu'il atteindroit un âge fort avancé ; mais la douleur que lui causa la mort de sa femme prit beaucoup sur sa santé, et le jetta enfin dans une mélancolie, à laquelle il succomba, le 3 Novembre 1783, à soixante-quatorze ans, emportant les regrets de tous ceux qui l'avoient connu.

M. de Piis, l'un de nos plus féconds et de nos plus agréables Chansonniers, après COLLÉ, composa, la même année, à l'occasion de la mort de cet Auteur, une complainte, sur l'air de la Romance de Henri IV, *Charmante Gabrielle*, &c., qu'il fit imprimer dans ces *Etrennes Lyriques* de 1784, et dans les onze couplets de laquelle il donne des éloges, aussi bien exprimés que bien mérités, aux qualités personnelles et aux différens Ouvrages de COLLÉ. Nous croyons que le premier cou-

plet de cette Complainte seroit digne, par sa précision, d'être gravé sur la tombe de ce Poëte aimable, qu'il fait si bien connoître.

« Amour dans l'hypocrêne
» Renverse son flambeau ;
» Thalie à Melpomêne
» Emprunte son manteau ;
» Les jeux dans leur demeure
» Rentrent perclus ;
» L'ombre de Henri pleure...
» COLLÉ n'est plus ! »

CATALOGUE DES PIECES DE COLLÉ.

Alphonse, dit l'Impuissant, Tragédie, en un acte, en vers alexandrins, représentée sur des Théatres de Sociétés, et imprimée, en 1740, *in*-12, sans nom d'Imprimeur, ni de Libraire, mais supposée imprimée à Ongénie.

Le sujet de cette petite Tragédie, trop libre pour être représentée ailleurs qu'en société, étoit vraisemblablement pris de l'Histoire d'Alphonse VI, Roi de Portugal, époux de la Princesse de Savoie-Nemours, d'avec laquelle il fut démarié pour cause d'impuissance, et qui régnoit vers le milieu du siecle dernier; mais qui fut chassé du trône et du lit de son épouse, qui se remaria à D. Pedre, ou Pierre VI, frere et successeur d'Alphonse VI. Au moins, c'est ce que l'on peut conjecturer de cette Piece, qui n'est connue que par le titre.

Ce sont Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres*

de

de Paris, et le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrége de l'Histoire du Théatre François*, qui nous apprennent que cette Piece a été imprimée; mais ni eux, ni aucun autre Historien du Théatre ne nous la font connoître davantage.

Le Jaloux corrigé, Opera-Bouffon, en un acte, suivi d'un Divertissement, et parodié de l'Opera Italien de *La Servante Maîtresse*, de celui du *Maître de Musique* et de celui du *Joueur*, tous les trois mis en musique par Pergolèze, Teleman, Orlandini et Dolletti, et auquel Blavet, compositeur François, a ajouté quelques morceaux de récitatif de sa composition, ainsi que les airs du Divertissement, et représenté, pour la premiere fois, au Théatre de l'Académie Royale de Musique, le premier Mars 1753, gravé, en partition, *in*-4°., et non imprimé.

Cet Opera-Bouffon, qui n'eut que six représentations, avoit été essayé sur le Théatre du feu Comte de Clermont, Prince du Sang, à sa maison de Berni, près Paris, le 18 Novembre de l'année précédente, à ce que nous apprend Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris*.

On connoît le sujet de l'Opera de *La Servante*

Maîtresse et celui de l'Opera du *Maître de Musique*, traduits, tous les deux, de l'Italien, en François, par Baurans, et que nous avons donnés, dans le premier volume des Opera-Comiques de notre Collection. Quant à l'Opera Italien du *Joueur*, le titre en indique suffisamment le sujet ; mais on ignore quels sont les Auteurs des paroles italiennes de ces trois Opera-Bouffons, dont Collé et Blavet avoient composé *Le Jaloux corrigé*, en traitant ce sujet de la maniere suivante, ainsi que nous l'apprennent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

« Madame Orgon, tourmentée par la jalousie de son mari, imagine un moyen de le rendre traitable ; c'est de feindre de l'amour pour un amant fictif, à la vue de ce mari, dans l'instant où elle en sera épiée. Suzon, suivante de Madame Orgon, joue le personnage de cet amant. Elle est habillée, moitié en homme, moitié en femme, et, paroissant du côté où elle est en homme, elle conte des douceurs à Madame Orgon, qui les reçoit avec une bonté désespérante pour son mari. Mais quand il a fait éclater toute sa rage, on lui fait voir ce que c'étoit que l'amant qui lui portoit ombrage, et ce tour le corrige de sa jalousie. »

Daphnis et Eglé, Pastorale-héroïque, en un acte, musique de Rameau, représentée devant le Roi, à Fontainebleau, par l'Académie Royale

de Musique, le 29 Octobre 1753 ; non gravée, ni imprimée.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donne de cette Piece le *Mercure de France*, volume de Janvier 1754.

« Daphnis et Eglé sont épris d'amour l'un pour l'autre, et ne croient ressentir que de l'amitié. Ils vont ensemble au Temple de l'Amitié, et, au moment où ils y présentent leurs offrandes et où ils prononcent leur serment, ils sont interrompus par un bruit de tonnerre, et le Grand-Prêtre les repousse, en leur disant qu'ils n'aiment point comme l'on doit aimer. Aussi-tôt le Temple se referme. Daphnis et Eglé restent seuls, frappés d'étonnement. La Bergere accuse son amant d'être infidele à l'amitié ; et, après une scene très-tendre, où leurs sentimens commencent à se développer, l'Amour paroît et acheve de les éclairer sur ce qu'ils sentent l'un pour l'autre. Le Théatre s'embellit. Les Jeux et les Plaisirs, conduits par les Graces, paroissent, à la voix de l'Amour. Une troupe de Bergers et de Bergeres viennent former des danses, avec les suivans et les suivantes de l'Amour, et cette fête termine l'acte.

Les Amans déguisés, Opera-Comique, en un acte, représenté sur le Théatre du feu Comte de Clermont, à Berni, le 19 Novembre 1753 ; non imprimé.

Nous ne savons point quel étoit le sujet de cette

petite Piece, ni si elle fut faite sur des airs connus, ou si quelqu'un composa de la musique sur ses paroles. Léris est le seul Historien du Théatre qui en parle, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris*, et il ne nous en dit autre chose, si-non qu'elle fut composée pour l'amusement du Prince chez lequel on la représenta. Elle n'a jamais été jouée ailleurs, ni imprimée.

Les Amours de Vénus et d'Adonis, premier acte des *Fêtes de Paphos*, Ballet-héroïque, en trois actes, avec un Prologue, et mis en musique par Mondonville, représenté, pour la premiere fois, sur le Théatre de l'Académie Royale de Musique, avec le Prologue et les deux autres actes, dont le second est *Bacchus et Erigone*, et le troisieme *Psyché*, le 9 Mai 1758; non imprimé.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donne de cet acte, et du Prologue qui le précede, le *Mercure de France*, tome premier et second du mois de Juillet 1758.

« Le Prologue justifie le titre du Ballet et le lieu de la scene qu'il représente. Vénus, Bacchus et l'Amour, que l'ennui a gagnés jusques dans le séjour délicieux de Paphos, se proposent, pour se désennuyer, de célébrer la mémoire de leurs premiers feux; ce qui forme les sujets des trois actes du Ballet »

» L'objet du premier acte est l'histoire des amours de Vénus et d'Adonis. Mars, transporté de rage et de jalousie, ouvre la scene. Il entre, environné de guerriers, auxquels il ordonne de se retirer. Il reste seul sur la scene, et déclare ses projets dans un monologue. Il annonce que Diane lui a promis de faire périr Adonis, sous les coups d'un monstre qui ravage la forêt que le Théatre représente. Adonis, accompagné d'une troupe de chasseurs, vient pour combattre le monstre. Vénus, inquiette et alarmée pour les jours de son amant, veut le retenir; mais la gloire l'emporte sur l'amour. Adonis s'enfonce dans la forêt. Un moment après, on entend des cris qui glacent Vénus d'effroi. Adonis blessé se présente à ses yeux, et meurt entre ses bras. La Déesse, désespérée de la perte de son amant, le change en une Anémone, qui s'éleve du milieu d'un tombeau, soutenu par des guirlandes. Des Génies couronnent, avec des fleurs, ce triste monument de la tendresse de la mere des Amours. Mars, satisfait de sa vengeance, vient insulter aux larmes de Vénus. Cette Déesse lui montre l'Anémone, formée du sang de l'amant qui regne toujours sur son cœur. A cet aspect la rage de Mars se ranime: il veut arracher la fleur. Vénus implore Jupiter. Le tonnerre gronde. Mars, furieux, brave le maître des Cieux, et arrache l'Anémone. Mais une lumiere subite succédant à l'obscurité, on apperçoit Adonis, à qui Jupiter a rendu la vie. Vénus est transportée de joie. Mars, trompé dans son espérance, jure, dans sa colere,

de tout mettre à feu et à sang sur la terre. Adonis et Vénus chantent leur bonheur, et les Jeux et les Plaisirs terminent la fête, par des chants d'allégresse et par des danses. »

« Il y a quelques beautés dans ce Poëme, mais la versification nous en a paru, en bien des endroits, trop négligée. Il seroit à souhaiter que les événemens en fussent un peu moins précipités, et que Mars y fût représenté sous des traits plus convenables et plus dignes de lui. On voit avec quelque peine que le Dieu de la valeur et des combats a recours à Diane pour susciter un monstre qui attaque son rival, qui, après tout, n'est que le plus beau des mortels. »

* *Dupuis et Des Ronais*, Comédie, en trois actes, en vers libres, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 17 Janvier 1763; imprimée, avec une Epître dédicatoire adressée au feu Duc d'Orléans, premier Prince du Sang, dans le *Théatre de Société* de l'Auteur.

L'Isle Sonnante, Opera-Comique, en trois actes, en vers, en prose, en vaudevilles et en arriettes, avec de la musique de Monsigny, représenté, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 4 Janvier 1768; imprimé, avec un

Avertissement, dans le *Théatre de Société* de l'Auteur.

Collé nous apprend, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant de cette Piece, « qu'avant de paroître au Théatre Italien, elle avoit été jouée sur celui du feu Duc d'Orléans, à son Château de Villers-Cotterets, pour lequel elle avoit été faite, et où elle n'avoit eu aucun succès ; mais que le Public fut plus indulgent, qu'elle eut quatorze représentations à la Comédie Italienne, et que l'excellente musique de Monsigny la soutint un peu contre son Poëme, car, ajoute-t-il, je suis entiérement de l'avis du Public sur *L'Isle Sonnante* ; c'est une mauvaise Piece. »

« Dans ce sujet, qui est totalement de mon invention, (et il n'y a pas là de quoi se vanter) j'avois eu le dessein de faire une critique douce et badine du genre des Comédies à arriettes, que je prends la liberté de trouver d'aussi mauvais goût, tout au moins, que l'ancien genre des Pieces à vaudevilles, et qui, à la fin, tombera, comme ce dernier. Je me suis trompé dans mon projet, ou je l'ai mal exécuté ; et, sans doute, ces deux raisons réunies se sont rencontrées pour ennuyer le Spectateur. Ce sujet, d'ailleurs, ne comportoit qu'un acte, au plus ; et puis, il falloit me faire entendre, et des gens de bien m'ont assuré qu'on avoit trouvé ma Piece inintelligible. Cela n'entroit point dans mes vues, et j'ai tort. En effet, l'oubli, presque total, où sont tombés les refrains des vieux vaudevilles,

doit avoir jetté une merveilleuse obscurité sur quelques arriettes de cette Piece, qui étoient fondées sur cette plaisanterie. »

Au reste, quel qu'ait été l'événement de la prédiction de Collé sur le sort des Pieces à vaudevilles et sur celui des Pieces à arriettes, nous ne pouvons qu'être de l'avis dont est Des Boulmiers, dans son *Histoire du Théatre Italien*, sur cette Piece de *L'Isle Sonnante*, « de laquelle, nous dit-il, Collé a tiré la premiere idée de Rabelais, et nous croyons, avec lui, que ce seroit être bien injuste que de juger sur cette plaisanterie l'Auteur de *Dupuis et Des Ronais*, de *La Partie de Chasse de Henri IV*, et de beaucoup d'autres Pieces, dans lesquelles on trouve des scenes que Moliere n'auroit point désavouées. »

Voici, à-peu-près, comment les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* font connoître la maniere dont Collé a traité ce sujet bizarre.

« Durbin et Célénie, destinés l'un à l'autre, par les loix de leur empire, ne pouvoient s'unir, sans la crainte des plus grands malheurs, si la Princesse n'avoit pour le Prince l'amour le plus tendre, et ne le lui avoit témoigné publiquement; et il étoit défendu à Durbin de parler de sa passion à Célénie. Par les ordres d'un Génie, Durbin s'est embarqué, avec la Princesse, et est allé consulter une Fée sur le succès qu'il espere. La Fée lui répond : *Mon fils, Célénie ne te dira qu'elle t'aime que lorsqu'elle ne te parlera plus, et tu ne sauras ce qu'elle pense que lorsqu'elle ne pensera plus.* Le Prince et la Princesse, re-

montés sur leur vaisseau, la puissance supérieure qui les gouverne les a fait arriver à l'Isle Sonnante, ou l'Isle de la Musique. Dans cette Isle la Musique est la premiere Divinité. On n'y parle qu'en chantant. Durbin exprime son chagrin de n'entendre que de la Musique, et Célénie en devient folle. Alors elle accomplit l'oracle de la Fée. Elle ne dit pas qu'elle aime Durbin; elle le lui chante. Elle dit ce qu'elle pense lorsqu'elle ne pense plus, puisqu'elle est devenue folle. On lui rend sa raison en ne lui parlant plus en musique, et le Prince, par l'accomplissement de l'oracle, ne trouvant plus d'obstacle à son mariage, retourne, avec Célénie, dans ses Etats, pour le conclure. »

Collé a joint à ce fonds la double intrigue des amours, également enchantés, d'un Ecuyer du Prince et d'une suivante de la Princesse; et la fin des tourmens de ces valets s'opere en même-tems que celle de l'incertitude amoureuse de leurs maîtres.

La Veuve, Comédie, en un acte, en prose, représentée, au Théatre François, le 19 Décembre 1771; imprimée, avec un Avertissement, dans le *Théatre de Société* de l'Auteur.

Collé nous apprend, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant de cette Piece, « qu'il en a pris le

sujet, ainsi que celui de sa Comédie de *Dupuis et Des Ronais*, de *L'Histoire de M. Dupuis et de Madame de Londé*, dans le Roman des *Illustres Françoises*, de Serviez, où se trouvent peints le caractere et l'aventure d'une veuve, » et voici, à-peu-près, comment les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* font connoître la maniere dont Collé a traité ce sujet.

« La veuve d'un Négociant de Saint-Malo, en Bretagne, très-riche, et encore jeune, aime un Chevalier du Lauret, Capitaine de Cavalerie, duquel elle est aimée ; mais elle ne veut point l'épouser, parce qu'elle a déja fait la triste expérience que le mariage est le tombeau de l'amour. Un oncle du Chevalier lui donne de grands biens en faveur de ce mariage, mais la veuve résiste toujours. La suivante de cette veuve se scandalise de l'attachement libre de sa maîtresse, parce qu'elle n'en tire aucun avantage ; et un Commandeur, ami de la veuve et du Chevalier, veut en vain parvenir aussi à les unir ; il n'y a que la nouvelle de la perte de la fortune du Chevalier, par un naufrage, qui détermine, enfin, la veuve à lui offrir sa main. »

Cette Piece eut peu de succès à Paris, et Collé la retira du Théatre après sa premiere représentation ; mais il nous apprend encore, dans l'Avertissement, « qu'elle réussit davantage en Province, et, sur-tout, au Théatre de Bordeaux, où on la rejoue très-souvent. »

* *La Partie de Chasse de Henri IV*, Comé-

die, en trois actes, en prose, mêlée de chants, représentée, pour la premiere fois, au Théatre-François, le 16 Novembre 1774; imprimée, avec une Epître dédicatoire, adressée au feu Duc d'Orléans, un Avertissement et un Prologue, intitulé *Le Bouquet de Thalie*, en prose, mêlé de vers et de chants, et précédé aussi d'un petit Avertissement, dans le *Théatre de Société* de l'Auteur.

« Ce Prologue du *Bouquet de Thalie*, dit Collé, dans le petit Avertissement qu'il a mis au-devant, est un badinage critique, mais sans amertume, et en action, de la Tragédie, de la Comédie-larmoyante, du Théatre de Société, et des Pieces à arriettes; et il étoit destiné à précéder, dans une fête de société, une représentation particuliere de la Comédie de *La Partie de Chasse de Henri IV*. « Les personnages de ce Prologue sont ceux des différentes Pieces de ces divers genres, avec le Dieu du goût, Thalie, la fausse Melpomene, la fausse Thalie et l'Arriette, personnifiés; et il est suivi d'une représentation de la Comédie de *La Partie de Chasse de Henri IV*, exécutée par ces mêmes Acteurs qui l'offrent, pour bouquet, à Thalie, un jour qui est censé être celui de sa fête. Nous imprimons cette Comédie dans ce volume-ci.

* *Le Galant escroc*, Comédie, en un acte,

en prose, précédée d'un Prologue, intitulé *Les Adieux de la Parade*, en vers libres, représentée sur des Théatres de Sociétés, et imprimée dans le recueil de l'Auteur.

* *La Vérité dans le vin*, ou *Les Désagrémens de la Galanterie*, Comédie, en un acte, en prose, représentée sur des Théatres de Sociétés, et imprimée dans le recueil de l'Auteur.

* *La tête à perruque*, ou *Le Bailli*, Comédie, en un acte, en prose, représentée sur des Théatres de Sociétés, et imprimée dans le recueil de l'Auteur.

Le Rossignol, ou *Le Mariage secret*, Comédie, en un acte, en prose et en vaudevilles, représentée sur des Théatres de Sociétés, et imprimée, avec un Avertissement, dans le recueil de l'Auteur.

Tout le monde connoît le sujet de cette Piece, pris d'un Conte, du même titre, et que La Fontaine a imité de Boccace. Collé l'a traité de la maniere la plus décente possible, ayant uni les deux amans, par un mariage clandestin, avant de les faire surprendre ensemble par le prétendu que le pere

de

de la jeune personne veut lui faire épouser. Cependant, cette Piece est encore du genre de celles qui ne peuvent être jouées qu'en Sociétés.

Ce que Dieu garde est bien gardé, Proverbe-Comédie, en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, précédé d'un Prologue, intitulé *Madame Prologue*, aussi en prose et en vaudevilles, et suivi d'un Épilogue, sans titre particulier, et de *Cocatrix*, Tragédie amphygouristique, en cinq scenes, en vers libres, précédée également d'un Prologue, intitulé *Les Vendanges de la Folie*, Ballet, divisé en trois entrées, avec les chants et les danses mis sur des airs connus, représentés, tous les cinq, à la suite l'un de l'autre, sur des Théatres de Sociétés, et imprimés, avec un Avertissement au-devant des *Vendanges de la Folie*, et un autre Avertissement et un Discours préliminaire au-devant de *Cocatrix*, dans le recueil de l'Auteur.

Dans le premier des deux Prologues, M. Coriphée, ordonnateur et compositeur de fêtes lyriques, vient trouver Madame Prologue, personnifiée, au magasin de l'Académie Royale de Musique, pour lui demander quelques scenes louangeuses de Pro-

logue, à mettre au-devant de la Tragédie de *Cocatrix*, qu'il veut faire représenter, pour célébrer le retour de quelques Princes, qui reviennent de l'armée. Madame Prologue présente M. Coriphée au Petit-Maître M. l'Abbé Madrigal, qui lui offre quelques fades couplets, qu'il refuse, et au Chansonnier M. Vaudeville, qui lui en offre de très-libres, qu'il accepte, aussi bien que le plan du Proverbe dramatique intitulé *Ce que Dieu garde est bien gardé*, que lui propose également M. Vaudeville, et dont ils font aussi-tôt ensemble une répétition.

Le sujet du Proverbe dramatique présente un ivrogne de qualité, M. le Comte de Saint-Toquai, qui court les maisons de jeux et celles des filles de joie; qui est volé, dans les premieres, qui expose sa santé dans les secondes, et que l'on ramasse, presque toutes les nuits, ivre mort, dans les rues de Paris. Son épouse, Madame la Comtesse de Saint-Toquai, qui est très-dévote, est avertie des débauches du Comte, des dangers qu'il court, sans cesse, et qu'il peut, à tout moment, lui faire partager, par un Exempt de police et par un Abbé hypocrite, intéressé à semer la discorde dans son ménage. Malgré sa vraie vertu, la Comtesse se trouve en butte aux poursuites et aux entreprises galantes d'un Chevalier Des Courtines, fat libertin, et ami du Comte, mais elle les repousse victorieusement; et un Chirurgien, Gascon, de la connoissance du Comte, vient le prévenir des suites fâcheuses que pourroit avoir la liaison intime qu'il veut faire avec une pe-

tite fille qu'on lui a indiquée pour être une Agnès, mais qui est encore obligée d'avoir recours aux soins de ce Chirurgien. Le Comte, effrayé de sa conduite, promet d'être plus sage, et de vivre, à l'avenir, uniquement avec son épouse et dans l'intérieur de son ménage.

M Coriphée, dans l'Épilogue, accepte ce Proverbe dramatique, pour le faire précéder la Tragédie de *Cocatrix*.

Cette Piece est encore précédée du Prologue des *Vendanges de la Folie*, Ballet, dans lequel Silène, des Faunes, des Vendangeurs, des Vendangeuses, la Folie, et sa suite, célebrent les louanges de Bacchus, par des chants et des danses, pour préparer un spectacle que la Folie veut donner, pendant les vendanges, et pour lequel elle vient d'aller au Parnasse, chercher une Piece, bien gaie. Elle en a rapporté plein un tonneau, à choisir, avec une troupe de Marionnettes, par lesquelles elle se propose de faire jouer celle qu'elle aura choisie, et elle donne la préférence, sur toutes les autres, à l'inouie Tragédie de *Cocatrix*, dont voici le sujet, qui est pris du Roman de *Tanzaï et Néadarné*, de Crébillon, fils.

Amatrox, après avoir, sur la foi d'un oracle ridicule, été abandonné, dès sa naissance; après avoir voyagé, loin de sa patrie, ignorant à qui il doit le jour; après avoir fait un songe épouvantable, essuyé une violente tempête, sur mer, se retrouve dans son pays, sans le savoir, rend un service signalé à Colorax, roi de ce pays, en repoussant les voisins ambitieux qui lui font la guerre, et de-

mande, pour récompense, la main de la Princesse Cocatrix, mere de Colorax, de laquelle il est amoureux, quoiqu'elle soit octogénaire. Mais la loi de ce pays défend d'unir une Princesse à un étranger, et veut que l'on punisse de mort celui qui auroit osé le demander. Le genre de supplice que l'on lui fait subir est de le livrer à des femmes qui le chatouillent, jusqu'à extinction. Mais Amatrox qui a su inspirer à Cocatrix l'amour qu'il ressent pour elle, a un entretien avec cette Princesse, qui le reconnoît pour son petit-fils; et, ne pouvant vaincre leur passion incestueuse, ni espérer de la voir satisfaite, ils se tuent, l'un et l'autre, pour terminer leur embarras et la Piece.

On voit que cette prétendue Tragédie est une Parodie de beaucoup d'autres; et l'Avertissement et le Discours préliminaire, que Collé a mis au-devant, sous le prétexte d'éclaircir les prétendus faits historiques qui la composent, sont aussi gais que la Piece, et se font lire avec autant de plaisir qu'elle.

Joconde, Opera-Comique, en deux actes, en prose et en vaudevilles, précédé d'un Prologue intitulé *L'Espérance*, aussi en prose et en vaudevilles, représenté sur des Théatres de Sociétés, et imprimé, avec un Avertissement au-devant de *Joconde*, dans le recueil de l'Auteur.

Dans le Prologue, la Parade, l'Espérance, la Crainte, et le Dieu de la Gaieté se trouvent person-

nifiés, et la Parade va, avec Léandre, un de ses Acteurs ordinaires, demander à l'Espérance si elle peut encore se promettre d'amuser le public avec son genre de Pieces. La Crainte veut empêcher la Parade d'approcher du Temple de l'Espérance. Mais celle-ci vient, avec le Dieu de la Gaieté, au-devant de la Parade, la rassure et lui promet toujours de nouveaux succès auprès du Public. Le Dieu de la Gaieté confirme la Parade dans cette attente; mais il lui conseille de suspendre, pour quelque tems, son genre de Pieces, et de faire représenter, sur le champ, devant le Public, l'Opera-Comique de *Joconde*.

On connoît le sujet de cette Piece, tiré d'un Conte, du même titre, et que La Fontaine a imité de l'Arioste. Fagan a aussi traité ce sujet, et a intitulé de même la Comédie qu'il en a faite, en un acte, en prose, qui a été représentée, au Théatre François, en 1740, et dont nous avons donné l'extrait dans le *Catalogue des Pieces* de cet Auteur, tome trentieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.

Collé a suivi plus exactement le Conte de La Fontaine que Fagan, pour la conduite de sa Piece, et il en a mis la scene dans une maison de campagne du village de Saint-Cloud, près Paris; mais aussi elle est beaucoup plus libre que celle de Fagan, et ne peut être jouée qu'en Sociétés.

Nicaise, Comédie, en deux actes, en prose, suivie d'un vaudeville, représentée sur

des Théatres de Sociétés, et imprimée, avec un Avertissement, dans le recueil de l'Auteur.

Le sujet de cette Piece est encore pris d'un Conte, du même titre, de La Fontaine, et qui a été traité aussi par Vadé, dans un Opera-Comique, qu'il a intitulé de même, qu'il a fait représenter au Théatre de l'Opera-Comique, à la Foire Saint Germain, en 1756, et que nous avons donné dans le tome troisieme des Opera-Comiques de notre Collection.

Collé a encore mis la scene de cette Comédie dans une maison du village de Saint-Cloud, près Paris, apparemment par préférence à tout autre lieu, parce que le Château de ce village appartenoit alors au feu Duc d'Orléans, pour la société duquel il a composé cette Piece et la précédente, ainsi que la plupart de ses autres Ouvrages dramatiques.

Tanzaï et Néadarné, Tragi-Comédie, en un acte, en vers alexandrins, précédée d'un Prologue, intitulé *La Lecture*, en prose, et représentés sur des Théatres de Sociétés; imprimés, avec un Avertissement au-devant de la Tragi-Comédie, et un autre au-devant du Prologue, dans le recueil de l'Auteur.

Le Prologue offre la situation où se trouve un Auteur qui vient de lire une Piece de sa composition à une Société de prétendus connoisseurs. Chacune des personnes de cette Société lui donne sur

la Piece des conseils, qui se croisent, et même se contrarient directement. Ce sont un Président et son épouse, chez lesquels la scene se passe, à Paris; un Commandeur, un Chevalier, un Abbé et Mademoiselle Gaussin, Actrice du Théatre François. Cette derniere personne est la seule qui fasse des observations judicieuses à l'Auteur; toutes les autres lui en font d'une partialité ridicule, selon leurs caracteres différens, leurs vices, ou leurs préjugés. Il ne sait auquel entendre, et, cependant, cette Société va jouer, malgré lui, sa Piece, dont on lui a dérobé une copie, et qui est la Tragi-Comédie de *Tanzaï et Néadarné*.

Cette Piece, dont le fond est tiré du Roman, du même titre, de Crébillon, fils, ainsi que la Tragédie de *Cocatrix*, est fort libre, et le sujet en est connu de tout le monde. On sait que le Prince Tanzaï, enchanté, par le pouvoir d'une Fée malfaisante, ne peut goûter les plaisirs de l'amour, avec son épouse, la Princesse Néadarné, qui est enchantée aussi, à moins qu'un certain Génie n'opere le désenchantement de Néadarné; ce qui doit nécessairement opérer, en même tems, celui de Tanzaï. Néadarné, conseillée par une Fée protectrice, se voit forcée de consentir à l'expédient indiqué, et le double enchantement disparoît aussi-tôt, pour le bonheur des deux époux.

Le Rendez-vous manqué par Pierrot, Scenes détachées, en prose et en vaudevilles, représen-

fées dans une fête donnée au feu Duc d'Orléans, sur son Théatre de Société ; imprimées, avec un petit Avertissement, dans le recueil de l'Auteur.

Pierrot, valet d'un jeune Capitaine de Hussards, a un rendez-vous amoureux, avec une jeune grisette, qu'il veut souffler à un rival. Mais il est retenu, au moment où il y va, d'abord, par le Lieutenant-Colonel du Régiment dans lequel sert son maître, et de la fille duquel il va devenir l'époux, et qui, babillard insupportable, lui raconte, quelque dépit qu'il en ait, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a vu aux différentes batailles où il s'est trouvé, et, ensuite, le malencontreux Pierrot est encore arrêté, par un autre valet, de ses amis, qui l'emmene boire, malgré lui, chez une Cabaretiere, de laquelle il est aimé, et qui lui ouvre et son cœur et sa cave, *gratis*. C'est ainsi qu'en enrageant Pierrot est forcé de manquer son rendez-vous.

Collé a encore fait plusieurs Parodies, plusieurs Parades, plusieurs Pieces de Sociétés, mais nous n'en connoissons ni les sujets, ni même les titres, exceptés de deux seulement, dont l'une intitulée *Tragiflasque*, et l'autre *Les Accidens*, ou *Les Abbés* ; mais dont aucune des deux ne nous est connue autrement que par le titre seul.

DUPUIS

ET

DES RONAIS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES,

DE COLLÉ.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Je n'avois composé cet Ouvrage-ci que pour VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. *C'est par ses ordres et sous sa protection qu'il vient de paroître au Théatre François. Quelque foible qu'il soit, vous m'avez permis,* MONSEIGNEUR, *de vous le dédier. En même-tems vous m'avez défendu les louanges. Les vôtres,* MONSEIGNEUR, *sont, pourtant, dans la bouche et dans le cœur de tout le monde. Pourquoi me sont-elles interdites ? Je sens combien mon*

cœur seroit éloquent, mais il faut obéir, et me réduire ici à assurer VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *de l'inviolable attachement, de l'éternelle reconnoissance et du très-profond respect avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
COLLÉ.

SUJET

DE DUPUIS ET DES RONAIS.

M. Dupuis, riche Financier, veuf et fort avancé en âge, a une jeune fille, nommée Mariane, qui est aimée d'un jeune homme, nommé Des Ronais, et qu'elle paye du plus tendre retour. Des Ronais est aussi dans la Finance, et, outre les relations d'affaires qui le rapprochent de M. Dupuis, il est lié avec lui de la plus vive amitié. Tout paroît donc concourir à l'union des deux amans; mais la crainte qu'a M. Dupuis, qui vit avec eux, dans la même maison, à Paris, d'en être négligé après leur mariage, et de se trouver isolé, sans société et privé des soins nécessaires à sa vieillesse, l'empêche de consentir à cette union. Il feint même de croire Des Ronais léger dans ses affections, sur quelque foible apparence d'intrigue qu'on lui découvre avoir eue avec une cer-

taine Comtesse, et il veut le faire croire tel à Mariane, afin de l'engager à desirer, elle-même, de différer de l'épouser. Mais Des Ronais parvient aisément à détruire ces soupçons; et Mariane et lui promettent tant à M. Dupuis de continuer à vivre avec lui après leur mariage, de ne point se séparer de lui, de ne jamais l'abandonner et de le chérir toujours qu'il se voit, enfin, sans prétexte raisonnable pour retarder plus long-tems de les unir; et il les unit, en effet, au grand contentement de tous les trois.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

DUPUIS ET DES RONAIS.

CETTE Piece, dont le fond est tiré du Recueil de petits Romans intitulé *Les Illustres Françoises*, par M. Serviez, eut du succès, dans sa nouveauté, au Théatre François, quoiqu'elle n'ait pas été composée pour le Public, mais seulement pour le Théatre de Société du feu Duc d'Orléans, qui en avoit indiqué le sujet à Collé.

On trouve dans l'espece de Discours préliminaire que Collé a mis au-devant de son *Théatre de Société*, sous le titre de *Maniere de Préface, ou Fragmens d'un Manuscrit intitulé : Epanchement secret de l'amour-propre*, la critique suivante, qu'ont faite de cette Comédie les Auteurs du Journal de *L'Année Littéraire*, dans une Lettre du 10 Mars 1763, et une réponse de Collé à cette critique.

« Il y a dans cette Comédie, disent les Auteurs de *L'Année Littéraire*, un rôle de Clénard, ci-devant précepteur d'un feu neveu de M. Dupuis, et qui est tout-à fait inutile. L'Auteur auroit pu le remplacer par une soubrette, vive, enjouée, spirituelle. La Piece en auroit acquis plus d'action, de mouvement et de variété. »

« Je conviens avec l'Auteur de *L'Année Littéraire*, et c'est de très bonne foi que je conviens, répond Collé, que le personnage de Clénard est tout-à-fait inutile, qu'il n'est point assez lié à l'action, qu'il est froid et que c'est un Acteur purement protatique. S'il ne m'eût pas été d'une nécessité absolue pour mon exposition, j'en eusse épargné l'ennui aux Spectateurs, et je n'en eusse pas fait la faute. Aussi lorsqu'il m'a servi à exposer mon sujet, dans le premier acte, et à développer et mettre un peu en action le caractere de Dupuis, au second acte, je m'en débarrasse et je le renvoie, sans façon, sans qu'il se trouve au dénouement, et qu'on l'y regrette. Au lieu que si j'eusse employé une soubrette, cette soubrette, vive et enjouée, n'auroit pas tenu à l'action, plus que Clénard,

mais elle y auroit occupé plus de terrein. Il eût fallu lui donner quelqu'amour, pour quelque galant valet-de-chambre ; elle eût divisé mon action, et nui, sur-tout, prodigieusement à l'intérêt, en coupant les scenes qui en sont susceptibles. Ainsi, faute pour faute, je me tiens à la mienne, en en convenant. »

L'Auteur d'un autre Journal, intitulé : *La Renommée Littéraire*, fit, dans le même tems, une autre critique de cette Comédie, dont il trouve la versification négligée et languissante, et Collé lui répond encore de cette maniere.

« Soit amour-propre, ou vérité, je crois, au contraire, la versification de *Dupuis et Des Ronais* vive et soignée ; mais je ne suis point surpris que dans ce siecle-ci où le goût de l'épigramme, des vers brillans, des maximes et des sentences s'est introduit dans les Ouvrages où il devoit le moins entrer, je ne suis point étonné, dis-je, que l'on veuille faire régner ce faux goût dans la Comédie, à laquelle il est, pourtant, si opposé. Le Public, cependant, applaudit toujours au naturel, et ce n'est point sa faute si les Auteurs dramatiques d'à-présent ont tant d'esprit. J'avoue

que j'ai évité, avec soin, d'en avoir; j'entends de cet esprit qui n'est pas l'esprit de la chose. J'ai toujours cru, et je croirai toujours, que les pensées dans une Comédie doivent être prises du fond de son sujet. C'est en conséquence que j'ai tâché de donner à mes idées et à mes vers le plus de simplicité qu'il m'a été possible. Je n'ai jamais conçu le dialogue de la Comédie autrement que comme l'imitation, presque mot pour mot, de la conversation des hommes, conservant à chaque caractere le style qui lui est propre. J'ai toujours cherché la phrase la plus familiere; j'ai évité les antithèses, et je me suis constamment attaché au vrai et à rendre la nature. »

Malgré la justesse de ces différentes critiques, et la foiblesse des réponses de Collé, cette Piece s'est conservée au Théatre, où on la redonne souvent, et où on la revoit toujours avec le même plaisir.

DUPUIS

ET

DES RONAIS,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES,

DE COLLÉ;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 17 Janvier 1763.

PERSONNAGES.

M. DUPUIS, homme de Finance, et pere de Mariane.

MARIANE, fille de M. Dupuis et amoureuse de Des Ronais.

DES RONAIS, autre Financier, et amoureux de Mariane.

M. CLINARD, ci-devant Précepteur du feu neveu de M. Dupuis.

M. GASPARD, Notaire.

LA VIOLETTE, valet-de-chambre de M. Dupuis.

UN LAQUAIS de M. Dupuis.

La Scene est à Paris, dans le Salon de M. Dupuis.

DUPUIS

ET

DES RONAIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES-RONAIS, *amenant La Violette.*

Il doit être chez lui... Tu n'es qu'un étourdi !
Il m'a fait prier de descendre,
Pour me parler avant midi.

LA VIOLETTE.

Il est sorti, Monsieur. Quelqu'un l'est venu prendre.
Mais, en sortant, Monsieur Dupuis
M'a répété trois fois (et j'ai bien dû l'entendre :)

« Si Monsieur Des Ronais, chez moi, veut bien m'attendre,
» Je ne serai dehors qu'une heure, si je puis. »

DES RONAIS.

Allons, je l'attendrai... Mon cher La Violette,
Peut-on voir Mariane ?

LA VIOLETTE.

Elle est à sa toilette.
L'on n'entre pas encore.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre aussi...
Monsieur Clénard, du moins, est-il ici ?

LA VIOLETTE.

Oui, sûrement... Monsieur veut-il qu'on l'avertisse ?

DES RONAIS.

Tu me feras plaisir.

(*La Violette s'en va.*)

SCENE II.

DES RONAIS, *seul, et se jettant dans un fauteuil.*

Que veut dire ceci ?
Monsieur Dupuis voudroit qu'à midi je le visse,
Lui, qui ne voit jamais personne avant dîner !
De cet empressement que dois-je imaginer ?...

(*Il se leve avec vivacité.*)

Si c'étoit pour mon mariage
Avec sa fille !... et qu'à la fin
Il voulût prendre jour, sans tarder davantage !...
(*Il se rejette dans son fauteuil.*)
Malheureux Des Ronais ! tu te flattes en vain !
Les faux-fuyans qu'il se ménage,
Adroitement, pour que rien ne l'engage,
M'ôtent, depuis trois ans, l'espoir et le courage.
(*Il se leve et se promene.*)
Hélas ! je lui vois, tous les jours,
Chercher des tours et des détours
Pour éloigner une union si belle !
Son prétexte, le plus commun,
(Eh ! par malheur, il n'en a pas pour un !)
Mais le prétexte, enfin, qu'il renouvelle
Le plus souvent, c'est de me réputer,
Sans raison, de héros d'aventures galantes,
D'histoires, même très-brillantes,
Qu'avec art sur mon compte il a soin d'ajuster ;
Et, tout en attendant les preuves convaincantes
Qu'il faut pour l'en désabuser,
Souvent par-là, trois mois, il sait nous amuser.
Ciel ! qu'arriveroit-il s'il savoit ma foiblesse,
La seule qui soit vraie et qui m'a tourmenté,
Ma sotte intrigue avec cette Comtesse !...
Dieu veuille qu'elle échappe à sa sagacité !...
(*Voyant arriver M. Clénard.*)
Mais, c'est Monsieur Clénard qu'ici je vois paroître !...

SCENE III.

M. CLÉNARD, DES RONAIS.

DES RONAIS.

Bon jour, mon cher Monsieur. Vous me direz,
peut-être,
Pourquoi Monsieur Dupuis, si matin aujourd'hui,
M'a fait prier de descendre chez lui?

M. CLÉNARD.

Je l'ignore, Monsieur, il n'a rien fait connoître...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Eh! bien, mon cher Clénard, eh! bien,
En l'attendant, en attendant sa fille,
Qui, dans ce même instant, s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien.
Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,
Et dont vous étiez Précepteur,
Monsieur Dupuis vous a donné retraite
Dans sa maison, et qu'il vous traite
Plus en ami qu'en Protecteur,
Cette grande amitié, l'étroite intelligence
Qu'avec lui vous avez, m'avoit d'abord fait peur.
Je me cachois de vous, par excès de prudence...
Mais j'ai, depuis deux jours, reconnu mon erreur.
J'ai vu de vous un trait qui peint votre candeur.

Ce trait a décidé, lui seul, ma confiance ;
Et je veux vous ouvrir mon cœur.

M. CLÉNARD.

Monsieur, comptez sur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.
Venons au fait ; et commencez
Par m'avouer qu'il n'est point de constance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourmens que, dans la circonstance
De l'état critique où je suis,
Depuis cinq ans, me fait souffrir Monsieur Dupuis ?

M. CLÉNARD.

Quels sont donc ces chagrins ?... Je ne vois point vos peines...
Monsieur Dupuis, qui vous chérit,
Ne laisse plus les choses incertaines ;
Pourquoi vous tourmenter l'esprit ?
Tous deux placés dans la haute finance,
Le même état forma d'abord la convenance ;
Mais plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfere, pourtant, votre simple alliance
A des partis puissans, à des gens de la Cour...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec humeur.*

C'est depuis trop long-tems, Monsieur, qu'il me préfere,
Qu'il est prêt à finir, et qu'ensuite il differe ;

Qu'il me promet sa fille, et ne prend point de jour,
Ne fixe point de tems ; qu'il s'éloigne, s'avance ;
Qu'il m'enleve, me rend ; qu'il éteint, tour-à-tour,
Et ranime mon espérance !

M. CLÉNARD, *vivement.*

Mais tout la fonde dans ce jour.
Par exemple, sur la décence
Délicat, comme il l'est, en vous logeant chez lui,
Ne sent-il pas très-bien que le monde, aujourd'hui,
Doit croire votre hymen conclu dans sa tête ?

DES RONAIS.

Oui,
D'accord.

M. CLÉNARD.

Eh ! bien, il a, je crois, eu la manie
De ces peres qui n'ont marié leurs enfans
Qu'à l'âge de vingt cinq ans.
A cet égard encor votre peine est finie :
Mariane, depuis huit jours,
Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *vivement.*

Eh ! ce n'est point son âge...
A ce moyen il n'eut jamais recours
Pour éloigner mon mariage ;
Et cela n'étant point, il a donc, en ce cas,
Pour être à mon égard injuste et tyrannique,
Quelque motif caché, que je ne conçois pas.
Vous êtes son ami, son confident unique ;

C'est où j'en veux venir. Il ne vous cache rien :
Vous devez être au fait... Vous êtes serviable...
Daignez me découvrir...

M. CLÉNARD, *l'interrompant*

Quoi donc ?... Vous savez bien
Que c'est un homme impénétrable ?

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'est bien moins, Monsieur, que vous n'êtes discret !

M. CLÉNARD.

Moi, Monsieur ?

DES RONAIS, *vivement*

Oui, Monsieur, vous savez son secret.
En me le révélant vous penseriez mal faire ;
Et, moi, je soutiens, au contraire,
Qu'en vous ouvrant à moi sur ce secret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'est nous servir tous deux,
Et je le prouve...

M. CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'est pas nécessaire
De rien prouver ; et là-dessus de faire
Des raisonnemens merveilleux ;
Puisque je ne sais rien, rien du tout, à la lettre ;
Car, enfin, daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien ?... Il faut qu'on le pénetre.
Il ne reste plus qu'à savoir
Si c'est une chose possible ;

Vu cette défiance horrible
Qu'il a de tout le monde, et que vous connoissez ;
Et dont tous ses amis, comme vous, sont blessés.

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connois sa défiance...

M. CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*

Mais, bien, la connoissez-vous bien ?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.
Avez-vous eu la patience
De la bien observer ?... D'abord, dans son maintien
Rien ne l'annonce. Il est d'une humeur libre et gaie...
Mais, je dis, d'une gaîté vraie ;
Malin, railleur, aimant les traits plaisans.
C'est sous ces dehors séduisans,
C'est sous un air ouvert, en apparence,
Qu'il cache cette défiance.
L'espece de la sienne, à ce qu'il me paroît,
Ne porte point sur l'intérêt ;
Mais sur les sentimens. J'ai cru voir et je pense,
D'abord, qu'il ne croit point à la reconnoissance ;
Et puis, d'ailleurs, inquiet, comme il est...

DES RONAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi ! l'est-il sur les gens qu'il aime ?

M. CLÉNARD.

Précisément, et c'est son ami même
Qu'à soupçonner son cœur est toujours prêt.
Je lui connois une amé si sensible,

Si délicate, à tel point susceptible
Sur l'article de l'amitié
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru, de ses jours, n'être aimé qu'à moitié,
Ou point du tout. Aussi dit-il qu'il désespere
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh! Monsieur,
Doute-t-il que je l'aime et le respecte en pere?
La défiance dans un cœur
Peut-elle aller si loin? Eh! d'où peut-elle naître?

M. CLÉNARD.

Bon! il la pousse encor plus loin, peut être;
Et je n'en serois point surpris, car les noirceurs
Qu'il essuya jadis, de la part de ses sœurs,
De tous ses obligés l'ingratitude extrême,
De ses ennemis les fureurs;
La perfidie et les horreurs
De ses amis... (j'entends des gens qu'on aime;)
Enfin, des trahisons de toutes les couleurs...
(*D'un ton de voix plus bas.*)
De sa défunte femme même,
Peuvent servir, de reste, à le justifier
De craindre les humains et de s'en défier.

DES RONAIS, *aussi vivement.*

Quoi! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi?

M. CLÉNARD.

De vous-même... Eh ! mais, oui,
La cruelle Philosophie
Que, par l'expérience, il acquit, malgré lui,
Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de soupçons
Contre vous-même...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec impatience.*

Eh ! sur quoi, je vous prie ?

M. CLÉNARD.

Sur quoi, Monsieur ?... Mais, d'abord, supposons...
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarrassé.*

Mais où la voit-il donc ?... C'est une rêverie !...
Et puis, d'ailleurs, sont-ce-là des raisons ?
Si c'est là-dessus qu'il se fonde,
C'est un prétexte, tout au plus.
Croire Monsieur Dupuis pédant, c'est un abus,
Une erreur !... Il a trop vécu dans le grand monde
Pour me chicanner là-dessus !

M. CLÉNARD.

Vous vous trompez très-fort !... Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent il a vue en autrui,
Peut très-bien (sans pédanterie) ;
Dans son gendre futur le blesser aujourd'hui.
Son esprit défiant, son humeur soupçonneuse
Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereuse

Que

Que vous ne vous l'imaginez.
Par elle il voit, d'abord, vos cœurs aliénés;
Le mari dérangé, la femme malheureuse....
(*D'un ton de voix plus bas.*)
Et peut-être moins vertueuse....
Il voit tous vos devoirs, ensuite, abandondés;
Une conduite scandaleuse,
L'exemple affreux que vous donnez
A des enfans infortunés,
Et n'apperçoit pour tous qu'une fin douloureuse,
En les voyant après, eux et vous, ruinés,
Et du mépris public couverts et consternés.
Voilà, Monsieur, voilà la peinture fidelle
Qu'il peut se faire, lui, des plaisirs effrénés,
Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle,
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle,
Contre lui-même encor ne s'étoient point tournés.

DES RONAIS, *très-déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matiere!
Vous vous êtes donné carriere,
Et Monsieur Dupuis ne voit pas
Le mal si grand!

M. CLÉNARD, *entendant venir quelqu'un.*

Quelqu'un adresse ici ses pas...
Je vous laisse, Monsieur.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

DES RONAIS, *seul, et resté immobile.*

Ce tableau-là m'effraie !...
(*Après un instant de silence.*)
Je sens bien, au fond de mon cœur,
Que, malgré toute sa rigueur,
Sa morale n'est que trop vraie !
Je suis et confus et surpris,
Lorsque je me rappelle, en secret, ma foiblesse...
J'ai pu céder à la Comtesse,
Pour qui je n'eus jamais que du mépris,
Et j'ai trahi lâchement la tendresse
De l'objet dont je suis épris,
De Mariane, que j'adore,
Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment !...
Par bonheur, du moins, elle ignore
Ce passager égarement....
Depuis un mois qu'il dure il a fait mon tourment !
Ah ! de ce vain amusement
Mes remords l'ont vengée, et la vengent encore !
(*Appercevant Mariane.*)
Mais, c'est elle, enfin... La voici !

SCENE V.

MARIANE, DES RONAIS.

MARIANE, *avec un air de surprise.*

COMMENT ! c'est vous, Monsieur ? quoi ! si matin ici !
C'est une chose singuliere !

DES RONAIS.

Aussi, Mademoiselle, aussi,
Est-ce sur l'ordre exprès de Monsieur votre pere,
Qui veut qu'avant midi....

MARIANE, *l'interrompant.*

Que veut dire ceci ?
Pour la même heure, il mande son Notaire ;
Cela cache quelque mystere.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Si ce mystere-là pouvoit être éclairci,
Comme je le desire, . . . et si,
Ce bon Notaire et moi mandés à la même heure,
Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes majeure,
Pour notre hymen marquoit cet instant-ci !...
Écoutez donc...

MARIANE, *l'interrompant.*

Il faut encore attendre,
Pour nous livrer à cet espoir.

DES RONAIS, *avec gaieté et vivacité.*

Non, nous serons unis ce soir;
Et le cœur me le dit.

MARIANE.

Mon Dieu! daignez suspendre...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! si c'étoit aujourd'hui l'heureux jour!...
Laissez-moi me flatter encore,
Qu'il va combler mes vœux et mon amour!...
Marianc, je vous adore:
Tous les jours, par degrés, mes feux se sont accrus.
Hier, en vous quittant, tout plein de votre image,
Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage,
Et je sens qu'aujourd'hui je vous aime encor plus!

MARIANE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma tendresse,
Excepté... que mon cœur n'en est jamais distrait.
Tout avec vous, tout de vous, m'intéresse;
Sans vous rien n'a pour moi d'attrait,
A rien mon ame n'est sensible...
Mais vous?... Ah! Des Ronais!... comment est-il possible
Qu'on ait eu sur vous des soupçons
Que vous pouviez m'être infidele?
Et sur lesquels mon pere appuyoit ses raisons
De différer toujours?

DES RONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh! mais, Mademoiselle,

Eh ! mais, sur ma légéreté
Vous a-t-il jamais rapporté
La preuve d'aucun fait ?

MARIANE.

Non, je vous rends justice.
Peut-être ces soupçons ne sont qu'un artifice
Pour mieux colorer ses délais.
J'aime à le croire !

DES RONAIS, *vivement.*

Oh ! oui... Mais revenons, de grace,
A notre hymen... Si ce jour-ci se passe
Sans voir combler tous nos souhaits ;
Si votre pere encor veut, par de nouveaux traits,
Fatiguer notre patience,
Avec respect alors élevez votre voix :
Votre majorité, sans blesser la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANE, *d'un ton ferme et tendre.*

Des droits ?... A cet égard, perdez toute espérance.
Quoi : des droits contre un pere ? Eh ! peut-on en
avoir ?...
Moi, d'ailleurs, je n'en ai pas même en apparence ;
Et si j'en avois, loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor, par préférence,
Dans les bornes de mon devoir
Et d'une juste obéissance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect et la reconnoissance !

Je connois vos devoirs, je les vois, les sens bien ;
Mais n'a-t il pas les siens et ne vous doit-il rien ?

MARIANE, *avec douceur.*

Non, rien du tout, Monsieur.

DES RONAIS, *avec un peu de colere.*

C'est avoir bien envie
De s'aveugler !... Cruelle ! est-ce-là de l'amour ?...
Est-ce-là comme j'aime ? Ah ! votre ame, en ce jour,
A votre pere en esclave assetvie...

MARIANE, *l'interrompant.*

Ah ! vous ignorez, Des Ronais,
Que le moindre de ses bienfaits
Est de m'avoir donné la vie !

DES RONAIS.

De grace, expliquez-vous ?

MARIANE.

Si vous saviez, ô Ciel !
Quel est, quel fut, pour moi, son amour paternel...
A ce souvenir qui m'enflamme,
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait... que je voulois renfermer dans mon ame,
(Non par rapport à moi : vous le verrez assez ;)
Mais, puisqu'enfin vous me pressez
(*Hésitant.*)
Sur mes prétendus droits, apprenez... Je balance.

DES RONAIS, *très-tendrement.*

Parlez, je vous adore, et vous me connoissez.

MARIANE, *avec effusion d'ame.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous estime assez
Pour vous dire, avec confiance,
Que victime par ma naissance
Des préjugés et de l'opinion,
Mon pere, malgré sa famille,
Long-tems après fit, pour sa fille,
Du sceau des loix marquer son union.
De son amour pour moi son hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Divine Mariane! ou j'aimerois bien peu,
Ou vous devez penser que ce pénible aveu,
Auquel l'amour d'un pere aujourd'hui vous engage,
Loin de diminuer mon respect et mon feu,
Me touche, et vous honore à mes yeux davantage!

MARIANE, *avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout;
Mais, pour le mieux sentir, écoutez jusqu'au bout.
Sachez que, pour ce mariage,
De son pere cruel il fut déshérité.
Il lui resta pour tous biens son courage,
Qui lui servit. Sa fortune est l'ouvrage
Et le fruit de sa fermeté;
Et s'il s'est vu dans la calamité,
C'est son amour pour moi, c'est sa tendre imprudence
Qui causa seule son malheur.
Jugez par-là jusqu'où mon cœur

Doit porter la reconnoissance !
Et c'est avec respect, et c'est dans le silence
Qu'il faut attendre mon bonheur
D'un pere... à qui je dois une double existence!

DES RONAIS, *très-vivement.*

Non, je ne fais plus d'instance;
En ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y pense,
D'autres desirs, d'autres vœux
Que ceux de nous rendre heureux,
Et je reprends l'espérance
De le voir en ce même jour
Couronner notre constance,
Vos vertus, et mon amour.

MARIANE, *d'un air content.*

Il veut notre bonheur... oui, mais, à notre tour,
Occupons-nous de la maniere,
Et parlons de notre ancien plan,
De nos projets pour rendre heureux ce digne pere,
Si-tôt que nous serons mariés...

DES RONAIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oh ! j'espere,
Par mes soins, chaque jour le rajeunir d'un an.
Par des riens, qui font tout le charme de la vie,
Quand ils naissent du sentiment.
Par exemple les soirs, s'il est seul un moment,
Je lui lis, ou je cause, ou je fais sa partie...

Je veux pour ses plaisirs, pour son amusement,
Pour contenter ses goûts mettre tout en pratique.

MARIANE, *vivement.*

Il a celui de la musique....

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Je le sais bien ; il faut tous les hivers
Doubler le nombre, au moins, de nos concerts.

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons de ses soirées.
Les miennes lui sont consacrées,
Depuis qu'il ne sort guere, et qu'il ne soupe plus.
Je lui continûrai ces devoirs assidus :
Je lui tiendrai toujours fidelle compagnie ;
Mais, sans vous gêner, vous ?

DES RONAIS, *très-vivement.*

Me gêner ? Mais, alors,
Je vous promets, pendant sa vie,
De ne jamais souper dehors.

MARIANE, *avec vivacité et sentiment.*

Ainsi donc tous ses goûts vont devenir les nôtres,
Ou les nôtres aux siens en tous seront soumis ?
Sur-tout, ayons grand soin que ses anciens amis
Soient mieux reçus de nous que les miens et les vôtres.

DES RONAIS, *avec impétuosité.*

Eh ! mais, si vous voulez, nous n'en verrons point
d'autres.

Quand nous serons unis par des liens sacrés,
Tout m'est égal, et vous me suffirez.
Eh ! que m'importe après le reste de la terre ?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANE, *tendant la main à Des Ronais, en voyant paroître M. Dupuis.*

Ah ! Des Ronais !... Voici mon pere de retour.

DES RONAIS, *appercevant le Notaire.*

Voyez-vous, voyez-vous avec lui son Notaire ?
J'en tire un bon augure !

SCENE VI.

M. DUPUIS, M. GASPARD, MARIANE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *d'un air de gaieté, à Mariane et à Des Ronais.*

Ah ! bon jour, mes enfans.
Je vais vous parler d'une affaire,
Dont vous serez, tous deux, également contens....
(*A M. Gaspard, en le conduisant au fond du Théatre.*)
Vous, Monsieur Gaspard, pour bien faire,
Dans mon cabinet, là-dedans,
Passez toujours; et, près de mes regîtres,
Sur mon bureau, vous trouverez les titres,
Et les papiers qu'il vous faut, pour pouvoir

Faire notre contrat, et vous viendrez ce soir
A huit heures ici prendre nos signatures.

M. GASPARD.

Je le rapporterai, Monsieur, fait et parfait.

M. DUPUIS.

Il vous faut quelque tems pour vous bien mettre au fait.
Je vous joins tout-à-l'heure.

DES RONAIS, *bas, à Mariane, avec une joie excessive.*

Ah! je vois que l'effet
Suit de bien près mes conjectures,
Et notre mariage est fait!

(*M. Gaspard sort.*)

SCENE VII.

M. DUPUIS, MARIANE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *à Des Ronais, d'un air ouvert et gai.*

EH! bien, mon Des Ronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,
Vous ne perdrez pas votre tems;
Car en votre faveur je prétends me défaire
De ma Charge, ici, pour le prix

Qu'en sept cent trente je la pris :
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends, et ma reconnoissance....

MARIANE, *aussi très-vivement, à M. Dupuis.*

Ah ! mon pere !...

DES RONAIS, *à M. Dupuis.*

Ah ! Monsieur !... Dans mon ravissement !...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Arrêtez ; en ceci je n'ai d'autre mérite
Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément.
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de Dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé. Courez donc, au plus vîte,
Faire au Ministre, en ce moment,
Mon cher ami, votre remercîment.
Je fis le mien hier. Allez. L'heure prescrite
Est midi. Midi va sonner.
Avec nous revenez dîner ;
Mais, partez.

DES RONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole ;
Car par-là notre hymen, dont je ne doute plus...
Ah ! ma reconnoissance !... Ah ! dans l'ivresse folle...
L'ivresse de ma joie... Un désordre confus...

Mon

Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point... La parole
Me manque... Embrassez-moi.

(*Il embrasse M. Dupuis, et sort.*)

SCENE VIII.

M. DUPUIS, MARIANE.

M. DUPUIS, *avec un feint étonnement, du ton d'un homme qui ne pense pas ce qu'il dit, et d'un air moitié badin et moitié sérieux.*

Quels transports superflus !
Comme pour cette Charge il s'enflamme, lui-même !
Sa reconnoissance est outrée, et me déplaît.
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême
Pour un objet qui n'est que de pur intérêt.

MARIANE.

Lui !... qu'un vil intérêt ?... Mon pere, est-il possible
Que vous puissiez l'en soupçonner ?
Sur cet objet s'il a paru sensible,
S'il vient de s'en passionner,
C'est qu'il voit, c'est que j'envisage
Que cet arrangement fait notre mariage ;
Et qu'enfin il n'est plus obscur
Qu'il rend notre bonheur aussi prompt qu'il est sûr.

M. DUPUIS, *souriant malignement.*

Oh ! pour sûr, il est sûr ; mais point si prompt.

MARIANE.

Qu'entends-je ?

M. DUPUIS.

L'agrément d'une Place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange :
Je lui cede ma Charge, et lui promets ta main ..
Ta main ; c'est mon projet : ne crains pas que j'en change...
(*D'un ton léger, et en riant.*)
Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Tous deux, vous avez pris le change !

MARIANE, *avec un trouble marqué.*

Mon pere !... Des Ronais...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

J'estime Des Ronais ;
Je l'aime... de mon cœur il a fait la conquête.
Il m'aime aussi... du moins, j'ai de sa part cent traits
De son amitié tendre et de son ame honnête...
Je répondrois de Des Ronais...
(*Achevant d'un ton badin et en riant.*)
Si l'on pouvoit répondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.

MARIANE, *vivement.*

Eh ! bien, qui vous arrête ?

M. DUPUIS, *d'un ton affectueux et tendre.*

Rien. Tu vois qu'aujourd'hui j'assure son destin.
Ma Charge (au prix que je la lui fais prendre)
Est un signe évident; c'est un gage certain
Pour lui de mon amitié tendre,
Et qui doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,
Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre...
Et même, par malheur, si je mourois demain,
Je t'ordonne, entends-tu? de lui donner la main...
(*D'un ton badin et léger.*)
Mais je vis; et je veux attendre, avec prudence,
Qu'enfin son caractere ait pris
Plus de maturité, toute sa consistance.
Trop galant, à présent...

MARIANE, *l'interrompant.*

Oh! mon pere, d'avance,
Je vous préviens qu'ici je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne. Ont-ils quelqu'apparence?

M. DUPUIS, *en riant.*

S'ils en ont?... Là-dessus, malgré ton assurance,
Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,
En alarmer justement tes esprits...
Mais, non; je te l'épargne: il suffit qu'il se range.
Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange;
Et dans ce siecle des bons airs,
Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce soit me donner un travers

D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme,
Je prétends, cependant...

MARIANE, *l'interrompant, avec impatience.*

Eh! quoi, mon pere, eh! quoi,
Moi, je suis sûre de son ame;
Des Ronais n'aime rien que moi:
Il m'est fidele.

M. DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh! oui... oui-dà! je me rappelle,
Ma chere enfant, qu'à son âge, autrefois,
Tout comme lui, j'étois aussi fidele
A plusieurs femmes à la fois...
(*Voulant sortir.*)
Mais, ce Notaire attend.

MARIANE, *l'arrêtant.*

De grace!
Un instant!

M. DUPUIS.

Soit, un instant; passe.

MARIANE, *d'un air pressant.*

Mais, du moins, dites-moi vos nouvelles raisons
Pour le mettre encore à l'épreuve?
Le condamnerez-vous sur de simples soupçons?
N'en faut-il pas donner la preuve?

M. DUPUIS, *légérement, et en badinant.*

Oh! la preuve.... nous y voilà.

Eh ! jamais en peut-on donner de tout cela ?
Ce que je sais, c'est qu'une très-bonne ame,
Un homme fort zélé, m'a dit que ce galant
Étoit fort aimé d'une Dame,
D'un état même très brillant ;
Et, justement, c'est-là ce que je blâme :
C'est tout ce que je crains qu'un tel attachement.
Je passerois plutôt un simple amusement ;
Mais le goût que l'on prend pour une honnête femme
(Ainsi qu'on les appelle en ce siecle charmant)
Apporte nécessairement
Le trouble dans une famille.

MARIANE.

Eh ! mais, mon pere....

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh ! mais, ma fille...
(*Voulant encore s'en aller.*)
Pensez-y bien... Je vais...

MARIANE, *l'arrêtant encore.*

Mais, encore un moment.
Si ce n'est point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

M. DUPUIS.

Point du tout. Par un vain scrupule,
Sottement, l'on s'est interdit
De me nommer la Dame.

MARIANE, *presqu'en pleurant.*

Allons, c'est une fable !

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux.*

Ce fait peut être faux ; mais il est vraisemblable.
Ainsi, je dois attendre, et ne rien hasarder...
(*D'un ton affectueux, et avec le plus grand attendrissement.*)
Mais une vérité constante,
Que tu vois, que je sens, qui m'est toujours présente,
Et que mon cœur se plaît à te persuader,
C'est que je t'aime, et que jamais un pere
N'aima sa fille autant que moi...
(*La serrant tendrement entre ses bras.*)
Ma chere enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité, toute entiere...
(*La voyant toute en pleurs.*)
Retiens les larmes que je vois.
Si tu savois pour toi jusqu'où va ma tendresse,
L'excès de sa délicatesse !...
Tu sentirois que c'est bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur ; que, malgré moi, j'emploie...

MARIANE, *l'interrompant, et se retirant en pleurant.*

Mon pere ! à son retour, quand il va tout savoir,
Des Ronais passera, de l'excès de la joie,
Au comble, hélas ! du désespoir !
(*Elle sort.*)

SCENE IX.

M. DUPUIS, *seul, et d'un ton attendri.*

AH ! ce n'est point sans une peine extrême
Que je suspends, que j'éloigne l'hymen
De ces deux chers enfans, que j'aime !...
(*D'un ton ferme.*)
Mais tout me prouve, à l'examen,
La vérité de mon système ;
Et mon expérience même
M'a trop fait, par malheur, connoître les humains !
(*D'un ton plus vif et plus ferme encore.*)
A cet hymen si je donnois les mains,
Abandonné dans ma vieillesse,
Réduit à cet état, dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois seul, et mourrois de tristesse
De perdre, en même-tems, ma fille et mon ami !...
C'est cette juste défiance,
Que je renferme dans mon sein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la triste connoissance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin....
Et pour donner, en apparence,
Quelque motif à mes délais,
Sur ses exploits galans j'attaque Des Ronais.
Ce n'est qu'un voile adroit pour couvrir le mystere
Que de mon secret je leur fais...
Mais, finissons avec notre Notaire ;

Nous songerons au reste après...
D'abord, gagnons du tems. Ma fille et Des Ronais
Auront beau m'accuser d'une injustice extrême,
Je ne dois point, aux dépens de mon cœur,
Pour faire plutôt leur bonheur,
Me rendre malheureux, moi-même.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. DUPUIS, *seul et rêveur.*

Ceci ne tourne point au gré de mes souhai
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la Dame inconnue avec mon Des Ronais,
Et mon esprit se lasse en vain et se fatigue.
A pouvoir en donner la preuve par des faits,
Et cette preuve est, pourtant, nécessaire
Pour obliger nos amans à se taire,
Pour justifier mes délais.
Clénard pourroit me la donner, peut-être;
Ou, du moins, me servir dans cette affaire-ci....
Il me suivoit; il devroit être ici....
(*Voyant entrer M. Clénard.*)
Mais, c'est lui, que je vois paroître.

SCENE II.

M. CLÉNARD, M. DUPUIS.

M. DUPUIS, *d'un air léger.*

MONSIEUR Clénard, quoi ! ne sauriez-vous rien
(Mais, parlez-moi du fond de l'ame)
Du commerce galant de cette grande Dame
Et du cher Des Ronais, qui s'en cache si bien ?

M. CLÉNARD.

Oh ! rien sur tout cela ; Monsieur, je ne sais rien.

M. DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien !
Vous faites l'ignorant ; mais j'ai quelqu'un d'alerte
A la suite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte.
Très-impatiemment j'attends sa Lettre ici.

M. CLÉNARD, *vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette Lettre aussi
Pour que de ces soupçons votre ame soit guérie.
Mais, il est un moyen plus sûr, et que voici.
Pour mettre fin à sa galanterie,
Sans un plus sévere examen
Par les liens d'un prompt hymen,
Unissez les.

M. DUPUIS,

Alte-là, je vous prie !
Mon cher Monsieur, laissez-là vos avis...
(*Très-amérement.*)
Ses intérêts par vous sont bien suivis !
Je vois toujours combien, dans le tems où nous sommes,
L'on doit peu compter sur les hommes ;
Même sur ceux qu'on a le mieux servis !

M. CLÉNARD, *d'un air piqué, et vivement.*

Jamais le reproche n'offense
Que celui qui l'a mérité.
Je vous ai dit la vérité.
Après que sur ce point je me suis contenté,
Soupçonnez-moi de fausseté,
Croyez-moi sans reconnoissance ;
Sur Monsieur Des Ronais, sur moi, sans équité,
Étendez votre défiance,
Dont l'excès... Mais, Monsieur, n'imaginez-vous pas....
Quoi ! n'avez-vous point vu d'honnête homme, ici-bas ?

M. DUPUIS, *reprenant le ton badin et railleur.*

Pas autrement encore, en conscience !
Mais, il faut prendre patience,
Peut-être j'en verrai. Par la suite des tems,
Cela viendra. Je n'ai que soixante-douze ans.

SCENE III.

UN LAQUAIS, *apportant des Lettres;* M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

LE LAQUAIS, *à M. Dupuis, en lui donnant les Lettres.*

MONSIEUR, voici vos Lettres.

M. DUPUIS, *prenant les Lettres avec empressement.*

Donne vîte,
Donne, je les attends.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE IV.

M. DUPUIS, M. CLÉNARD.

M. CLÉNARD, *d'un ton courroucé.*

MOI, Monsieur, je vous quitte,
Pour vous les laisser lire en pleine liberté.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

M. DUPUIS, *seul, regardant sortir Clénard, et dans l'étonnement du ton brusque et piqué qu'il a pris.*

OH! si c'est un fond d'équité
Qui force cet homme à se taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité
Que lorsqu'à mes desseins je la trouve contraire...
(*Jettant les yeux sur le paquet de Lettres qu'il tient.*)
Mais, dans mon embarras me voilà rejetté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté...
Voyons donc... Celles-ci sont des Lettres d'affaire....
Encore... encor... Je les lirai demain ...
(*Il les met à mesure dans sa poche, et s'arrête à une petite Lettre, écrite sur du papier à la mode.*)
Peut-être, celle ci vient de mon émissaire,
Car je n'en connois pas la main...
(*Jettant un coup-d'œil sur le dessus de cette Lettre.*)
Elle vient de Paris; elle n'est point timbrée...
(*La portant à son nez.*)
Que diable! elle est cruellement ambrée!...
(*Mettant ses lunettes, pour en lire l'adresse.*)
(*Lisant l'adresse haut*)
Bon!... « A Monsieur, Monsieur Dupuis... »
(*Il lit bas le dedans de la Lettre.*)
Lisons... Je ne sais où j'en suis....
(*Continuant de lire bas, et s'arrêtant par intervalles*)
C'est un poulet! Parbleu! je n'ai plus de maîtresse!...

Est-ce que je me tromperois?
Aurois-je donc mal lu l'adresse?...
(*Relisant l'adresse de la Lettre.*)
Non... « A Monsieur Dupuis... Chez Monsieur Des
» Ronais... »
(*Otant ses lunettes, et continuant avec la joie la plus marquée.*)
Bon! je n'avois pas lu l'adresse toute entiere.
La Dame s'est trompée en mettant le dessus.
A présent je n'en doute plus;
Et je vois d'ici la maniere
Dont s'est fait cet heureux qui-pro-quo-là!... J'y suis!
En écrivant le dessus de sa Lettre,
Bonnement, elle aura cru mettre:
« A Monsieur Des Ronais, chez... chez Monsieur Du-
» puis... »
(*D'un ton sérieux, en se promenant.*)
J'aurois à me faire un scrupule....
Si j'avois, par ma faute, ouvert un tel Billet;
(*Gaiement.*)
Mais c'est la leur... Il seroit ridicule
De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais servir de bon prétexte...
(*Il reprend ses lunettes, et il lit, en marmotant entre ses dents, et laisse, par intervalles, échapper quelques mots.*)
Relisons, et prenons d'après ceci mon texte.
« Hon... hon... hon... *à votre Comtesse*... Hon... hon...
» hon... hon... *c'est jeudi le jour*... Hon... hon... hon...
» *mon cher Des Ronais*, » et cætera.

C'est un bon rendez-vous, et donné pour jeudi,
A Des Ronais, et par une Comtesse,
(*Regardant si la Lettre est signée.*)
Qui ne se nomme pas... Mais, à ce ton hardi,
Du très-grand monde... au style aisé, plein de noblesse,
Cette femme là me paroît
Être de la plus haute espece.
C'est de ces femmes qu'on connoît.
Dans le fond, je sens bien que c'est une misere
Qu'un tel arrangement... Je ne m'alarme guere
D'un goût foible, où le cœur n'est jamais pour rien...
Mais,
Puisque j'ai preuve en main de cette belle affaire,
Je veux, au bruit que je prétends en faire
Que sur ce point-là Des Ronais
Juge mon courroux fort sincere,
Et là-dessus appuyer mes délais...
(*De l'air le plus malin, et avec la joie la plus vive.*)
Dans la circonstance où nous sommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous, jeudi!
Ah! quelle joie! ah! quel heureux coup d'étourdi...
(*D'un ton sérieux et ferme.*)
Le hasard m'a toujours mieux servi que les hommes...
(*Appercevant sa fille et Des Ronais.*)
Mais, ma fille avec lui paroît.

SCENE VI.

DES RONAIS, MARIANE, M. DUPUIS.

DES RONAIS, *au fond du Théatre, à Mariane.*

EH ! se peut-il que cela soit ?

MARIANE.

Rien n'est plus vrai !

DES RONAIS.

C'est un fait incompréhensible !

M. DUPUIS, *à part, au bord du Théatre.*

Conservons bien notre sang-froid !

DES RONAIS, *à Mariane, en avançant.*

Mademoiselle, non... non, il n'est pas possible...

MARIANE, *l'interrompant.*

Mais, si vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon pere, lui même.

DES RONAIS, *avec colere.*

Lui demander ! Le puis je ?... Hélas !
Je crains, dans ma colere extrême...

MARIANE, *l'interrompant.*

Parlez-lui ; mais, modérez-vous.

DES RONAIS, *à M. Dupuis, avec une colere qu'il veut retenir, et qu'il laisse échapper, malgré lui.*

Dois-je croire, Monsieur, qu'éprouvant ma constance
Que lui portant les derniers coups,
Et de prétextes vains lassant ma patience,
Vous différiez encor notre hymen ?

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et froid.*

Calmez-vous.
Mon Dieu ! pourquoi vous mettre en un si grand courroux ?
Ne vous croyez-vous pas sûr de votre innocence ?
Là, sans aigreur, expliquons-nous.
Ah ! sans choquer les vraisemblances,
Pour vos galantes imprudences
J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous,

MARIANE, *vivement.*

Eh ! ces doutes, mon pere, il les levera tous.
Tous ces doutes sur lui, détaillez-les de grace ;
Il les éclaircira.

M. DUPUIS, *toujours du ton de l'ironie.*

Mais, moi, je n'en ai plus ;
Ils sont tous éclaircis, ils sont tous résolus.
Depuis que je ne vous ai vus
Les choses ont changé de face !

MARIANE.

J'en étois sûre, et je l'avois bien dit
Que Des Ronais m'étoit fidele !

M. DUPUIS, *ironiquement.*

A présent, c'est sans contredit !...
Mais, moi, ma chere Demoiselle,
Mais, moi, pouvois-je deviner
Qu'en ce siecle léger l'on fût amant fidele ?
Or, j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre Belle...

(*Se retournant vers Des Ronais, avec un rire moqueur.*)

Et cela doit se pardonner.

DES RONAIS, *ne se possédant plus.*

Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternelle !
N'ayez-vous pas de façon moins cruelle
Pour trahir vos engagemens ?

M. DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colere, se contenant ensuite, et continuant, du ton de l'ironie la plus amere.*

Trahir ?... A vos emportemens,
D'un ton plus doux je vais répondre;
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous confondre,
Prendre pour votre hymen tous nos arrangemens...

(*A Mariane, en se retournant vers elle, et très-vivement.*)

Assuré maintenant du cœur constant et tendre
De Monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour !

DES RONAIS, *à part.*

C'est encor là quelque détour !

M. DUPUIS.

Que dites vous tout bas?... Écoutez donc, mon gendre.
Allons, pour votre hymen, sur le champ, prenons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*

Oui... Monsieur...

DUPUIS, *avec malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut prendre.
Voyons .. C'est aujourd'hui Mardi...
Il nous faut le tems nécessaire.
L'arrangement préliminaire,
Lui seul, peut, tout au plus, se finir Mercredi...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec un air de trouble et d'une vivacité brusque.*

Eh! bien, Monsieur, prenons Jeudi.

M. DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais, vous êtes un étourdi,
Car Jeudi vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*

Affaire?

MARIANE, *à part, et avec surprise.*

Affaire?

M. DUPUIS, *à Des Ronais.*

Affaire... oui, Monsieur, affaire, oui!...

(*A Mariane.*)

Un engagement, tout contraire,
Que je lui sais, et qui doit fort lui plaire,
L'empêche, mon enfant, de nous donner Jeudi.

DES RONAIS, *d'un air embarrassé et inquiet.*

Je n'en ai point, d'abord... Mais, en est-il qui tiennent...

MARIANE, *à son pere, et interrompant Des Ronais.*

Que veut dire un engagement?

DES RONAIS, *reprenant très-vivement, à M. Dupuis.*

Je ne vous comprends nullement.
Ce soir, demain, Jeudi; tous les jours me conviennent.

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Ils ne vous conviennent pas tous.
Pour Jeudi, je sais mieux vos affaires que vous...
(*Lui montrant la Lettre de la Comtesse.*)
Regardez... Cette Lettre étoit à mon adresse;
Elle est pour vous, cependant...
(*D'un ton sérieux et affirmatif.*)
C'est par méprise, sans finesse
Que je l'ai lue, et par pur accident.

MARIANE, *avec vivacité.*

De qui la Lettre est-elle?

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une Comtesse.

Que je ne connois pas; mais que, probablement,
Monsieur connoît beaucoup... mais excessivement!

DES RONAIS, *à part.*

Je suis perdu!

MARIANE, *à M. Dupuis.*

Comment?

M. DUPUIS, *à Mariane, en lui montrant Des Ronais.*

Tiens, tiens: vois-tu son trouble?
J'en suis édifié! cela marque un bon fond!

DES RONAIS, *balbutiant.*

Je ne me... trouble... point.

M. DUPUIS, *en riant, à Mariane.*

Son embarras redouble.
Sa voix, ses yeux, son air, sa peur; tout le confond!

MARIANE, *du ton de l'incertitude.*

Mais, c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Un moment, un moment:
Lisons la Lettre; et qu'il la désavoue,
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANE, *à Des Ronais.*

Eh! bien, Monsieur... Comment!
Vous ne répondez rien?... Ah! Des Ronais!

M. DUPUIS.

Écoute
Le Billet qu'on écrit à cet homme galant.
Tu verras que tantôt j'avois raison, sans doute.
Pour l'épouser si vîte il est trop sémillant.

(*Il veut lire.*)

« Ce Lundi... »

DES RONAIS, *l'interrompant, et le tirant par la manche, en se cachant de Mariane, et voulant l'empêcher de lire.*

Eh! par grace!..

M. DUPUIS, *secouant la tête.*

Oh! non pas!... Sans votre façon dure,
Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
Ce n'eût été qu'entre vous seul et moi
Que j'eusse fait cette lecture;
Mais, pour me disculper de tous mes torts, je voi
Qu'à ma fille, à présent, malgré moi, je la doi....
(*Se retournant vers sa fille.*)
Lisons donc, pour cela, la Lettre de la Dame.

(*Il lit.*)

« Ce Lundi. »

« Comment donc! depuis plus d'un mois, vous tour-
» nez la tête à votre Comtesse, et il y a huit grands
» jours qu'elle n'a entendu parler de vous! Voilà une
» bonne folie! Ceci auroit tout l'air d'une rupture,
» si je voulois y entendre; sur-tout, depuis la des-

» nière Lettre que j'ai reçue de vous, et qui étoit » si gauche!... Mais, finissons ceci : les ruptures m'ex- » cedent ; tout cela m'ennuie, et je vous par- » donne. »

(*Interrompant sa lecture.*)

Au fond, pourtant, c'est une bonne femme!
Quelle clémence! la belle ame!

(*Il continue de lire.*)

« C'est Jeudi le jour de ma loge à l'Opera; ve- » nez. Je reviens exprès de la campagne, ce jour-là, » pour souper avec vous... Je vous menerai, et vous » ramenerai. A Jeudi, donc ; je le veux. Entendez- » vous que je le veux? Tâchez de quitter vos Du- » puis de bonne heure. » (*S'interrompant.*) Vos Du- puis? (*Il continue de lire.*) « Je vous défends, sur- » tout, de me parler de cette petite fille, (*Il ôte* » *son chapeau à Mariane.*) et de m'en dire tant de » merveilles. Il y a de quoi en périr d'ennui; ou, » ce qui seroit cent fois pis encore, il faudroit en » devenir jalouse... A Jeudi, mon cher Des Ronais. » Rancune tenante, au moins ! »

(*Il regarde Des Ronais et Mariane, tour-à-tour, et ils restent tous un moment sans parler.*)

Qu'est-ce?... Eh ! bien, vous voilà tous deux pétri-
fiés?...
(*A Mariane.*)
Ma fille, vous voyez, sans que je le prononce,
Tous mes délais justifiés...

(*A Des Ronais, en lui remettant la Lettre de la Comtesse.*)

Comme un homme poli, vous, vous devez réponse
A ce Billet galant, vif et des plus instans;
Et pour la faire, moi, je vous donne du tems...
Mais, mais, beaucoup !... un tems considérable !

MARIANE, *à Des Ronais, du ton du sentiment.*

Quoi! vous me trompiez ?... vous! Quoi! vous, Des Ronais, vous ?

M. DUPUIS, *d'un ton de gaieté.*

Eh! vraîment, il nous trompoit tous !

DES RONAIS, *d'un air modeste et affligé.*

Eh! Monsieur! est-ce à vous de me trouver coupable!
J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un Juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me sacrifier !

MARIANE, *avec un peu de dédain.*

Vous vous justifîriez !

M. DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier !

DES RONAIS, *vivement, à Mariane, en se jettant à ses pieds.*

Non, vis-à-vis de vous, divine Mariane !
Je suis un criminel, qui tombe à vos genoux.
Je mérite votre courroux;

Et,

Et, moi-même, je me condamne,
Je m'abhorre !... Qui ? moi !... j'ai pu blesser l'amour...
L'amour que j'ai pour vous !... Par un juste retour,
Punissez-moi, soyez impitoyable ;
De votre colere équitable
Faites-moi sentir tous les coups,
(*A M. Dupuis, en se relevant.*)
Je ne m'en plaindrai pas !... Mais, vous, Monsieur, mais vous !
Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausibles
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts à vos yeux seroient moins criminels ;
Ils seroient moins irrémissibles !

M. DUPUIS, *d'un air ironique.*

Vous le croyez ?

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oui, sans cela, Monsieur,
Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur,
Que l'on pardonne à l'âge, et qu'il m'a fait commettre.
Vous me justifiriez, vous-même, et par la Lettre
Dont ici, contre moi, vous venez d'abuser...
(*M. Dupuis marque de la surprise.*)
Rien n'est plus vrai... Vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, et vous êtes trop sage
Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'excuser...

Examinons-le, et voyons ce qu'il prouve.
Voici d'abord ce que j'y trouve.
(*Il lit.*)
« Comment donc ! depuis plus d'un mois, vous
» tournez la tête à votre Comtesse ? »
(*Interrompant sa lecture.*)
« Depuis un mois... » Ce fut au Bal de l'Opera
Que s'engagea cette sotte aventure...
Voyez... Mais, pesez donc sur le tems qu'elle dure !
(*Lisant.*)
« Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu
» parler de vous... »
(*Interrompant sa lecture.*)
Plus bas.
(*Lisant.*)
« Ceci auroit tout l'air d'une rupture... »
(*Interrompant sa lecture.*)
Oui, l'air d'une rupture !...
C'en est une, bien une, une qui durera,
Une bien complette, bien sûre,
Ou jamais femme n'y croira !

MARIANE, *en soupirant et sans le regarder.*
Comment vous croire, vous ?

DES RONAIS, *vivement.*
Que vous m'affligeriez
Si vous pensiez qu'en cette aventure fatale
Elle ait, un seul instant, été votre rivale !
Ne l'imaginez pas !... vous vous dégraderiez !

M. DUPUIS, *à Mariane, d'un ton railleur et gai.*
Qu'il connoît bien le cœur des femmes !

Il est vif, éloquent !... Je ne suis plus surpris
S'il fait tourner la tête à de fort grandes Dames !

MARIANE, *à Des Ronais.*

Infidele !... eh ! voilà le prix...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Voilà comme l'amour échauffant ses esprits,
Et lui prêtant son éloquente ivresse,
Il enflamma cette Comtesse,
Dont il étoit... et dont il est encore épris !

DES RONAIS, *impétueusement, à Mariane.*

Moi ! de l'amour pour elle ! Est-ce ainsi qu'on profane
Le nom d'amour ?... Le plus profond mépris
Est le seul sentiment, oui, le seul, Mariane,
Qu'elle ait excité dans mon cœur !...
Je le prouve encor, par sa Lettre.

(*Lisant.*)

« Sur-tout, je vous défends de me parler de Ma-
» riane.... »

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Ah ! tout beau ! daignez me permettre...
Lisez comme on a mis, comme on a voulu mettre.

« Cette petite fille ! »

DES RONAIS, *vivement.*

Eh ! bien, soit. Oui, Monsieur.

(*Lisant.*)

« Sur-tout, je vous défends de me parler de cette
» petite fille... (*Il mâchonne les derniers mots à Mariane.*)
» Et de m'en dire tant de merveilles. »

(*A Mariane, en interrompant sa lecture.*)

Pendant le peu de tems qu'a duré mon erreur,
Je n'étois plein que de vous-même.
Je ne lui parlois que de vous,
De votre cœur, de mon amour extrême,
De nos sentimens les plus doux;
Du desir vif, et du bonheur suprême
De me voir un jour votre époux.
Son orgueil, non son cœur, me paroissoit jaloux
De ces objets toujours présens à ma pensée;
Mais sans cesse mon cœur les lui présentoit tous,
Et, quoiqu'au fond de l'ame elle en fût offensée,
Elle-même, elle étoit forcée
De ne me parler que de vous!

MARIANE, *s'attendrissant et soupirant.*

Hélas!

M. DUPUIS, *du ton du dépit.*

Quelle foiblesse extrême!
Tu t'attendris?

MARIANE, *voulant cacher son trouble.*

Moi! je m'attendris, moi?

M. DUPUIS.

Eh! mais, sans doute. Eh! parbleu! je le voi!...
(*Du ton le plus railleur.*)
Pauvre dupe! crois-tu que sans partage il aime?

MARIANE, *d'un ton tendre, et troublée.*

Mon pere! eh! je ne crois rien, moi!

DES RONAIS.

Ah ! croyez que vous seule, et toujours adorée,
Vous régnâtes toujours sur ce cœur emporté
Par une folle ardeur, de si peu de durée...
(*A M. Dupuis.*)
Et, pour vous pénétrer de cette vérité,
Regardez Mariane... et voyez, d'un côté,
La décence et l'honnêteté,
Le sentiment, une ame... eh ! quelle ame adorable !
Sa tendresse pour moi... mais que j'ai mérité
De perdre, en me rendant coupable ;
Et voyez, de l'autre côté....

M. DUPUIS, *l'interrompant brusquement.*

Phébus que tout cela !

MARIANE, *avec vivacité et trouble.*

Mais, non. En vérité,
Je suis bien loin ici de prendre sa défense,
Ni même dans l'aveu de son extravagance
De vous faire observer, au moins, sa bonne-foi ..
Non, sa légéreté m'offense,
J'y suis sensible, je la voi.
Mais, vous, mon pere, hélas ! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi ?
Malgré toute la complaisance
Et le respect que je vous doi,
Voulez-vous, enfin, que je pense...

M. DUPUIS, *l'interrompant, avec colere.*

(*A part.*)

Quoi donc ! que penses-tu ?... J'enrage !

MARIANE, *avec un peu d'humeur.*

Mais, je croi,
Sans m'éloigner trop de la vraisemblance,
Que les torts (trop réels) de Monsieur des Ronais
Vous servent bien dans les projets
Que vous vous étiez faits d'avance.

M. DUPUIS, *toujours avec colere.*

Quels projets !... Ma conduite est toute simple.... Eh ! mais,
C'est le fait seul qui parle, et que je te présente:
Des Ronais aime ailleurs.

MARIANE, *pleurant de dépit.*

Aimer ! c'est bientôt dit ;
Aimer!... Que votre ame est contente
(*A part.*)
D'appuyer sur ce mot... que mon cœur contredit !

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et amer.*

Eh ! oui, flatte-toi donc que cette grande Dame
N'a plus aucun droit sur son ame,
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis,
Et la petite fille !

DES RONAIS, *en fureur.*

Ah ! Monsieur, je ne puis
Tenir à ce reproche horrible !

MARIANE, *à part.*

Eh ! son projet est bien visible !

DES RONAIS, *avec transport.*

Mariane, de mille coups
Je percerois ce cœur s'il eût été sensible,
Un seul instant, pour une autre que vous !

M. DUPUIS, *très-brusquement.*

Bon ! bon ! discours d'amans !... Ils se ressemblent tous !

MARIANE, *naïvement et très-vivement.*

Non, ceux-là sont sentis !

DES RONAIS, *avec la derniere impétuosité.*

Sans doute, et c'est mon ame
Qui parle, qui vous peint, qui veut, en traits de flamme,
Dans votre cœur graver mon repentir !...
Dans le mien le remords s'est déja fait sentir.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a surpris...
Si vous saviez tout le mépris
Que, dès cet instant-là, j'ai conçu pour moi-même,
Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême...
(*Se jettant aux pieds de Mariane.*)
Oui, Mariane, ici je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords et mes craintes,
Vous-même, vous me plaindriez.

MARIANE, *avec émotion et dignité.*

Écoutez, Des Ronais... Je veux votre parole
De ne revoir jamais la Comtesse...

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah! l'honneur,
L'amour font le serment! et si je le viole,
Que je perde, à la fois, la vie et votre cœur!

MARIANE, *avec dignité et force.*

Je le reçois, et vous pardonne.

DES RONAIS, *se relevant.*

Trop généreuse amante!

M. DUPUIS, *en fureur, à Mariane.*

Eh! comment donc! comment!
C'est au moment où je vous donne
Une preuve invincible...

MARIANE, *l'interrompant, avec feu.*

Oui, c'est dans ce moment,
Mon pere, où dans l'aveu naïf de sa foiblesse,
Je vois moins son aveuglement
Que ses remords et sa tendresse,
Où de ce même égarement
Je crois voir et trouver la cause,
Et l'excuse dans vos délais...

M. DUPUIS, *l'interrompant, en colere.*

Parbleu! ceci n'est pas mauvais,
Et, c'est fort bien prendre la chose!
D'après cet éclaircissement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'est moi qui suis coupable! En sorte...

MARIANE, *l'interrompant.*

Mon pere, pardonnez! je sens que je m'emporte;
Mais, vous m'aimez, vous voulez mon bonheur:
Moi-même, à nous unir souffrez que je vous porte!
L'hymen m'assurera de sa constante ardeur..
(*Avec dignité et force, en montrant Des Ronais.*)
Des Ronais est rempli d'honneur:
Mon pardon généreux sur l'ame de Monsieur,
Doit faire une impression forte;
Et je vous réponds de son cœur!

M. DUPUIS, *hors de toute mesure.*

Quelle est ta caution? L'amour qui te transporte!...
C'est une déraison, qui me met en fureur!..
Non, non, ce n'est qu'après les plus longues épreuves
Que je ferai de Monsieur Des Ronais
Qu'il sera ton époux... Je veux qu'il le soit; mais,
De sa bonne conduite il me faut d'autres preuves.
Je n'agis point en étourdi!...
(*A Des Ronais, du ton le plus ironique, mêlé d'amertume et de colere.*)
Non, Monsieur, non, ce n'est point encor pour Jeudi!

DES RONAIS.

Daignez m'écouter!...
(*M. Dupuis sort, sans vouloir l'entendre davantage.*)

SCENE VII.

DES RONAIS, MARIANE, *dans le plus grand abattement.*

DES RONAIS.

Il nous quitte !...
(*Se jettant aux pieds de Mariane.*)
Ah ! Mariane ! à vos genoux
Souffrez que je me précipite !
Mon cœur, reconnoissant...

MARIANE, *d'un ton triste et tendre, en le relevant.*

Arrêtez ; levez-vous.
Laissez-moi seule à mes pensées.
Restez ici : ne suivez point mes pas.
(*Elle veut s'en aller.*)

DES RONAIS, *hors de lui-même, et l'arrêtant.*

Je vois sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées !...
O Ciel ! quoi ! mon pardon, hélas !...

MARIANE, *l'interrompant, avec beaucoup de trouble.*

Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné... je ne m'en repens pas ;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude...
(*D'un ton entrecoupé, et retenant ses larmes.*)
Mais, mon esprit de son étonnement

N'est point encor remis... Un peu d'inquiétude
Me fait desirer un moment
De repos et de solitude.
Laissez-moi donc, de grace !
(*Elle fait encore quelques pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *l'arrêtant, encore.*

Ah ! que, du moins,
Je m'afflige avec vous des chagrins que je cause !

MARIANE, *sentant couler ses larmes.*

Non, demeurez... Souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte et de justes alarmes...
(*Les larmes la gagnent ; et elle fait, de nouveau, deux ou trois pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *voulant la suivre.*

Non, non, je dois vous suivre ; et sur vos feux trahis...

MARIANE, *l'interrompant, d'un ton entrecoupé, et pleurant.*

Non, je veux vous cacher mes larmes...
Restez, je le veux !

DES RONAIS, *s'inclinant.*

J'obéis.
(*Mariane sort.*)

SCENE VIII.

DES RONAIS, *seul, d'un air triste.*

Pour obtenir ma grace entiere,
Et rendre, en même-tems, le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen, dont la vive lumiere
Montre encor mieux l'amour dont mon cœur est épris !

(*Il sort par le côté du Théatre opposé à celui par lequel Mariane est sortie.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DES RONAIS, *seul, et tenant une Lettre ouverte.*

MARIANE est plus calme, enfin; et je respire....
Mais, pour satisfaire, en ce jour,
Ma délicatesse et l'amour,
Je veux, encore ici, lui lire
Ce Billet, que je viens d'écrire
A la Comtesse... A sa campagne, après,
Je le lui fais rendre, par un exprès.
Déja, pour y voler, comme je le desire,
La Brie est à cheval, et m'attend pour partir...
Le style seul du Billet doit suffire
Pour dissiper et pour détruire
(*Appercevant Mariane.*)
Jusqu'au moindre soupçon... Mais, je la vois sortir.

SCENE II.

MARIANE, DES RONAIS.

DES RONAIS, *montrant le Billet à Mariane.*

MARIANE, je vous conjure
Que, pour vous voir sceller mon pardon encor mieux,
Par grace, vous daigniez jetter ici les yeux
Sur ce Billet, qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traversa mes vœux!

MARIANE, *souriant, et prenant le Billet.*

Donnez. Voyons-en la tournure.
(*Jettant un coup-d'œil rapide sur le Billet.*)
(*Lui montrant un mot qu'elle désapprouve dans le Billet.*)
La lettre est froide; elle est bien... Mais je veux
Que vous adoucissiez cette expression dure;
Ce mot seroit trop cruel!

DES RONAIS, *très-vivement.*

Quoi! c'est vous,
C'est vous dont l'ame généreuse,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme odieuse
Qui m'attira votre courroux?

L'expression n'est pas trop dure...
(*Lui faisant relire bas l'endroit qu'elle veut qu'il adoucisse.*)
Quoi ! trouvez-vous que ce soit une injure ?
Ne sentez-vous pas bien qu'il faut....

MARIANE, *l'interrompant.*

Non, Des Ronais ; il faut être juste, ou, plutôt,
Il faut aller plus loin en affaire semblable.
Une femme fût-elle encore plus blâmable,
Un galant homme doit toujours
Épargner la moins respectable ;
Sur elle ménager son style et ses discours :
Ne pas même laisser échapper un murmure ...
Changez donc... Mais, laissons toute cette écriture...
(*Déchirant le Billet.*)
Je suis contente ; et tout est oublié.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Que je me sens humilié !
O Ciel ! combien tout ceci me condamne.
Ce pardon généreux, ces nobles sentimens
Ont, pour jamais, charmante Mariane !
Posé le terme à mes égaremens....
(*Voulant se jetter à ses pieds.*)
Je le jure à vos pieds !

MARIANE, *l'empêchant de se jetter à genoux.*

Tout est dit, et j'y compte.

DES RONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur sent !...

Mais, avec votre pere il nous faut, à présent,
L'explication la plus prompte.

MARIANE, *en soupirant.*

Hélas! je viens de l'avoir.
Il ne m'a répondu que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir!

DES RONAIS.

Eh! bien, c'est donc à moi, sans tarder davantage,
A le pousser à bout sur notre mariage....
Je vais lui parler seul, d'abord; car, sur ce point,
Je saurai l'attaquer avec plus d'avantage
Et plus de force encor quand vous n'y serez point.
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon ame
Cette éloquence du cœur
Qui persuade et dont je sens la flamme!
De ce combat je sortirai vainqueur!

MARIANE, *voyant paroître son pere, dans le fond.*

Plongé dans la rêverie,
Il vient... Mais il ne nous voit pas.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Je cours donner un contre-ordre à La Brie;
Et, dans l'instant, je reviens sur mes pas
Terminer seul avec lui nos débats...
Vous, cependant, ne vous éloignez pas...

(*Lui montrant une piece voisine.*)
Écoutez tout de cette galerie;
Et s'il faut m'appuyer, paroissez, je vous prie.
(*Mariane sort d'un côté, et Des Ronais sort d'un autre.*)

SCENE III.

M. DUPUIS, *seul, et rêveur.*

RIEN ne pourra-t-il ramener
Dans ma maison la paix intérieure?
J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner
Que l'on se puisse imaginer!
Voir, d'un côté, Mariane qui pleure;
De l'autre, son amant triste et désespéré,
Prêt à faire éclater un dépit concentré...
Mais, que leur vain chagrin augmente, ou se dissipe,
Je soutiendrai tous leurs combats.
Je pars toujours de mon principe:
Non, ils ne se marîront pas,
Ils ont beau faire, avant le terme
Que je me suis prescrit, et que j'y mets,
Et que tous leurs efforts n'avanceront jamais.
J'ai la raison pour moi; je demeurerai ferme...
Mariane me quitte et vient de me presser.
Des Ronais va venir... S'ils vont recommencer,
Je leur dirai, tout net, ma façon de penser,

Et les suites qu'elle renferme...

(*Appercevant Des Ronais.*)

Mais, le voici.

(*Des Ronais paroît. Ils se saluent, et ils sont un instant sans se parler, et à se regarder.*)

SCENE IV.

DES RONAIS, M. DUPUIS.

DES RONAIS, *d'un air doux et affectueux.*

MONSIEUR, au nom de l'amitié
Et de la plus vive tendresse,
De mes tourmens ayez quelque pitié !...
Ah ! si mon sort vous intéresse,
Vos yeux me verront-ils sans cesse
Dans la peine et dans la douleur,
Quand, dans vos mains, vous tenez mon bonheur ?

M. DUPUIS, *d'un air railleur, et de gaieté affectée.*

Mon cher ami, je vous confesse
Que je ne puis croire au malheur
D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur,
Adoré par une Comtesse ;
Sans ce que j'ignore, d'ailleurs...
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs !
L'hymen les fanera au printems de votre âge !

DES RONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage
Passant le but le manque... Il ne me touche plus !...
Mais d'un ton sérieux traitons mon mariage,
Et parlons net là-dessus,
Ou bien je prends tout ce langage
Et vos délais pour des refus !

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux et impatient.*

A des réponses sérieuses
Croirez-vous gagner ?... En ce cas,
Vous vous tromperiez fort !

DES RONAIS, *très-vivement.*

Vous ne m'effrayez pas
Par vos menaces captieuses !...
Dans mon esprit c'est un point arrêté :
Je veux percer l'obscurité
De ce mystere qui s'oppose
A toute ma félicité.
J'attends de vous, et l'honneur vous impose
De m'en développer la véritable cause.
Plus de détours, Monsieur, et j'ose
En appeler à votre probité !

M. DUPUIS, *avec la derniere impatience.*

Eh ! bien, vous saurez donc la chose.
Aussi-bien suis-je las d'être persécuté !...
De mes délais apprenez donc la cause,
Et le principe où je suis arrêté...

(*Hésitant, et avec un peu de honte.*)
Il vient d'un sentiment que vous croirez bizarre,
(Quoique très-vrai, pourtant,) et qui n'est point si rare;
Mais que dans la jeunesse on n'a point, mon ami!
C'est la défiance des hommes,
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi;
Sur-tout, dans le siecle où nous sommes!...
C'est en partant d'après ce principe ennemi
Que j'entends, que je veux que votre mariage...
(*Il dit les deux derniers vers avec peine et d'un ton entrecoupé et attendri.*)
Que vous pressez, tous deux, si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

SCENE V et derniere.

MARIANE, M. DUPUIS, DES RONAIS.

MARIANE, *très-tendrement, à M. Dupuis.*

QU'AI-JE entendu, mon pere?... Eh! quelle affreuse image!...
Survivrai-je à ce coup du sort?...
Quoi! vous voulez que j'envisage
L'époque de mon mariage
Et mon bonheur dans votre mort?...
Ah! parlez; quel sujet contre moi vous anime?

Qu'ai-je fait pour perdre, à la fois,
Votre tendresse et votre estime?

DES RONAIS, *très vivement.*

Son estime?... Hélas! je le vois,
Vous ignorez la défiance extrême
Dont son cœur s'est armé contre le genre-humain?
C'est cette défiance même
Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main.
Il craint que, devenu son gendre, moi, qui l'aime,
Je ne sois un ingrat demain;
Et que vous, sa fille, vous-même,
Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain!...
Pour gagner son estime il n'est aucun chemin!

M. DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Non, mes enfans, je vous estime,
Et je vous aime, tous les deux!...
(*Reprenant un ton ferme et décidé.*)
Mais, puisqu'en termes clairs il faut que je m'exprime,
Je ne vous mettrai point dans le cas hasardeux
Où vous pourriez perdre de cette estime,
En me manquant, peut-être, tous les deux!

DES RONAIS.

Vous manquer?

MARIANE, *à M. Dupuis.*

Nous, mon pere? et cette prévoyance...

DES RONAIS, *l'interrompant, à M. Dupuis.*

Ce doute injurieux...

M. DUPUIS, *les interrompant, tous les deux, vivement.*

Eh ! dépend-il de soi
De se remplir de cette confiance
Que vous croyez que je vous doi ?...
J'étois né confiant ; mais je cessai de l'être
Quand l'âge ouvrit mes yeux, et qu'il me fit connoître
Le cœur de l'homme, malgré moi !
Je me suis vu trahir par gens de toute espece ;
Indifférens, amis, parens, femme, maîtresse :
Tous ceux que j'ai servis... Je dis tous, m'ont manqué.
Ce n'est par-tout qu'apparence traîtresse :
Tout paroît sentiment, amitié, foi, tendresse ;
Mais ce sont faux dehors... Tout dans l'homme est masqué !

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh ! mais, Monsieur, à vous entendre,
La vertu ne seroit qu'un être de raison ?

M. DUPUIS, *vivement.*

Non, Monsieur, elle existe ; et, bien loin de répandre
D'un sentiment si faux le dangereux poison,
Je dis que je l'aimai, dès l'âge le plus tendre ;
Que sa voix m'enflamma, dès que je pus l'entendre.
J'y crois... Sans doute, il est des hommes vertueux ;
Mais comment les connoître ? A quel signe se rendre ?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux ?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre ?

DES RONAIS, *vivement aussi.*

Notre candeur dépose ici pour nous;
Et de nos sentimens tout a dû vous instruire!

MARIANE, *à M. Dupuis.*

Oui, mon pere!... Eh! comment, pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui sont tout à vous?

M. DUPUIS, *tendrement et avec le dernier pathétique, à Mariane.*

Je sais vos sentimens, et je les connois tous!...
(*A Des Ronais.*)
Je crois, j'ai toujours cru votre amitié sincere!...
Mais l'avenir peut tout changer!...
Plus votre tendresse m'est chere,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce seul bien qui m'attache à la vie.
Ce n'est que par vous deux que je tiens au bonheur;
Du plus mortel chagrin elle seroit suivie,
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur
De cette amitié si chérie!...
(*Leur prenant la main, tour-à-tour, et la leur serrant, en pleurant.*)
Mes seuls, mes vrais amis! hélas! si vous m'aimez,
Pour vous unir, attendez, je vous prie,
Que par vous mes yeux soient fermés!...
Je crains... (eh! cette crainte est loin d'être guérie!)
Que vous n'abandonniez un pere en ses vieux jours!....
Ah! refuseriez-vous à mon ame attendrie
D'en finir avec vous le cours?

MARIANE, *très-vivement et très-tendrement.*

Nous comptons bien vivre avec vous toujours!

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité, à M. Dupuis.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus stable.
Nous ne ferons pas deux maisons;
Même logis et même table,
Mêmes amis et mêmes liaisons.

M. DUPUIS, *très-vivement.*

Eh! que dites-vous-là, tous deux?... Eh! quelle enfance!
Que l'homme vous est peu connu!
Que vous manquez d'expérience!...
L'on sent bien, mes enfans, que vous n'avez rien vu...
(*A Des Ronais.*) (*A Mariane.*)
Quand, vous, Des Ronais... Vous, ma fille,
Vous serez occupés, d'abord, de votre amour,
Qu'après cela viendront les soins d'une famille,
Qu'aux devoirs les plaisirs succédant, tour à tour,
Vous recevrez chez vous et la Ville et la Cour;
Que, pour suffire à ce brillant commerce,
Tous vos momens seront comptés,
Qu'ensuite, enfin, des deux côtés,
Les passions viendront à la traverse,
Je dois beaucoup compter sur vos bontés?...
L'amitié des enfans passe alors comme un songe!
C'est dans le tourbillon, où le monde les plonge,
Hélas! c'est dans ces tems de travers et d'écart

Qu'a

Qu'à peine la jeunesse songe
A l'existence d'un vieillard !

MARIANE.

Eh ! mon pere !...

M. DUPUIS, *l'interrompant, avec feu.*

Eh ! ma fille ! on ne voit dans le monde
Que des peres abandonnés
A leur solitude profonde,
Par des enfans, souvent qui les ont ruinés !...
Mais en voit-on d'assez bien nés
Pour oser, en Public, faire leur compagnie
De ces vieillards infortunés ?...
Ils leur feront, et par cérémonie,
Une visite ou deux par mois
Seront distraits, rêveurs, immobiles et froids :
Dans un fauteuil, viendront s'étendre ;
Parleront peu, ne diront rien de tendre,
Et s'en iront, après avoir bâillé vingt fois !

DES RONAIS, *très-tendrement.*

De grace ! écoutez-moi, mon pere !...
Souffrez que je vous puisse appeler de ce nom !

M. DUPUIS, *l'embrassant, avec transport.*

Eh ! je le suis !... Crains-tu que je te dise non
A cette expression si chere ?...
Mon cher fils ! oui, tu l'es !

DES RONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon pere ! eh ! bien, mon pere !

Vous, pour qui je me sens, en effet, pénétré
D'une tendresse vive et vraiment filiale!
Je ne dispute plus; eh! bien, qu'à votre gré,
J'aie ou tort ou raison, la chose m'est égale...
Par les plus forts raisonnemens,
Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre,
C'est votre cœur que je veux vaincre,
Dans ses derniers retranchemens!...
Non, vous n'êtes point insensible!
Ne vous dérobez point aux tendres mouvemens,
Très-respectable ami! qu'il est presqu'impossible
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux momens!...
Que l'amour paternel, notre commune flamme,
Qu'une fille, un fils, deux amans,
Que l'amitié, l'amour, la nature, en votre ame,
Par la réunion de tous ces sentimens,
En l'embrasant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmans!...
C'est votre cœur, lui seul, lui seul, que je réclame!...
(*Voyant que M. Dupuis s'attendrit.*) (*Se jettant aux pieds de M. Dupuis.*)
Vous vous attendrissez, mon pere!... A vos genoux
Je lis dans vos regards que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre ame!

MARIANE, *à M. Dupuis.*

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups!

M. DUPUIS, *très-attendri et très-ému.*

Oui, tu m'as attendri, mon fils!... Mais plus tu m'aimes,

Plus je sens, par tes transports mêmes,
Quel vuide affreux et quel malheur
Me causeroit, dans ma vieillesse,
(D'ailleurs, privé de tout) la perte de ton cœur !...
(*Montrant Mariane.*)
Ou la perte de sa tendresse !...
Et c'est avec chagrin, et c'est avec douleur,
Que je vous dis que, soit ou raison, ou foiblesse,
(*D'une voix entrecoupée, et presqu'en pleurant.*)
Je pense comme auparavant..
Non, quelque desir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DES RONAIS, *se relevant, avec emportement.*

Eh! bien, Monsieur, puisque rien ne vous touche,
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux n'est point assez puissant
Pour fléchir votre cœur farouche;
Que l'on ne peut, d'ailleurs, convaincre votre esprit,
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,
Au fond, nous croit sans ame, et sans reconnoissance;
Enfin, que vous nous méprisez...
Car c'est-là du mépris !... croyez-vous qu'on m'abuse
Par des discours subtilisés ?
En ce cas là, d'abord, hautement je refuse
Votre Charge, dont vous osez
Penser que mon chagrin s'amuse;
Votre Charge, qu'à tort, ici, vous supposez
Que je dois prendre pour un gage

De votre estime et de votre amitié !...
Non, sans votre agrément à notre mariage
Vous n'avez rien fait qu'à moitié ;
Ou, plutôt, je dis davantage,
Pour blesser mon orgueil vous en auriez trop fait !...
Sans notre hymen, de quel droit, en effet,
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire de vous recevoir un bienfait ?
D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je fisse ?
Oseriez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand, d'un autre côté, vous feriez mon malheur ?
Voudriez-vous, enfin, que je choisisse
Justement pour mon bienfaiteur
Celui qui de mes maux est et veut être auteur ?

M. DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*

Monsieur !... Monsieur ! mon amitié vous passe
Pour ce moment, encore...

MARIANE, *l'interrompant, à Des Ronais, très-vivement.*

Ah ! Des Ronais ! de grace !
Modérez-vous, et m'écoutez !

DES RONAIS, *très-impétueusement.*

Non, Mademoiselle, arrêtez !...
Je ne veux prendre, ici, conseil que de moi-même.
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon désespoir extrême,
Que de l'excès de mon amour !

(*A M. Dupuis, d'un air troublé et d'une fureur à ne plus se connoître.*)

Monsieur, Mariane est en âge;
Et peut, suivant et les loix et l'usage,
Disposer de sa main... Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, et j'y joins tout mon bien!

MARIANE, *reculant d'étonnement.*

Des Ronais!

M. DUPUIS, *avec surprise et colere, à Des Ronais.*

Que viens je d'entendre?
Comment, Monsieur! vous entreprendriez...

DES RONAIS, *l'interrompant, avec impétuosité.*

Oui, nous devons plus entreprendre!...
Après nous être ainsi, malgré vous, mariés,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre estime et votre amitié,
Par nos soins, nos respects, notre amour vif et tendre,
Que vous n'avez voulu connoître qu'à moitié!...
Notre ame à votre cœur saura se faire entendre!
C'est par nos sentimens que nous vous contraindrons
A vous reprocher vos caprices,
A gémir sur vos injustices!
Et cette fille tendre et moi, nous finirons,
Monsieur, par faire les délices
De vos jours fortunés, que nous prolongerons!

M. DUPUIS, *à part, et dans le dernier trouble.*

Où suis-je ?

MARIANE, *avec vivacité.*

O Ciel ! je ne suis point complice
De sa folle témérité....
(*A Des Ronais.*)
Des Ronais ! quoi ! faut-il que pour vous j'en rougisse ?...
Monsieur, vous seriez-vous flatté
Que par l'amour que j'ai pour vous, je fisse
Et le malheur et le supplice
D'un pere généreux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triste sacrifice
De toute sa félicité ?

DES RONAIS, *très-vivement.*

Quoi ! vous m'aimez, et votre cruauté...

MARIANE, *l'interrompant.*

(*Montrant M. Dupuis.*)
Je vous aime, il est vrai ; mais j'aurai le courage
D'être toujours soumise à son autorité...
Entre mon pere et vous tout mon cœur se partage,
Et quel que soit mon désespoir....
(*Vivement, à M. Dupuis.*)
Je vous dois tout, mon pere, et ma tendresse extrême
Ira plus loin encor que mon devoir !...
Pour vous prouver à quel point je vous aime,

J'immolerois ma vie, et mon amour, lui-même,
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir!

M. DUPUIS, *à part et très-attendri.*

Je ne saurois parler; je sens couler mes larmes!...
(*A Mariane.*)
Ma chere enfant!
(*Il la serre entre ses bras.*)

DES RONAIS, *à Mariane.*

Ah! contre nous
C'est donner de nouvelles armes!
Mariane, que faites-vous?

MARIANE, *vivement.*

Mon devoir!... Mais, Monsieur, si mon obéissance
Vous fait douter de mon amour;
Ou, si vous ne pouvez vous armer de constance,
Et vous flatter de l'espérance
De fléchir notre pere, un jour,
Je vous remets la foi, que vous m'avez jurée...
(*En pleurant.*)
De douleur j'en suis pénétrée..
J'en mourrai;... mais je vous la rends...
(*Reprenant un ton très-ferme.*)
Vous ne devez, dans tous nos différends,
A mon pere aucun sacrifice;
Mais, moi!... s'il en étoit encore de plus grands
Il faudroit que je les lui fisse!

DES RONAIS.

Ah! cruelle!

M. DUPUIS, *en sanglotant, à Mariane.*

Ah! ma fille!

MARIANE.

Eh! n'appréhendez pas
Que ma douleur soit une feinte
Pour vous livrer, après, tous les jours des combats,
Et disputer sur votre crainte!...
Non, non, je m'interdis le reproche et la plainte;
Je me contenterai de soupirer, tout bas!...
Vous n'en verrez pas moins ma tendresse s'accroître;
Et, dans cet instant même, enfin, je ne dis pas,
Comme bien des enfans diroient, en pareil cas,
Que je vais, pour toujours, m'enfermer dans un cloître...
Non, je vous consacre mes jours!
Mon pere, ils sont à vous... Je vous les dois, mon pere!
Puissent ils vous servir, plus que je ne l'espere!
Et puisse ma douleur n'en point trancher le cours,
Tant qu'ils vous seront nécessaires,
Et tant que je pourrai, par mille soins sinceres,
Vous être de quelque secours!

M. DUPUIS, *à part, avec violence et attendrissement.*

Hélas! mon cœur se brise!... Ah! mon ame s'égare
Dans ses différens mouvemens!...
(*A Mariane, en pleurant.*)
Non, je ne serai point, ma fille, assez barbare,
Pour résister aux sentimens,
Aux traits d'une amitié si naïve et si rare!

MARIANE.

Mon pere !...

M. DUPUIS, *l'interrompant impétueusement.*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté
Sur la trop foible humanité
Ma façon de penser, que l'on nomme cruelle,
Et qui, pourtant au fond, n'est que la vérité ;
Mais je cede aux transports dont je suis agité.
Je ne veux point laisser à ma raison fidelle
Le tems de refroidir ma sensibilité !...
Qu'aujourd'hui votre hymen se fasse...
(*Montrant Des Ronais.*)
Aujourd'hui donne-lui la main...
Je ne répondrois pas demain
De t'accorder la même grace...
Mais dans ce moment-ci (que j'ai peur qui ne passe)
Je me regarderois comme un pere inhumain
Si, plein du trouble tendre où mon ame s'emporte,
Je persistois encor dans mes refus ;
Et si je combattois cette impression forte
Qu'en cet instant font sur moi tes vertus.

MARIANE, *très-vivement.*

Mon pere, je suis assurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de sentiment ;
Et je refuserois votre consentement
Si d'amitié pour vous mon ame pénétrée
Ne comptoit éternellement
Sur la force et sur la durée
D'un aussi saint attachement !

DES RONAIS, *de l'air le plus passionné, à M. Dupuis.*

Et vous, mon pere, aussi, recevez le serment
Que je fais de mourir si je vous abandonne !...
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Oublions le passé !...
Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi !...
Le Notaire ici va se rendre...
Souviens-toi, Des Ronais, de cette scene tendre !
Et, s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre !

FIN.

LA
PARTIE DE CHASSE
DE
HENRI IV,
COMÉDIE,
EN TROIS ACTES ET EN PROSE,
DE COLLÉ.

A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez déja permis de vous dédier Dupuis et Des Ronais ; *vous me défendîtes alors toute espece d'éloges. Vous me permettez aujourd'hui d'offrir à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME La Partie de Chasse de Henri IV, *et vous me renouvellez cette même défense. Heureusement*, MONSEIGNEUR, *que, tout puissant que vous êtes, vous ne pouvez pas imposer au Public le*

silence que vous m'ordonnez. Je me borne donc à vous renouveller les assurances de l'attachement inviolable et du très-profond respect avec lesquels je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
COLLÉ.

AVERTISSEMENT.

Les noms de Henri IV et de Sully sont si chers à la Nation qu'un Auteur peut presque se flatter de la réussite d'un Ouvrage dans lequel il a le bonheur de rappeler la mémoire adorée de ce grand Roi et de ce digne Ministre.

Cette idée, qui m'a inspiré quelque confiance, me fait donner aujourd'hui au Public ma Comédie de *La Partie de Chasse de Henri IV*.

Le titre seul de la Piece annonce assez que je n'ai point eu la prétention de montrer dans une Comédie le grand Roi, le premier Capitaine de son siecle, le politique équitable, le conquérant légitime, &c. Cette entreprise auroit été au-dessus de mes forces.

Ce sont seulement quelques instans de sa vie privée que j'ai saisis ; c'est (si l'on veut me passer cette expression) le Héros en déshabillé que j'ai essayé de peindre.

Par cette raison, j'ai cru qu'il étoit de l'essence de mes caracteres, dans le premier acte même de ma Piece, où j'ai été obligé de prendre un ton plus élevé que dans les deux autres, de faire néanmoins parler les deux grands hommes que j'introduis sur la scene avec ce langage de la familiarité qu'ils avoient réellement ensemble, et que l'Histoire leur donne, de conserver à Henri IV ses façons de s'exprimer, qui sont consacrées; et (si j'ose le dire) cette bonhommie adorable, qui, d'ailleurs, dans un Prince, a bien sa dignité particuliere.

Aussi doit-on prévenir les personnes qui voudroient jouer cette Comédie dans leurs Sociétés, que son exécution demande la plus grande vérité et la plus naïve simplicité; qu'il faut, par conséquent, que les Acteurs s'éloignent de quelqu'espece de déclamation que ce soit, et que leurs tons soient nobles, sans avoir rien de guindé.

J'ai assisté à des représentations de cette Piece, jouée dans cet esprit et dans un point de vérité et de perfection que je n'aurois jamais imaginé que l'on pût atteindre. D'après

ce que j'ai vu, je pourrois assurer que cette Comédie, ainsi rendue, est d'un grand effet théatral, et fait aux Spectateurs l'illusion la plus complette, sur-tout, lorsqu'on y joint (comme je l'ai encore vu) le costume des habits à la diversité des décorations analogues au sujet.

Je ne dois pas laisser ignorer que j'ai pris l'idée et une partie du fond de ma Piece d'une Comédie Angloise, (1) dont la traduction est imprimée. Le Public judicieux distinguera facilement ce que je dois à l'Auteur Anglois d'avec ce qui m'est propre. L'on verra aussi que les *Mémoires de Sully* ne m'ont pas été inutiles.

M. Sedaine, dont les talens et le génie marqués pour le Théatre sont si connus, n'a pas dédaigné de puiser dans la même source que moi ; c'est de cette même Comédie Angloise qu'il a tiré *Le Roi et le Fermier*, ainsi qu'il l'a avoué, lui-même, en le faisant imprimer. Le succès brillant qu'il a eu, et qu'il continue d'avoir, justifie le choix qu'il a fait de ce su-

(1) Intitulée *Le Roi et le Meûnier de Mansfield.*

jet. Heureusement, nous ne nous sommes nullement rencontrés dans la maniere dont nous en avons tiré parti l'un et l'autre. Tout ce qui me reste à desirer à présent, c'est que mon succès ne soit pas différent, et approche un peu du sien.

SUJET
DE LA PARTIE DE CHASSE
DE HENRI IV.

TANDIS que le Roi de France Henri IV, qui est à son Château de Fontainebleau, se dispose à aller à la chasse, des Courtisans, tels, entre autres, que le Duc de Bellegarde et le Marquis de Conchiny, ennemis du Duc de Sully, premier Ministre et ami du Roi, s'occupent, dans la gallerie du Château, des moyens de perdre ce Ministre, dont la rigide vertu ne leur laisse aucun espoir de pouvoir profiter de la bonté du caractere du Roi, et même de ses foiblesses, pour surprendre des graces injustes, et des faveurs peu méritées. Ils ont fait parvenir au Roi des calomnies contre Sully; mais il sait les détruire, d'un seul mot, dans un entretien qu'il a avec ce Prince, qui annonce à toute

sa Cour l'estime singuliere qu'il fait de Sully, et l'amitié qu'il lui voue, pour la vie. Henri part pour la chasse, et veut que Sully, pour qu'elle soit heureuse, l'y accompagne, et ne le quitte point jusqu'à son retour. Un cerf que poursuit le Roi l'a fait aller, de la Forêt de Fontainebleau, dans la Forêt de Sénart, près du village de Lieursaint. Il s'est éloigné de sa suite; et, seul, égaré, dans la nuit, il est arrêté, par un Meûnier, nommé Michel Richard, ou Michau, que le bruit d'un coup de fusil, tiré par des braconniers, a fait sortir de chez lui. Michau prenant Henri même pour un braconnier, veut l'emmener; mais Henri se fait passer pour un Officier, de la suite du Roi, et demande un asyle, pour la nuit. Michau le lui accorde, le conduit chez lui et le présente à sa femme, Margot, et à sa fille, Catau, au moment où Richard, son fils, revient de Paris, où il étoit allé, pour demander justice contre le Marquis de Conchiny, qui a fait enlever sa maîtresse, nommée Agathe, jeune paysanne, qu'il aime, de laquelle il est aimé, et qu'il est près d'épouser. Le Marquis

a fait enfermer cette jeune personne, dans une maison où il se proposoit de la voir, et Richard n'en a pu approcher, ni obtenir la satisfaction qu'il étoit en droit d'attendre. Ce fâcheux événement a jetté la consternation dans la famille de Michau, qui en mariant Richard, avec Agathe, comptoit aussi unir sa jeune fille, Catau, au jeune paysan Lucas, qu'elle aime et duquel elle est aimée; mais le malheur arrivé au frere ne permet pas de songer à faire le bonheur de la sœur. Cependant, on reçoit l'étranger le mieux qu'on peut. Henri soupe avec cette famille, apprend ses chagrins, et promet de trouver les moyens de les faire cesser. En effet, à peine le souper est-il fini, que la suite du Roi vient s'informer, dans cette maison, si on ne l'auroit pas vu, ou si on n'auroit pas entendu dire où il se seroit retiré, pendant la nuit. Sully et les autres Courtisans retrouvent le Roi chez Michau; mais Conchiny, qui est aussi de cette suite, ne retrouve qu'un juge sévere dans Henri. Agathe a fui de la maison où Conchiny l'avoit fait enfermer, sans vouloir le voir, ni entendre

parler de lui ; mais le Roi n'en croit pas moins devoir punir Conchiny de la coupable entreprise qu'il a faite contre elle, et il l'exile loin de lui. Il unit, ensuite, Richard à Agathe, et Catau à Lucas, en dotant ces deux mariages, et il passe le reste de la nuit chez Michau, pour retourner le lendemain au Château de Fontainebleau.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

CETTE Piece, qui avoit été composée pour la Société du feu Duc d'Orléans, y fut jouée long-tems, avec beaucoup de succès, ainsi que sur tous les autres Théatres de Sociétés, et dans toutes les villes de Provinces, sur les Théatres publics, avant de paroître sur le Théatre François de la Capitale. « Elle y fut reçue avec transport, lorsqu'elle y parut, enfin, selon ce que nous apprend le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire de ce Théatre.* Elle eut vingt-six représentations de suite, avec les mêmes applaudissemens ; et, quoiqu'on la redonne très-souvent, elle fait toujours le même plaisir. »

« Cette Comédie, ingénieuse et intéressante, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, dans laquelle on retrouve la fameuse conversation où le Duc de Sully, premier Ministre de Henri IV, se justifie auprès de ce Prince des imputations calomnieuses que les Courtisans, ses ennemis, se plaisoient à répandre contre lui, présente un tableau si vrai, si naïf, et, en même-tems, si simple et si sublime du caractere et des mœurs du grand Henri et du vertueux Sully que l'on ne peut assister à ce spectacle sans une vive émotion de plaisir et de tendresse. »

L'Abbé de La Porte raconte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, « qu'un jour où l'on représentoit dans la salle des Spectacles de la Cour, à Versailles, la Comédie de *La Partie de Chasse de Henri IV*, qui y étoit très-bien jouée, au troisieme acte, dans la scene onzieme, où Henri est à table avec Michau et sa famille, et où celui-ci chante une chanson, pour réjouir son hôte, lorsque l'Acteur fut au troisieme couplet, qui commence par ces paroles :

« Vive Henri Quatre, &c., »

tous les Spectateurs, dont la sensibilité avoit été vivement émue dans le cours de la représentation, entrant, tout-à-coup, dans l'enthousiasme, se mirent à répéter, en chœur, et à haute voix, ce couplet, qui fut chanté, de nouveau, en entier, et de la même maniere. Cette circonstance singuliere, dans laquelle les Spectateurs devinrent Acteurs, est un nouveau trait à ajouter à l'éloge de l'immortel Henri, et à l'histoire du caractere national. »

Collé a fait, pour l'une des représentations de cette Comédie, sur un Théatre de Société, et pour une fête particuliere, un Prologue, intitulé : *Le Bouquet de Thalie*, qui est imprimé dans son Recueil, et que nous avons fait connoître, dans le Catalogue de ses Pieces.

Depuis le succès de *La Partie de Chasse de Henri IV*, plusieurs Auteurs se sont empressés à mettre ce bon Roi sur la scene, en choisissant divers traits de sa vie qui pussent se prêter au genre dramatique, ne doutant pas d'intéresser infiniment les Spectateurs toutes les fois qu'ils pourroient le faire agir ou parler devant eux,

selon ce que l'Histoire et les Mémoires de son tems nous rapportent de ses actions et de ses paroles. M. Boutillier composa, dans cette vue, en 1771, une Comédie mêlée de chants, sous le titre du *Laboureur devenu Gentilhomme*, *Anecdote de Henri IV*, en un acte, en prose, qui ne fut point représentée alors, mais qui fut imprimée, à Paris, chez Mérigot, le jeune. Il a retouché depuis cette Piece, avec M. Després de Walmont. Ils l'ont fait représenter, sur le Théatre de MONSIEUR, frere du Roi, le 12 Octobre 1789, sous le titre du *Souper de Henri IV*, et elle a beaucoup réussi. L'anecdote qui a fourni le sujet de cette Piece est connue de tout le monde : c'est *La Dinde en pal.* M. du Rosoy mit aussi Henri IV au Théatre Italien, en 1771, dans *La Bataille d'Yvri*, avec de la musique de M. Martini, et depuis M. Destival de Brabant, et M. Joly de Saint-Just, l'ont mis au Théatre des Grands Danseurs du Roi, le premier dans une Piece intitulée : *La nuit de Henri IV chez le Charbonnier*, et le second dans deux Pieces ; l'une sous le titre de *Henri IV à Meulan*, et l'autre sous celui de *L'Entrée de Henri IV à Paris.*

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE COLLÉ;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 16 Novembre 1774.

PERSONNAGES.

HENRI IV, Roi de France.
LE DUC DE SULLY, son premier Ministre.
LE DUC DE BELLEGARDE, Grand Écuyer.
LE MARQUIS DE CONCHINY, favori de la Reine.
LE MARQUIS DE PRASLIN, Capitaine des Gardes.
Différens Seigneurs de la Cour, } Personnages muets.
Deux Gardes du Corps, }
SAINT-JEAN, } Officiers des chasses de la Forêt de
LA BRISÉE, } Fontainebleau.
MICHEL RICHARD, surnommé MICHAU, Meunier à Lieursain.
RICHARD, fils de Michau, et amoureux d'Agathe.
MARGOT, femme de Michau.
CATAU, fille de Michau, et amoureuse de Lucas.
LUCAS, paysan de Lieursain, et amoureux de Catau.
AGATHE, paysanne de Lieursain, et amoureuse de Richard.
UN BUCHERON.
DEUX BRACONNIERS.
UN GARDE-CHASSE, demeurant à Lieursain.

La Scene est, au premier acte, à Fontainebleau, dans la Galerie des Réformés, au bout de laquelle est l'antichambre du Roi; au second acte, dans la forêt de Sénart, et au troisieme acte, dans la maison de Michau, au village de Lieursain.

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY, *tous deux en uniforme de chasse.*

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air triste.*

Nous voici donc, depuis quatre jours, à Fontainebleau, et nous allons partir, dans deux heures, pour la chasse, mon cher Duc de Bellegarde!

Le Duc de BELLEGARDE, *à part.*

Mon cher Duc de Bellegarde!... Le fat!... (*Au*

Marquis.) Oui, mon très-cher Marquis de Conchiny, nous allons aujourd'hui prendre un cerf... peut-être deux... et, au retour, nous soupons avec le Roi; (car il vous a nommé aussi, vous, Monsieur)... (*D'un air mistérieux.*) Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues, que j'ai pénétrées... Pour moi, cela me contrarie un peu; mais cela fait le désespoir, à coup sûr, d'une très-grande Dame, qui ne m'avoit pas destiné à souper ce soir avec le Roi!

Le Marquis de CONCHINY.

Je vous en livre autant; et cette chasse et ce souper, sur-tout, que dans tout autre tems j'eusse desiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous désolent, M. de Conchiny... Eh! mon Dieu, oui, je sais bien, et vous me dites encore hier au soir que votre dessein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe.... (*D'un ton plus sérieux.*) Mais, mon très-cher Monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes graces du Roi pour que ce contre-tems-ci (si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre maître) puisse tant vous désoler.

Le Marquis de CONCHINY.

D'accord, M. le Duc; et je sens bien que je dois tout sacrifier pour suivre cette grande affaire que vous savez....

Le Duc de BELLEGRADE, *l'interrompant.*

Eh ! y a-t-il donc à balancer ? Oh ! Monsieur, il faut faire marcher les affaires d'abord... Que les femmes viennent après, on leur donne son tems, s'il en reste.

Le Marquis de CONCHINY.

Je conviens de tout cela ; mais c'est que vous ignorez que, dans l'instant même, je reçois une Lettre de Fabrici, de mon valet-de-chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là ; et ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s'est sauvée hier, dès le grand matin, en attachant ses draps à sa fenêtre, de la maison de Paris, où je la faisois garder à vue par ce maraud-là !

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air surpris.*

Agathe s'est enfuie de chez vous ?... Je ne conçois rien à cela. Comment ! eh ! à quoi en étiez-vous donc avec elle ?

Le Marquis de CONCHINY.

J'en étois.... j'en étois à rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

A rien ? Allons donc, quel conte !

Le Marquis de CONCHINY.

Oh ! à rien ; ce qui s'appelle rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

Eh! mais, cela est fabuleux, ce que vous voulez me faire croire là.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'est point une fable, vous dis-je; d'honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de paysan, qu'elle alloit épouser quand je la fis enlever par Fabrici; elle adore M. Richard, le fils d'un meunier qui est de son village, qui est de Lieursain.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un paysan de Lieursain? l'héritier présomptif d'un meunier? Voilà ce qui s'appelle un rival à craindre! Comment diable! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court!

Le Marquis de CONCHINY.

Ne pensez pas rire, M. le Duc, ils ont été insurmontables, du moins, pour moi. C'est que c'est une vertu!... c'étoient des fureurs.... Quoi donc! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main, que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien!... Continuez, Monsieur; vous rendez, de plus en plus, votre petit Roman fort vraisemblable! car, enfin, rien n'est plus commun que de voir

une femme se tuer, sur-tout, quand on l'en empêche !

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

Oh ! parbleu ! elle ne jouoit pas : elle y alloit bon jeu, bon argent !

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon, cela étoit sérieux ?... Mais c'est du vrai tragique, en ce cas-là !

Le Marquis de CONCHINY, *sans l'écouter, et après avoir rêvé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf, à vous autres, et de pousser jusqu'à Paris, moi, si le rendez-vous de la chasse étoit de ce côté-là... (*Voyant paroître deux Officiers des chasses.*) Eh ! parbleu ! j'apperçois là-dedans deux Officiers des chasses... Permettez-vous que je sache d'eux ? ... (*Appelant les deux Officiers.*) Messieurs, Messieurs ! un mot, s'il vous plaît.

SCENE II.

DEUX OFFICIERS DES CHASSES, Le Duc de BELLEGARDE, Le Marquis de CONCHINY.

LES OFFICIERS des chasses, *ensemble, au Marquis.*

QUE souhaitez-vous, M. le Marquis?

Le Marquis de CONCHINY.

Dites-moi un peu, Messieurs, de quel côté de la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui?

I. OFFICIER des chasses.

M. le Marquis, c'est au carrefour de Chailly.

Le Marquis de CONCHINY.

Eh! où est ce carrefour-là?

II. OFFICIER des chasses.

Eh! mais, M. le Marquis, c'est à près de trois lieues d'ici, en tirant droit vers Paris; et par le rapport que nous avons entendu faire à la Brisée, qui a détourné le cerf au buisson des Halliers, il vous fera faire du chemin! Il a les pinces et les os gros, il est fort bas jointé; et, par les fumées (a-t-il dit) qu'il a vues dans les Guignages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est, à coup sûr, par le pied.

I. OFFICIER des chasses, *au Marquis.*

Oh ! oui, il assure que c'est un cerf dix-cors. Oh ! il vous conduira loin ! Que sait-on ? peut-être jusqu'à Rosny... (*D'une voix basse et d'un air de mystere, au Duc de Bellegarde.*) Où l'on dit que M. de Sully est exilé, d'hier au soir.

II. OFFICIER des chasses, *d'un air important.*

Non, il n'est parti que de ce matin... (*Au Duc.*) La nouvelle est-elle vraie, M. le Duc ?

Le Duc de BELLEGARDE, *avec indignation.*

Eh ! fi donc ! eh ! non, Messieurs, il n'y en a point de plus fausse !

Le Marquis de CONCHINY, *aux Officiers des chasses.*

Et qui ait moins d'apparence. Je viens de le voir entrer au Conseil, avec le Roi.

I. OFFICIER des chasses, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fût entré dans son exil ; il ne continueroit pas-là ses injustices, qu'il appelle des économies royales !

II. OFFICIER des chasses, *au Marquis.*

Cela est vrai, car, tout récemment encore, il vient de nous supprimer de nos droits ; et sûrement c'est pour en profiter, lui-même. Je suis bien certain qu'il ne revient rien au Roi de ces retranchemens-là !

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton à en imposer.*

Doucement, Messieurs, doucement, parlez avec plus de retenue et de respect d'un si grand Ministre !

Le Marquis de CONCHINY, *aux deux Officiers.*

Messieurs, M. le Duc de Bellegarde a raison ; il ne faut jamais dire du mal des gens en place.... (*A part.*) tant qu'ils y sont.

Le Duc de BELLEGARDE, *aux Officiers.*

Allons, allons, Messieurs, laissez-nous.

(*Les deux Officiers se retirent dans la piece du fond, où ils restent jusqu'à la fin de l'acte.*)

SCENE III.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

EH ! bien, M. le Duc, vous voyez par ce bruit général de l'exil de M. de Sully la preuve du desir que l'on en a ? Ma foi ! je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du souper de ce soir, et d'y saisir l'occasion de parler au Roi, pour achever de le désabuser de son M. de Rosny, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

Le Duc de BELLEGARDE.

Eh ! bien, tenez, je serois fâché qu'il le fût : au

vrai, j'en serois fâché, car j'aime la personne de M. de Sully, moi; mais, cependant, on ne sauroit s'empêcher de desirer un peu qu'il ne soit plus en place, car, dès qu'on demande la moindre grace, l'on rencontre toujours en son chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-là, et cela est excédant!

Le Marquis de CONCHINY.

Sans doute, et c'est ce caractere intraitable et qui ne se plie point, qui auroit dû vous engager, M. le Duc, à vous mettre de notre partie, qui est bien liée!... Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entiérement à vous. J'ose vous assurer, d'abord, que pour peu que nous fussions appuyés, d'ailleurs, notre homme seroit bientôt culbuté; je vois cela clairement. La Signora Galigaï est sublime pour ces sortes d'opérations-là; c'est elle qui a tout conduit... C'est un génie!

Le Duc de BELLEGARDE.

Oui, c'est une femme adroite, à ce qu'ils disent tous!

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Oh! elle est admirable! Indépendammeot des écrits satyriques et des pasquinades qu'elle a fait semer à la Cour contre M. de Rosny, (et que je crois même qu'elle a fait composer) c'est encore par ses soins, et d'après ses recherches, que le public a été inondé de Mémoires véridiques et sanglans, qui dévoilent

toutes les malversations de M. de Sully, et qui démasquent ses projets ambitieux et criminels.... Ensuite, je sais qu'elle a fait passer jusqu'au Roi, par des personnes sûres et honnêtes, des accusations plus directes, où le vrai est si vraisemblable qu'à moins d'un miracle je le défie de s'en tirer.

Le Duc de BELLEGARDE.

Monsieur, Monsieur, je ne serois point surpris qu'il s'en tirât encore; il a de furieuses ressources dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du Roi, et dans l'inclination naturelle que ce Prince a toujours eue pour lui!

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Eh! M. le Duc, c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le Roi a eu et conservé d'amitié pour M. de Sully, et plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura fait... (*Conduisant mystérieusement le Duc de Bellegarde à un coin du Théatre, et baissant le ton de la voix.*) Nous avons porté hier le dernier coup! C'est un écrit de M. de Rosny, lui-même... c'est un Billet de lui, que nous avons tourné contre lui; et cela, pourtant, sans malignité. Après l'avoir lu, le Roi, dans la derniere colere, le lui renvoya, sur le champ, par la Varrenne, qui vint me le dire, et qui, sur quelques mots échappés à Sa Majesté, a semé ici le bruit de son exil qui s'est répandu, comme vous l'avez vu... Ah! M. le Duc, si vous aviez voulu nous aider!...

Le Duc de BELLEGARDE, *l'interrompant légérement.*

Vous aider, moi?... J'en suis bien éloigné, M. de Conchiny, assurément! et, comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homme-là un fonds d'amitié, dont je ne saurois me débarrasser.... Et puis, d'ailleurs, c'est que je suis si peu fait à l'intrigue; j'y suis si gauche que j'aime cent fois mieux me trouver à une surprise de Place que dans une tracasserie de Cour. J'y suis moins mal-adroit, vous dis-je.

Le Marquis de CONCHINY, *souriant.*

M. le Duc, vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paroître! La vôtre, dans ce moment-ci, ne m'échappe pas; et voici en quoi elle consiste: vous profiterez de l'effet de la mine, s'il est heureux, et au cas qu'elle soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des ingénieurs?

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air sérieux et fier, et avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, Monsieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez, ni devez penser que....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant, d'un air soumis et respectueux.*

Eh! non, non, M. le Duc; je vois à présent ce que je puis, et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez, votre vieille franchise, à vous autres Seigneur François, vous fait regarder une intrigue,

même la plus juste, comme un mal : moi, je n'y en trouve aucun ; au contraire, vu celui que M. de Rosny cause dans le Royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la Signora Galigaï et à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce Ministre-là. Dans tout ceci notre intention est bonne ; nous ne voulons que le bien du François, nous autres !

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh ! je sais bien que c'est-là votre but .. (*Voyant paroître le Roi avec le Duc de Sully.*) Mais, voici le Roi qui sort du Conseil.

Le Marquis de CONCHINY, *bas, au Duc de Bellegarde.*

M. de Sully l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid ; ils sont toujours mal ensemble : cela est excellent !

SCENE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse*, le Duc de SULLY, *en habit ordinaire*, Suite des COURTISANS, les deux OFFICIERS des chasses, *qui se tiennent à la porte de l'antichambre du Roi*; le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

HENRI, *au Duc de Bellegarde, en s'avançant avec le Duc de Sully, auquel il marque avoir envie de parler d'abord.*

Bon jour, mon cher Bellegarde... (*Au Marquis.*) Bon jour, M. de Conchiny... (*A Sully.*) Le Conseil a fini plutôt que je ne croyois, M. de Sully... (*Au Duc de Bellegarde et au Marquis de Conchiny.*) Notre rendez-vous n'est qu'à midi.... Messieurs, nous aurons du tems pour tout.

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi! Sire, Votre Majesté aura aujourd'hui un tems admirable pour sa chasse!

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui, l'on ne pouvoit pas desirer une plus belle journée, pour cette saison-ci.... pour l'automne.

Le Duc de SULLY.

Avant son départ, Votre Majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, *d'un air froid et gêné.*

Non, Monsieur, Il me semble vous les avoir tous donnés dans le Conseil... A moins que, vous-même, vous n'ayiez quelque chose de particulier à me dire?

Le Duc de SULLY,

Non, Sire, je ne crois pas avoir rien oublié.... (*Après avoir un peu rêvé.*) Ah! pardonnez-moi, je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon. Je vais de ce pas chez lui pour....

HENRI, *l'interrompant, d'un air d'impatience.*

Vous n'auriez pas le tems de finir avec Crillon, Monsieur; il vient à la chasse avec moi... Mais, n'auriez-vous rien à me dire (*De l'air de l'embarras*) qui vous regardât, vous, Monsieur?... Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment?... Cela ne vous gêne-t-il point, Monsieur?

Le Duc de SULLY, *s'inclinant profondément.*

Moi, Sire?... Ma vie et mon tems ont toujours appartenu à Votre Majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez...

HENRI, *l'interrompant, d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la Reine, que j'aille embrasser mes enfans; je m'en meurs d'envie!... Attendez-moi ici même, dans cette galerie... (*D'un air contraint.*) Il faut bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier... (*Au Duc de Bellegarde.*)

Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi. Vous n'entrerez pas chez la Reine; il est de trop bonne-heure: il ne fera pas encore grand jour; mais, en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre Gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

(*Le Roi sort, suivi de M. de Bellegarde et d'une partie des Courtisans; les autres restent dans le fond, avec les deux Gardes-chasses.*)

SCENE V.

Le Duc de SULLY, le Marquis de CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *à part.*

FAISONS parler M. de Sully... Il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets et pleins de hauteur, et je les rendrai au Roi, ce soir, tels qu'il me les aura tenus... (*Au Duc.*) Vous me voyez, M. le Duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le Roi veut avoir avec vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous et lui, depuis quelque tems... Je le desire bien vivement, du moins!

Le Duc de SULLY, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, M. de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Ah! Monsieur, qu'un grand Ministre est à plaindre!

L'envie et la calomnie le poursuivent, sans relâche. Avec tout autre Prince que notre Monarque je craindrois que...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant d'un air fier.*

Oui; mais avec lui je n'ai rien à craindre, et je ne crains rien, Monsieur.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Vous pouvez avoir raison avec ce Prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services, en tout genre; qui se souvient que, dans les premiers tems, vous lui avez sacrifié votre fortune; que vous avez exposé mille fois votre vie, à ses côtés; que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec impatience.*

Eh! Monsieur, de grace, abrégeons!

Le Marquis de CONCHINY, *continuant.*

Je n'en dis point trop, Monsieur, et le Roi doit toujours avoir présent à l'esprit que vous avez négocié, au-dedans, avec tous les Grands de son état, desquels il a été obligé de racheter son royaume, piece à piece... Qu'au dehors, vos négociations ont encore été plus brillantes. Il ne doit pas lui sortir de sa mémoire que la feue Reine Élisabeth vous donna à Londres...

Le Duc de SULLY, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive Dieu! Monsieur, encore une fois, finissons!...

Toutes ces louanges, si sinceres, ne me tourneront point la tête, je vous en previens!... Voyons, à quoi en voulez-vous venir?

Le Marquis de CONCHINY, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, M. le Duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que le Roi n'ait pas conservé pour vous, au fond de son cœur, toute la reconnoissance qu'il doit à vos services; et je vous supplie de me dire si vous n'êtes pas de la derniere surprise que ce Prince, après toutes les obligations qu'il vous a, et connoissant aussi-bien votre ame, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit, depuis quelques mois?

Le Duc de SULLY, *avec un air froid et railleur.*

Tenez, M. de Conchiny, avec un homme moins franc que vous ne l'êtes, et qui n'auroit pas le cœur sur les levres, comme vous l'avez, je pourrois imàginer que la question que vous me faites-là seroit tout-à-fait insidieuse, et qu'il me seroit également dangereux d'y répondre, ou de me taire; mais avec vous....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Moi, qui vous suis dévoué, et qui...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant aussi.*

Oh! je le sais bien, M. de Conchiny! aussi je

vous dis qu'avec tout autre que vous si je gardois le silence dans ce cas-là, ce silence pourroit être interprété au Roi, (par tout autre que par vous) comme l'effet d'une fierté criminelle, et que si je parlois, au contraire, ou que je convinsse de la facilité prétendue du Roi à croire mes ennemis, j'offenserois injustement mon Maître et mon bienfaiteur.

Le Marquis de CONCHINY.

Oui, j'entends très-bien...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Cependant, Monsieur, malgré les risques qu'il y auroit à courir en s'expliquant dans une circonstance si délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, mal-intentionné, et qui viendroit pour sonder mes sentimens sur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, M. de Conchiny, ce que je dirois à mon meilleur ami : c'est qu'ayant toujours vécu sans reproches, et comptant fermement sur la justice du Roi, je suis si persuadé, si convaincu, d'ailleurs, de ses bontés pour moi que quand j'entendrois de la bouche même de Sa Majesté qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas, et j'imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air d'embarras.*

Ah! Monsieur... oui... Mais gardez-vous bien de vous livrer à cette confiance aveugle... et voyez...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant, d'un air fier, et avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien, et ne veux rien voir que cela, Monsieur. Ce sont les purs sentimens de mon ame, et que vous pouvez rendre à Sa Majesté, dans les mêmes termes... C'est ce que je n'attends pas de vous, cependant, Monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair et moins figuré.

Le Marquis de CONCHINY, *troublé.*

Comment! Monsieur, moi?... Pourriez-vous me croire capable?... (*Voyant reparoître le Roi.*) Mais, voici le Roi de retour.

(*Le Roi s'arrête à la porte de la galerie avec le Duc de Bellegarde, le Marquis de Praslin, les deux Officiers des chasses, et quelques autres personnages muets. Le Duc de Sully et le Marquis de Conchiny vont au-devant du Roi, et Conchiny passe dans l'antichambre, où il reste en vue, avec les autres Courtisans, qui marquent, pendant toute la scene suivante, leur inquiete curiosité sur l'événement de l'entretien du Roi avec Sully.*)

SCENE VI.

HENRI, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de PRASLIN, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS des chasses, le Duc de SULLY, le Marquis de CONCHINY.

HENRI, *donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.*

BELLEGARDE, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, La Châtre, Clermont; et vous aussi, M. de Montmorenci, tenez-vous quelques momens dans cette piece-ci, je vous prie. Nous partirons après pour la chasse. Mais j'ai à parler auparavant, en particulier, à M. de Sully... (*Au Marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, tenez-vous aussi là-dedans, et mettez à cette porte deux de mes Gardes en sentinelle, avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie... N'en faites, pourtant, pas fermer les portes. Je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie; mais je ne veux pas que l'on soit à portée de nous entendre... (*M. de Praslin pose, lui même, les sentinelles. Henri, prenant M. de Sully par la main, l'amene, sans rien dire, jusqu'au bord des rampes, quitte sa main, le regarde, et reste un moment sans parler.*) Eh! bien, Monsieur, la façon dont nous sommes ensemble, depuis six semaines, le froid que je vous marque et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-

à-vis l'un de l'autre, vous vous accommodez donc de tout cela, Monsieur ? vous n'êtes donc point inquiet ?

Le Duc de SULLY, *d'un air noble et respectueux.*

Sire, avec tout autre Prince que Henri je me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familiere que vous me témoigniez toujours ; mais, avec Votre Majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentimens... oserois-je dire votre amitié et mon innocence ? Tout cela me rassure ; je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, et qui n'a point de reproches à se faire ; mais, cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie et m'adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence !

Le Duc de SULLY, *d'un air ferme et respectueux.*

Oui, Sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que Votre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossiere calomnie.... Parler le premier à Votre Majesté de toutes ces imputations odieuses et absurdes, c'eût été, en quelque façon, leur donner du crédit, et en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations, auxquelles vous-même ne croyez pas, Sire !

HENRI, *avec bonté.*

Eh ! mais, mais....

Le Duc de SULLY, *avec force.*

Non, Sire, vous n'y croyez pas !... Il n'y a qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de vérité, ou, pour mieux dire, de la vraisemblance.... (*Tirant de sa poche un papier.*) C'est ce Billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir, par La Varrenne. Quatre mots, que j'ai mis au bas, vous en développeront toute l'énigme. Que Votre Majesté daigne jetter les yeux sur l'explication que j'y donne.

(*Il donne au Roi ce papier.*)

HENRI, *regardant le papier.*

Je tombe de mon haut !... (*Prenant la main du Duc de Sully.*) Ah ! M. de Rosny, comme ils m'ont trompé, les cruelles gens !

Le Duc de SULLY.

Quant aux satyres, et sur-tout, Sire, au libelle fait par Juvigny, avec tant de force de style et d'éloquence, et que j'ai lu, tout aussi-bien que Votre Majesté...

HENRI, *l'interrompant, avec feu.*

Quoi ! vous l'avez lu, Rosny ? et vous n'êtes pas venu, tout de suite, pour vous expliquer avec moi ?...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Non, Sire, je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si

Votre

Votre Majesté m'en eût parlé, la premiere, j'eusse voulu et que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit....

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appelez-vous justification, mon ami? Ventre-saingris! l'éclaircissement que vous me donnez sur ce Billet répond lui seul à tout... à tout, et je n'ai plus rien à entendre.

Le Duc de SULLY, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, Sire, il est de toute nécessité que vous ayiez la bonté d'entendre ma justification; et la voici... Depuis trente-trois ans je vous sers; j'ose dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour Votre Majesté se joint l'honneur, dont je ne me suis et dont je ne veux jamais m'écarter. Ils se réunissent, l'un et l'autre, à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir... Ce sont-là mes vrais sentimens... Pour vous persuader, au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos et dans leurs libelles que des possibilités, purement chimériques... Eh! en effet, quel seroit mon but dans une trahison, prise dans le grand?... De me mettre votre couronne sur la tête? Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible? De la faire passer à quelqu'autre branche de votre maison, ou à quelque puissance étrangere? Ah! mon

Prince! ah! mon Héros! quel autre Monarque, quelles Puissances, quels États peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avec élevé la mienne?

HENRI, *le serrant dans ses bras.*

Ah! mon cher Rosny! mon cher Rosny!

Le Duc de SULLY, *poursuivant avec feu.*

Ah! mon cher maître, vous le serez toujours.... Vous m'aimez, vous m'estimez... oui, Sire, vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire-ci même) de soupçons réels sur ma fidélité.... ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, Sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu; à peine étoient-ce de légeres inquiétudes; et si foibles encore qu'elles n'avoient aucune tenue... Eh! tiens, mon cher Rosny, je vais t'ouvrir mon cœur: je n'eusse jamais eu ces légeres inquiétudes, jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité si nous eussions, tous les deux, vécu dans un autre tems. Mais dans ce siecle affreux, dans ce siecle de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies, de la part de ceux que j'avois traité comme mes meilleurs amis; où j'ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scé-

lératesse de leurs complots... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance!.... Je les réparerai, M. de Rosny, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut point d'élévation et vous et votre Maison! Je veux que...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, Sire! Vos bontés pour moi iroient peut-être trop loin : il faut y mettre des bornes. Vos malheurs et les plus noires ingratitudes ont dû nourrir et étendre vos défiances; que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi : je le mérite... Mais que Votre Majesté mette la plus grande prudence et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer... Je suis le premier à lui demander, à genoux, de ne jamais me donner de Places fortes, de Principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de graces qui puissent me donner la possibilité de me déclarer chef de Parti, si je voulois le tenter. Ces graces-là, Sire, sont des armes, qui n'en seroient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand-Maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai!

Le Duc de SULLY, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! Sire, plût à Dieu que cela fût vrai!... Mais

cet entretien-ci est la preuve du contraire, et des effets cruels que peuvent produire des calomnies, travaillées de main de Courtisan !

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Eh ! mais, elles n'en auroient produit aucuns, si, depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes ! vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi.... Ah ! Rosny, cela n'est pas bien à vous ! Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié ; et vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi !... Les larmes m'en viennent aux yeux ! Les Princes ne peuvent-ils donc avoir un ami ?

Le Duc de SULLY, *d'un ton le plus attendri.*

Ah ! mon adorable maître ! cette force, cette vérité de sentiment m'éclairent à présent sur ma faute... Oui, Sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué, dès le premier instant, et de...

HENRI, *l'interrompant, avec la plus grande vivacité.*

Oui, Monsieur !... et vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort si vous saviez, mon ami, ce que j'ai souffert, moi, pendant notre espece de brouillerie... Que cela n'arrive donc plus... Je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures ; entendez-vous, Rosny ?

Le Duc de SULLY, *avec passion.*

Oh ! je les préviendrai, dès leur naissance !... Ah ! Sire !... ah ! mon ami !... Pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot... qui vient de m'échapper !

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosny ! ton ami !... Eh ! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi ! Tiens, lorsque, tout-à-l'heure, auparavant de passer chez la Reine, je me suis contraint à te faire un accueil froid, et que je t'ai appelé *Monsieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête et une révérence profonde ? Eh ! bien, en voyant ta douleur et ton attendrissement, mon cher Rosny, peu s'en est fallu que, dans ce moment, je ne t'aie jetté les bras au col, et que je n'aie commencé par-là notre explication !

Le Duc de SULLY, *dans le dernier attendrissement, et d'une voix entrecoupée.*

Ah ! Sire ! ce dernier trait... Ah ! permettez qu'avec les larmes de la joie et de la plus tendre sensibilité je me précipite à vos pieds pour vous remercier...

(*Il se jette aux pieds du Roi.*)

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh ! que faites-vous donc-là, Rosny ?... Relevez-vous donc... Prenez donc, prenez donc garde... Ces gens-là qui nous voient, mais n'ont pas pu entendre

ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne... Vous n'y songez pas ! relevez vous donc .. (*M. de Rosny, un genou en terre, reste la bouche collée sur la main du Roi, pendant tout ce couplet. Le Roi le releve et l'embrasse, à plusieurs reprises, puis il va vers la porte.*) (*Au Marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, faites relever vos sentinelles ; tout le monde peut entrer, et partons pour la chasse... (*A tous les Courtisans.*) Mais, auparavant que de monter à cheval, je suis bien-aise, Messieurs, de vous déclarer, à tous, que j'aime Rosny plus que jamais, et qu'entre lui et moi c'est à la vie et à la mort !

Le Duc de SULLY.

Ah ! Sire, comment pourrai-je jamais reconnoître...

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, M. de Rosny !

Le Duc de BELLEGARDE, *au Duc de Sully.*

Ah ! parbleu ! mon cher Duc, je prends bien part...

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant, au Duc de Sully.*

Ah ! Monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI, *les interrompant, tous les deux.*

Allons, allons, vous lui ferez tous vos complimens à la chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

Le Duc de SULLY.

Moi, Sire?

HENRI.

Vous-même, mon cher Rosny. Je sais bien que vous n'aimez pas autrement la chasse; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

Le Duc de SULLY.

Je suis pénétré de ce que vous dites là, Sire! cependant, si Votre Majesté m'en dispensoit....

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Rosny, ma chasse ne peut être heureuse si vous n'y venez pas; et j'ai des pressentimens que, si vous en êtes, il nous arrivera des aventures agréables; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, et venez nous joindre au rendez-vous. L'on n'attaquera pas que vous n'y soyez.

(*Il lui donne un petit coup sur la joue en signe d'amitié.*)

Le Duc de SULLY.

Allons, Sire, je cours donc bien vîte m'habiller.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

HENRI, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS des chasses.

HENRI, *à Conchiny.*

M. de Conchiny, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point!

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'est pas à moi, Sire, je vous le jure!

Le Duc de BELLEGARDE, *au Roi.*

Ma foi! Sire, ce raccommodement-ci étoit desiré de tous ceux qui aiment le bien de votre État!... Cet homme-là sera toujours le bras droit de Votre Majesté, et il est d'une habileté dans les affaires...

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous dans les affaires? Ajoutez donc, à la tête de mes armées, dans mes Conseils, dans les Ambassades... Je l'ai toujours présenté, avec succès, à mes amis et à mes ennemis... Mais, partons, partons.

(*Le Roi sort, et est suivi de toute sa Cour.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théatre représente l'entrée de la Forêt de Sénart, du côté de Lieursain.)

SCENE PREMIERE.

LUCAS, CATAU, *habillés en paysans du tems de Henri IV.*

(L'on entend un cor-de-chasse, dans l'éloignement.)

LUCAS.

PARGUENNE! Mam'selle Catau, entendais-vous ces corneux-là? Encore un coup, v'nais vous en voir la chasse avec moi. All' n'est pas loin d'ici. Allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU.

Oh! Lucas, je n'ons pas le tems; Il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame! c'est que ça n'arrive pas tous les jours, au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieursain!... J'y verrons, peut-être, notre bon Roi Henri.

CATAU.

Vraiement, j'aurions bien envie de l'voir, car je ne l'conoissons pas pus qu'toi, Lucas; mais, il se fait tard, ma mere m'attend : faut que je l'y aide à faire le souper. Mon frere Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi! M. Richard arrive ce soir? Queu plaisir! queu joie!... J'espérons qu'il déterminera à mon mariage avec vous M. Michau, votre pere, qui barguigne toujours... Mais, parguenne! c'est bian mal à vous de ne m'avoir pas déja dit c'te nouvelle-là!

CATAU.

Est ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc? Je viens de l'apprendre tout à c'teure!

LUCAS.

Eh! bian, falloit me la dire tout de suite!

CATAU.

Queu raison! Est-ce que je pouvois vous dire ça paravant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon! vous pensiais bian à me rencontrer, tant seulement! Vous ne pensiais qu'à courir après la chasse. Est-ce-là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à quelqu'un?

CATAU, *à part.*

Mais, voyez donc queue querelle il me fait, pen-

dant que je n'ai voulu voir la chasse que parce que je savois ben que je l'rencontrerions en chemin, ce bijou-là !... et il faut encore qu'il me gronde !... (*A Lucas.*) Allez, vous êtes un ingrat !

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh ! pardon, Mam'selle Catau ! C'est que j'ignorions tout ça, nous... Dame ! voyez-vous ? c'est que j'vous aimons tant, tant, tant !

CATAU.

Eh ! pardi ! je vous aimons ben aussi, nous, M. Lucas ; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritais !

LUCAS, *en riant.*

Oh ! tatigué ! vous me grondais bian queuque fois sans que j'le méritions !.... Par exemple, hier encore, devant M. et Madame Michau, ne me grondites-vous pas d'importance, à propos de c'te dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune Seigneur ? Dirais-vous encore que j'avions tort ?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurois croire, moi, qu'Agathe se soit enallée exprès avec ce Monsieur. C'est une fille si raisonnable, elle aimoit tant mon frere Richard !... Allais, allais, il y a queuque chose à cela, que je n'comprenons pas !

LUCAS, *en se moquant.*

Oh ! jarnigoi ! je le comprend bian, moi !

CATAU.

Oh! tien, Lucas, ne renouvellons pas c'te querelle-là, car je te gronderions encore, si j'en avions le tems. Mais j'ons affaires... Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante!

CATAU, *lui jettant son bouquet au nez.*

Méchante!... Tien, v'là pour t'apprendre à parler!

(Elle s'en va.)

SCENE II.

LUCAS, *seul, regardant du côté par où Catau est partie.*

Attendais donc, attendais donc!... La petite espiegle! alle est déja bian loin!... C'est gentil, pourtant, ça... La façon dont all' me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jetter au nez, en est tout-à-fait agreyable!... (*Ramassant le bouquet, et appercevant Agathe, en se relevant.*) Mais, que vois-je? Ons-je la berlue?... Avec tous ces biaux ajustoirions-là? c'est Mamselle Agathe, Dieu me pardonne!

SCENE III.

AGATHE, *habillée comme une bourgeoise, étoffe du tems de Henri IV ; Vertugadin, en grand collet monté, en dentelles, fort empesées, et coiffée en dentelles noires ;* LUCAS.

AGATHE.

C'est moi-même, mon cher Lucas !... De grace ! écoute-moi un moment....

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué ! comme vous v'là brave, Mamselle Agathe ! Vous v'là vêtue comme une Princesse !... Vous arrivais donc de Paris.... de la Cour ?... Faut qu'vous y ayiez fait eune belle forteune, depuis six semaines qu'vous êtes disparue de Lieursain ! M. Jérôme, vot' pere, qu'est le pus p'tit Fermier de ce canton, il n'a pas dû vous reconnoître.... Allais, vous devriais mourir de pure honte !

AGATHE, *d'un air triste.*

Hélas ! les apparences sont contre moi ; mais je ne suis point coupable. Le Marquis de Conchiny m'a fait enlever, malgré moi, et m'a fait conduire à Paris. Ce cruel m'a tenue, six semaines, dans une espece de prison.... Ma vertu, mon courage et mon désespoir m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains. Je me suis échappée : j'arrive à

l'instant, et t'ayant apperçu, d'abord, et ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le tems de quitter ces habits, qu'on m'avoit forcée de prendre, et qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

« Déposer contre mon honneur !... » Les biaux tarmes ! Comme ça est bian dit ! V'là c'que c'est que d'avoir demeuré, depis vot' enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux c'te signora Léonore Galigaï, là ousque ce Marquis de Conchiny est devenu vot' amoureux ! Dame ! d'avoir été élevée cheux ces grands Seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça ! Ça vous a appris à bian parler... et à mal agir.... Mais, parce qu'ous avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous ?... Crayais-vous que je vous crairons ? Tarare ! comme je sis la dupe de c'te loquence-là !

AGATHE.

Mais si tu veux bien, mon ami....

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vot' ami, après ce qu'ous avais fait ? l'ami d'eune parfide qui trahit M. Richard, à qui alle assure qu'all' l'aime ; et qui, après, le plante-là, pour eun Seigneur qu'all' ne peut épouser ?... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux habits, et n'être pus vêtue en paysanne ? Moi, l'ami d'eune criature comme-ça ?... fi ! morgué ! ignia non pus

d'amiquié pour vous dans mon cœur qui gni en a sus ma main, voyez-vous?

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'est plus faux que...

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'est pus vrai.... et ça est indigne à vous d'avoir mis comm' ça le trouble dans not' village!... d'avoir arrêté, tout court, nos mariages!... j'étois près d'épouser, moi, Mam'selle Catau, la sœur de M. Richard. M. Michau, son pere, à elle et à lui, M. Michau, qu'est le plus riche Meûnier de ce Royaume, vous auroit mariée, vous-même, à M. Richard, son fils, qu'est un garçon d'esprit, qu'a fait ses études à Melun, qui parle comme un Livre, de même que vous.... qui sait le latin, et qui, à cause de ça, et de dépit de ce que vous l'avais abandonné, va, se dit-il, se précipiter dans l'Église, à celle fin de devenir, par après, not' Curé!

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici?

LUCAS.

Non, il n'y est pas; il n'y sera que ce soir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, Mam'selle; à celle fin de demander justice à not' bon Roi, qui ne la refuse pas pus aux petits qu'aux grands?

AGATHE, *à part, en soupirant.*

Que je suis malheureuse !... Comment me justifier ?... (*A Lucas.*) Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux !

LUCAS.

Il auroit un grand tort d'en conserver, oui !... (*Voyant Agathe en pleurs.*) Bon ! vous larmoyez !... Eh ! ouiche ! tous ces pleurs de femmes-là sont de vraies attrapes minettes !

AGATHE.

Hélas ! je te pardonne de ne pas me croire sincere .. Mais, si ce n'est pas pour moi, du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un service, qu'en t'appercevant, au commencement de la forêt, je suis venue te demander ici.... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuque c'est, Mam'selle ?

AGATHE, *très-affectueusement.*

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible ... De grace ! rends-lui cette Lettre (*Elle lui présente une Lettre.*) que je lui écrivois, à tout hasard, et que l'occasion que je trouvai, sur le champ, de me sauver ne m'a pas même laissé le tems d'achever.... Donne-là lui donc... Prends-moi en pitié, et ne me réduis pas au désespoir en me refusant !

LUCAS, *attendri et se retenant de le laisser voir.*

Baillez-moi c'te Lettre, la belle pleureuse! je l'a l'y rendrons Vous m'avais attendri; mais ne pensez pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagneau, non!... Non, palsangué! et je l'y parlerons contre vous; je vous en prévenons d'avance.... Je n'voulons pas que nor' ami Richard, et qui sera bentôt nor' biau-frere, achetient chat en poche, entendais-vous?

AGATHE.

Va, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence; c'est mon amant, c'est son pere, aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jetter pour leur jurer que je ne suis point coupable... Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui, je vous avartirons. Allais, allais, je vous le promettons.

(*Agathe s'éloigne.*)

SCENE IV.

LUCAS, *seul, et mettant la Lettre dans sa poche.*

Comme ces femellea avont les larmes à commandement! Ça pleure quand ça veut, déja et d'un... et pis, quand il s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires.... qui n'ont nà

pere, ni mere, et, presque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça... Je sommes assez benais pour ça !.... (*Le jour baisse.*) Et, d'ailleurs, c'te petite mij'aurée-là, qui par son équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur ! c'est-il pas endevant ça ?... Mais, l'ami Richard devroit être arrivé, car le jour commence à tomber un tantinet.... (*Voyant paroître Richard.*) Eh ! mais, c'est l'y-même.

SCENE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embrasser.*

PARDI ! M. Richard, que je nous embrassions !.... Encore.... morgué ! encore. Je ne m'en sens pas d'aise, mon ami !

RICHARD.

Ah ! mon cher Lucas, j'ai plus besoin de ton amitié que jamais; mon malheur est sans ressource !

LUCAS.

J'nous en étions toujous bian douté !... Mais, comment ça, donc ?

RICHARD.

Comment ?... Tu as vu que j'étois parti pour Paris ;

dans le dessein de m'aller jetter aux pieds de Sa Majesté ; mais ce malheureux Marquis de Conchiny, qui a su mon projet, sans doute, par ses espions, dont je me suis bien apperçu que j'étois suivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat !

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déterminé à revenir, c'est une Lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe.... La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus !

LUCAS.

All' vous avoit déja écrit ?

RICHARD, *très-vivement.*

Oui, Lucas. Elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle !... elle !... Ah ! sans doute, cet infâme séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer, lui-même. Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil Seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi ! all' l'aime ?... vrai ?

RICHARD, *avec transport.*

Oui, elle l'aime ; elle ne m'aime plus... Ma rage !... Mais, calmons ces transports, qui ne font qu'irriter mes maux.... Oublions-là.... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh! vous ferez très bian!... All' est ici, c'tapendant.

RICHARD, *très-vivement.*

Elle est ici? elle est ici?

LUCAS.

Oui, all' est ici, de tout-à-c'theure. All' m'est déja venu mentir sur tout ça, la petite fourbe!.... et, pour se justifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune Lettre, que jons-là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi! tu as une Lettre d'elle, et pour moi? Donne donc.

LUCAS, *lui montrant la Lettre, sans la lui donner.*

Tenais, la v'là; mais, croyais-moi, déchirons-là, sans la lire. Gnia que des faussetés là-dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh! donne toujours.... (*A part.*) Quelle est ma foiblesse!... (*A Lucas.*) Tu as raison, Lucas, je ne devrois pas la lire... Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe, plus que jamais!

LUCAS.

C'est bian adoré à vous!... (*Richard ouvre la Lettre, et se met à la lire bas.*) Mais, lisais donc tout haut, que je voyions c'qu'al' chante.

RICHARD, *lisant la Lettre haut, d'une voix altérée, et le cœur palpitant.*

Très-volontiers...

(*Il lit.*)

« Le Lundi, à six heures du matin »

« N'ajoutez aucune foi, mon cher Richard, » à l'affreuse Lettre que vous avez, sans doute, » reçue de moi ; c'est le valet-de-chambre du » Marquis de Conchiny, ce vilain Fabricio, qui m'a » forcée de vous l'écrire, en m'apprenant que vous » étiez à Paris, et que son maître étoit déterminé » à se porter contre vous aux dernieres violences, » si je ne vous l'écrivois pas. Il m'a promis, en » même-tems, que, pour prix de ma complaisance, » l'on m'accorderoit plus de liberté. Ce dernier ar- » ticle m'a décidée; car, si l'on me tient parole, je » compte employer cette liberté à me sauver d'ici. » Nul danger ne m'effraiera. Je crains moins la mort » que de cesser d'être digne de vous. Je vous écris » cette Lettre sans savoir par où, ni par qui je puis » vous la faire tenir. C'est un bonheur que je n'at- » tends que du Ciel, qui doit protéger l'innocence... » Je vous aime toujours; je n'aimerai jamais que... » Mais, j'apperçois que la petite porte du jardin est » ouverte.... Ma fenêtre n'est pas bien haute... avec » mes draps, je pourrai.... J'y vole. »

(*A part, après avoir lu.*)

Ah ! Ciel ! elle sera descendue par la fenêtre !... (*A Lucas.*) Eh ! si elle s'étoit blessée, Lucas ?

LUCAS, *d'un air railleur.*

Blessée ?... Je venons de la voir... Vous donnais

donc comme un gniais dans toute c'téciture-là, vous?

RICHARD.

Comment! que veux-tu dire?

LUCAS.

Tatigué! qu'alle a d'gnimagination c'te fille-là! La belle Lettre! queu biau style! comm' ça est, en même tems, magnifique et parfide!

RICHARD.

Quoi! Lucas, tu pourrois penser qu'elle me trompe? qu'elle pousseroit la perfidie jusqu'à....

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morgué! je l'croyons de reste! Ce Marquis et elle, ils auront arrangé c'te Lettre-là ensemblement, et, par exprès, pour qu'ous en soyais le claude!

RICHARD.

Non, elle n'est point capable d'une telle horreur! et, toi-même....

LUCAS, *l'interrompant.*

Et, moi-même.... je vous disons que c'est sûrement là un tour de ce Marquis. Il n'en veut pus; il la renvoie à son village.

RICHARD.

Comment, malheureux! tu t'obstines à vouloir qu'une fille comme Agathe....

LUCAS, *l'interrompant.*

Malheureux?... Oh! point d'injures, not' ami!...

Mais, tenais, quand je n'nous y obstinerions pas, là, sosez qu'all' soit innocente ?... Après avoir été siy semaines cheux ce Seigneur, qu'est-ce qui le croira ? Faut qu'all' le prouve, paravant que vous puissiais la revoir avec honneur ! Voudriais-vous en la revoyant, sans qu'all' soit justifiée, courir les risques de vous laisser encore ensorceler par elle, et qu'all' vous conduisisse à l'épouser ? C'est ce qui vous arriveroit, dà ! et ce qui seroit beau, n'est-ce pas ?

RICHARD, *très-tristement.*

Oui, tu as raison, Lucas ; je ne dois pas m'exposer à la voir.... Je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion.... Mais, allons chez toi, mon cher ami. J'y veux passer une heure, ou deux, pour calmer mes sens, et me remettre un peu.... (*Il est, tout-à-fait, nuit.*) (*Tendrement, à part.*) Ne portons point chez mon pere, et au sein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore !

LUCAS.

Oui, v'nais vous-en cheux nous. Aussi bian, v'là la nuit close, et c'te forêt, comme vous savais, n'est pas sûre, à ces heures-ci. Ignia tant de braconniers et de voleurs ; c'est tout un... (*Entendant du bruit.*) Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déja quelques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *écoutant et soupirant.*

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi

de ton mariage avec ma sœur Catau. Puisque le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon pere de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur. Ce seroit un chagrin de plus pour moi.

(*Ils se retirent ensemble.*)

SCENE VI.

Le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, *arrivant dans l'obscurité, et en tâtonnant.*

Le Marquis de CONCHINY.

Nous avons manqué nos relais, M. le Duc; cela est cruel!

Le Duc de BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchiny, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas.... Comme la nuit est noire!

Le Marquis de CONCHINY.

L'on n'y voit point du tout. J'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin...

Le Duc de BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable!... Quel cerf!.... Il s'est fait battre, d'abord, pendant trois heures, dans ces bois de Chailly. Il passe, ensuite, la riviere, nous

nous fait traverser la forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures. Il nous conduit, enfin, bien avant dans Senart, où nous sommes...

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Sans savoir où nous sommes.... (*Entendant venir quelqu'un.*) Mais, j'entends marcher.... Quelqu'un vient à nous.

SCENE VII.

Le Duc de SULLY, *arrivant en tâtonnant, et saisissant le bras du Duc de Bellegarde;* le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

Le Duc de SULLY, *au Duc de Bellegarde, qu'il prend pour le Roi.*

AH! Sire, seroit-ce vous?... Est-ce vous, Sire?

Le Duc de BELLEGARDE, *au Marquis de Conchiny.*

C'est la voix de M de Rosny, et son cœur; car il n'est occupé que de son Roi!

Le Duc de SULLY, *reconnoissant le Duc de Bellegarde.*

C'est moi-même... Eh! c'est vous, Duc de Bellegarde? Êtes-vous seul ici? Savez-vous où est le Roi? A-t-il quelqu'un avec lui?

Le Duc de BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé ; il n'étoit point avec le gros de la chasse quand je l'ai perdu ; et, pour moi, je suis ici uniquement avec le Marquis de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY, *à M. de Sully.*

Avec votre serviteur, Duc de Sully... Mais, vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval?

Le Duc de SULLY.

Je l'ai donné à un malheureux valet, qui s'est cassé la jambe devant moi .. Mais, dites-moi donc, Messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici ?

Le Marquis de CONCHINY.

Ma foi ! nous y sommes égarés ; voilà tout ce que nous savons.

Le Duc de BELLEGARDE.

Cela est agréable !... et, sur-tout, pour un galant Chevalier comme moi, qui devois, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes !.... Soit dit, entre nous, sans vanité et sans indiscrétion, Messieurs.

Le Duc de SULLY, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête ! Je pense au Roi, moi... Il n'aura peut-être été suivi de personne ; la nuit est sombre : je crains qu'il ne lui arrive quelqu'accident.

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air indifférent.*

Bon ! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive ?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

Eh ! quoi, Monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un braconnier ? par quelque voleur ? Que sais-je, moi ?... (*Avec colere.*) En vérité, le Roi devroit bien nous épargner les alarmes où il nous met pour lui ! Que diable ! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étoient, peut-être, nécessaires dans le tems ; et cet homme-là ne sauroit-il se retenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles ?

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Eh ! mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choses au pis !... J'aime le Roi, autant que vous l'aimez, et....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant, d'un air indifférent.*

Et moi aussi, assurément... mais, par ma foi ! c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant brusquement.*

Vive Dieu ! Messieurs, nous avons une façon d'aimer le Roi tout-à-fait différente ! car, moi, je vous jure que, dans ce moment-ci, je ne suis nullement rassuré sur sa personne ! J'ai peur de tout pour lui, moi ; je ne suis pas aussi tranquille que vous l'êtes !

SCENE VIII.

UN PAYSAN, *ayant sur le dos une charge de bois ;* le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY.

LE PAYSAN, *chantant, à part, sur l'air des Forgerons de Cythere.*

« JE suis un Bucheron
» Qui travaille et qui chante... »

Le Duc de SULLY, *au paysan, en l'arrêtant.*

Qui va-là ?... Qui es-tu ?

LE PAYSAN, *jettant son bois, de frayeur, et tombant aux genoux de M. de Sully.*

Miséricorde ! Messieurs les voleurs, ne me tuais pas !... Mon cher Monsieur, si vous êtes leux Capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissions la vie.... La vie, M. le Capitaine, la vie !... (*Tirant de sa poche son argent, et l'offrant au Duc de Sully.*) V'là quatre patards et trois Carolus ; c'est tout ce que j'avons.

Le Marquis de CONCHINY, *à M. de Sully.*

Vous ! Capitaine de voleurs, mon cher Sur-Intendant ! cela est piquant, au moins ; mais très-piquant !

Le Duc de SULLY, *d'un ton sévere.*

C'est plaisanter mal-à-propos, et bien légérement, Monsieur !

Le Duc de BELLEGARDE, *au paysan.*

Leve-toi, mon bon-homme, leve-toi. Nous ne sommes point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

LE PAYSAN, *se relevant.*

Eh ! parguenne ! Messieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fusil de Lieursain.

Le Duc de SULLY.

De Lieursain, dis-tu ?

LE PAYSAN.

Oui, Monsieur, et vous n'avez qu'à me suivre.

Le Duc de BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près ; car nous sommes excédés de lassitude.

Le Marquis de CONCHINY, *au paysan.*

Et nous mourons de faim... Dites-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi ?...

LE PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh ! oui, car je vons vous mener chez le garde-chasse de ce canton. Vous y trouverais des lapins par centaine ; car, ces gens là, y mangiont les lapins, eux, et les lapins nous mangiont, nous !

Le Duc de SULLY, *donnant de l'argent au paysan.*

Tiens, mon enfant, voilà un Henri, conduis-nous.

Le Duc de BELLEGARDE, *au paysan, en lui donnant aussi de l'argent.*

Tiens, mon pauvre garçon!

Le Marquis de CONCHINY, *au paysan, en lui donnant de même de l'argent.*

Tiens encore.... Eh! bien, nous crois tu toujours des voleurs?

LE PAYSAN.

Au contraire, et grand merci, mes bons Seigneurs!... Suivais-moi.... Dame! si je vous ont pris pour des voleurs, c'est que c'te forêt-ci en fourmille; car, depis nos guerres civiles, biaucoup de ligueux avont pris c'te profession-là.

Le Duc de SULLY.

Allons, allons, conduis-nous, et marche le premier.

LE PAYSAN, *leur montrant, de la main, un chemin, qu'il leur fait prendre.*

Venais, venais par ce petit sentier; par-ilà, par-ilà.

Le Duc de SULLY, *à part, en faisant passer les autres devant lui, et en les suivant.*

Je suis toujours inquiet du Roi; il ne me sort point de l'esprit.

(*Ils s'éloignent tous les quatre.*)

SCENE IX.

HENRI IV, *seul, et arrivant en tâtonnant.*

Où vais je?... où suis-je?... où cela me conduit-il?... Ventresaingris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt.... Arrêtons-nous un moment et voyons... Parbleu! je vois... que je n'y vois rien. Il fait une obscurité de tous les diables!... (*Tâtant avec son pied.*) Ceci n'est point un chemin battu, ce n'est point une route; je suis en plein bois... Allons, je suis égaré, tout de bon!... C'est ma faute. Je me suis laissé emporter trop loin de ma suite, et l'on sera en peine de moi. C'est tout ce qui me chagrine; car, du reste, le malheur d'être égaré n'est pas bien grand!... Prenons notre parti, cependant... Reposons-nous, car je suis d'une lassitude.... Je suis rendu!... (*Il s'assied, au pied d'un arbre, et tâte le terrein.*) Oh! oh! cette place-ci n'est pas trop désagréable!... Eh! mais, là, l'on n'y passeroit pas mal la nuit. Ce coucher-ci n'est pas trop dur. J'en ai, parbleu! trouvé, par fois, de plus mauvais!.... (*Il se couche et se remet, tout de suite, en son séant.*) Si ce pauvre diable de Duc de Sully, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre, s'est, par malheur, égaré comme moi! Oh! je suis perdu; et ce seroit encore bien pis si j'étois obligé de passer la nuit dans la

forêt; il me feroit un train... il me feroit un train!... je n'aurois qu'à bien me tenir!... Il me semble que je l'entends qui me dit, avec son air austere: « J'a- » dore Dieu, Sire! vous avez beau rire de tout cela, » je ne vois rien de plaisant, moi, à faire mou- » rir d'inquiétude tous vos serviteurs... » Si je pouvois, cependant, reposer, et m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici .. Essayons... (*Il se recouche, et paroît reposer un instant : on tire un coup de fusil; il s'éveille, et se releve, en mettant la main sur la garde de son épée.*) Il y a ici quelques voleurs. Tenons-nous sur nos gardes.

SCENE X.

DEUX BRACONNIERS, HENRI IV.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas?

LE SECOND BRACONNIER.

Oui; c'est une biche. Il me semble l'avoir entendue tomber.

HENRI, *à part, en se relevant, et allant vers le fond du Théatre.*

Ce sont des Braconniers; je vois cela à leur entretien.

LE PREMIER BRACONNIER, *à son camarade.*

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

LE SECOND BRACONNIER.

Tu rêves creux! Je n'ai point parlé.

LE PREMIER BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette.... Je me sauve, moi.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE XI.

HENRI, LE SECOND BRACONNIER.

LE SECOND BRACONNIER, *à part.*

PARGUENNE! et moi je m'enfuis!

(*Il s'éloigne.*)

SCENE XII.

HENRI, *seul, et appellant les Braconniers.*

EH! Messieurs!... Messieurs!... Bon! ils sont déja bien loin... Ils auroient pu me tirer d'ici, et me voilà tout aussi avancé que j'étois!

SCENE XIII.

MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture, et une lanterne sourde à la main;* HENRI.

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

AH! j'tenons le coquin qui viant de tirer sur les cerfs de notre bon Roi!.... Qu'êtes-vous? allons, qu'êtes-vous?

HENRI, *hésitant.*

Je suis, je suis... (*A part, en se boutonnant, pour cacher son cordon bleu.*) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin! répondais donc? Qu'êtes-vous?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un coquin!

MICHAU.

M'est avis que vous ne valais gueres mieux, car vous ne répondais pas net! Qu'est-ce qu'a tiré ce coup de fusil, que j'venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure!

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais!

HENRI.

Je ments.... je ments ?... (*A part.*) Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte!... (*A Michau.*) Je ne ments point, mais....

MICHAU, *l'interrompant.*

Mais.... mais.... mais.... je n'sons pas obligés de vous craire. Quel est vot' nom ?

HENRI, *en riant.*

Mon nom... mon nom ?

MICHAU.

Vot' nom; oui, vot' nom. N'avous pas de nom ? D'où venais-vous ? Queuque vous faites ici ?

HENRI, *à part.*

Il est pressant!... (*A Michau.*) Mais, voilà des questions... des questions...

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarrassont ?... je voyons ça. Si vous étiais un honnête-homme, vous ne tortileriais pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas;... et, dans ce cas-là, qu'on me suive cheux le garde-chasse de c'canton!

HENRI.

Vous suivre ? Eh ! de quel droit ? de quelle autorité ?

MICHAU.

De queu droit ! du droit que je nous arrongeons,

tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de not' maître... Dame! c'est que voyais-vous? d'inclination, par amiquié pour not' bon Roi, tous l'shabitans d'ici l'y sarvont de gardes-chasses, sans être payés pour ça, afin que vous l'sachiais!

HENRI, *à part, et d'un ton très-attendri.*

M'entendre dire cela, à moi-même!... Ma foi! c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore!

MICHAU.

Queuque vous marmotais-là, tout bas? Allons, allons, qu'on me suive!

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien... Mais, auparavant, voudriez-vous bien m'entendre? me ferez-vous cette grace-là?

MICHAU, *d'un ton badin.*

C'est, je crais, pus qu'ous ne méritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour votre défense?

HENRI, *toujours d'un ton badin.*

Je vous représenterai, bien humblement, Monsieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au Roi, et que, quoique je sois un des plus minces officiers de Sa Majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le Roi à la chasse: le cerf nous a mené de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci; je me suis perdu, et...

MICHAU,

MICHAU, *l'interrompant.*

De Fontainebleau, le cerf vous mener à Lieursain? ça n'est gueres vraisemblable!

HENRI, *à part.*

Ah! ah! je suis à Lieursain!

MICHAU.

Ça se peut, pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné not' cher Roi à la chasse? Ça est indigne, ça!

HENRI.

Hélas! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Falloit le suivre à pied, morgué! S'il y arrive queuqu'accident, vous m'en répondrais, déja!... Mais, tenais, j'ons bian de la peine à vous craire.... Là, dites-moi, là, dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne ments jamais.

MICHAU, *à part.*

Queu chien de conte! ça vit à la Cour, et ça ne ment jamais! Eh! c'est mentir, ça!

HENRI, *légérement.*

Eh! bien, Monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, et je vous convaincrai que je dis

la vérité.... (*Il tire de sa poche une piece d'or, et la lui donne.*) Pour commencer, voici, d'abord, une piece d'or, et demain je vous promets de vous payer mon gîte, au-delà même de vos souhaits.

MICHAU.

Oh! tatigué! je voyons à présent que vous dites vrai; vous êtes de la Cour. Vous baillez eune bagatelle aujourd'hui, et vous faisien pour le lendemain de grandes promesses, que vous n'quiendrais pas!

HENRI, *à part.*

Il a de l'esprit!

MICHAU.

Mais, appernais que je n'sis pas Courtisan, moi! que je m'appelle Michel Richard, ou, putôt, qu'on me nomme Michau; et j'aime mieux ça, parce que ça est pus court; que je sis Meunier de ma profession... (*Lui rendant sa piece.*) que je n'ons que faire de vot' argent; que je sons riches.

HENRI.

Tu me parois un bon compagnon, et je serai charmé de lier connoissance avec toi.

MICHAU, *fronçant les sourcils.*

« Tu me parois!... avec toi!... » Eh! mais, v's êtes familier, M. le mince Officier du Roi!... Eh! mais, j'vous valons bian, peut-être! Morgué! ne m'tutayais pas, je n'aimons pas ça!

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah ! mille excuses, Monsieur ! bien des pardons...

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh ! non, ne gouaillais pas. C'n'est point que je soyons fiars ; mais c'est que je n'admettons point de familiarité avec qui que ce soit que paravant je n'sachions s'il le mérite, voyais-vous ?

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur là ! Je veux devenir votre ami, M. Michau, et que nous nous tutoyons quelque jour.

MICHAU, *lui fappant sur l'épaule.*

Oh ! quand je vous connoîtrons, ça s'ra différent !

HENRI, *souriant.*

Oh ! oui, tout différent... Mais, de grace, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très-volontiers, et pis que vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je sis bon-homme. Venez vous-en cheux nous; vous y verrez ma femme, Margot, qui n'est pas encore si déchirée, et ma fille, Catau, qui est jeune et jolie, elle !

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie ? elle est jolie, dites-vous ?

MICHAU.

Guiable! comme vous prenez feu, d'abord! vous m'avez l'air d'un gaillard!

HENRI, *vivement.*

Mais, oui, j'aime tout ce qui est joli, moi, j'aime tout ce qui est joli!

MICHAU.

Eh! oui, l'on vous en garde!... Oh! mais, ne badinons pas!... Venais vous-en, tant seulement, souper cheux moi... Mon fils arrive c'soir; j'ons une poitreine de vieau, en ragoût, un cochon de lait, et eun grand lievre, en civet.

HENRI, *gaiement.*

Vous aurez donc un lit à me donner?... Mais, sans découcher Mademoiselle Catau!

MICHAU.

Oh! je vous coucherons dans un lit qui est dans not' grenier, en haut, et qu'est, au contraire, fort éloigné de l'endroit où couche Catau, et ça pour cause!... Je vous aurions bian baillé le lit de not' fils, s'il n'étoit pas revenu; mais, dame! je voulons que not' enfant soit bian couché, par parférence!

HENRI, *toujours gaiement et avec bonté.*

Cela est trop juste! Pardieu! je serois fâché de le le déranger, et vous avez raison; cela est d'un bon pere!

MICHAU.

C'est qu'y sera las, c'est qu'y sera harrassé, voyais-vous ?... Allons, allons, venais-vous-en, Monsieur... A'vous faim ?

HENRI, *vivement.*

Oh! une faim terrible !

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas ?

HENRI.

La soif d'un chasseur; c'est tout dire !

MICHAU.

Tant mieux, morgué ! V'm'avais l'air d'un bon vivant !... Buvez-vous sec ?

HENRI, *gaiement.*

Oui, oui, pas mal, pas mal !

MICHAU.

Vous êtes mon homme !... Suivais-moi... Je voyons que nous nous tutoyerons bentôt à table. J'allons vous faire boire du vin, que j'faisons ici. Il est excellent; quand ce seroit pour la bouche du Roi.... Laissez faire, nous allons nous en taper !

HENRI.

Ventresaingris ! je ne demande pas mieux !

MICHAU.

Oh ! pour le coup, je voyons bian que vous n'a-

vais pas menti ! vous êt' officier de not' bon Roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes.... Il me paroît plaisant de ne me point faire connoître !

(*Il s'en va, avec Michau, qui le prend par la main.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

(*Le Théatre représente l'intérieur de la maison du Meunier. L'on voit, au fond, une longue table, de cinq pieds sur trois et demi de largeur, sur laquelle le couvert est mis. La nappe et les serviettes sont de grosse toile jaune. A chaque extrémité est une pinte en plomb. Les assiettes de terre commune. Au lieu de verres, des timbales et des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos bateliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux escabelles. Près de l'une est un rouet à filer; au pied de l'autre, est un sac de bled, sur lequel est empreint le nom de Michau.*)

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CATAU.

MARGOT.

Vois, Catau, vois, ma fille, s'il ne manque rian à not' couvert; si t'as ben apporté tout c'qui faut sus la table? V'la Michau, v'la ton pere qui va rentrer de la forêt.

CATAU, *regardant sur la table.*

Non, ma mere, rien n'y manque. Tout est ben

arrangé, à présent; mon pere trouvera tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui, v'la qu'est ben, mon enfant. Le souper est retiré du feu; je l'ons mis sus de la cendre chaude : il n'y a plus rian à voir de ce côté-là; ainsi remettons-nous donc à not' ouvrage, car ne faut pas êt' un moment sans rien faire.

CATAU, *se remettant à l'ouvrage, ainsi que sa mere, chacune assise, et la mere auprès du rouet, où elle file, tandis que sa fille prend de la toile, où elle coud.*

Vous avez raison, ma mere.

MARGOT.

C'est que l'oisiveté est la mere de tous vices... Eh! tiens, si c'te petite Agathe n'avoit pas été élevée sans rien faire, cheux c'te grande Dame, elle n'auroit pas écouté ce biau Marquis; elle ne s'en seroit pas allée avec lui, comme une criature, si elle avoit su s'occuper comme nous, ma fille!

CATAU.

Tenez, maman, v'là mon frere qui arrive ce soir; e gage qu'il nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça!... Oh! je le gagerois, car je l'ai toujours crue sage, moi!

MARGOT.

Qui, sage, je t'en répends! v'là une belle sagesse

encore !... Mais, n'en parlons pus ; c'est une trop vilaine histoire !

CATAU.

Eh ! bien, ma mere, contez-moi donc d'autres histoires.... Contez-moi, par exemple, d's'histoires d'Esprits. C'est ben singulier ! je n'voudrois pas voir eun Esprit, pour tout l'or du monde, et si, c'tapendant, je sis charmée quand j'entends raconter d's'histoires d'Esprits. Si ben donc, ma mere, que vous allez m'en dire eune ?

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, puisqu'ça te réjouit... Mais c'telle est ben sûre, ma fille ! c'est Michau, c'est vot' pere, l'y-même, qu'a vu revenir c't'Esprit-là... qui revenoit.

CATAU.

Mon pere l'a vu ?... il l'a vu ?

MARGOT.

Vot' pere !... Ce n'sont pas là des contes, puisque c'est lui-même qui l'a vu... Je n'venions que d'être mariés, et y venait de perdre son pere ; et v'là que, tout d'un coup, quand Michau fut couché, et que sa chandelle fut éteinte, il entendit, d'abord, l'Esprit, qui revenoit, sans doute, du sabat... qui s'glissit tout le long de sa chiminée... et qui entrît dans sa chambre, en traînant de grosses chaînes... trela à... trela à... trela à... trela !

CATAU, *toute tremblante.*

De grosses chaînes?... Ah! le cœur me bat!... De grosses chaînes?...

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes; et qui faisient un bruit terrible!... Et pis après le Revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit: cric!... crac!... cric!... crac!...

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah! bon Dieu! bon Dieu! que j'aurois t'eu de frayeur!... Eh! de queue couleur sont l's'Esprits? Dites-moi donc ça, pisque mon pere a vu c'ti-là?

MARGOT.

Oh! pardienne! il n'ell' vit pas en face; car, de peur de l'voir, vot' pere fourrit bravement sa tête sous sa couverture... Mais il entendit, ben distinctement, l'Esprit qui lui disit: « Rends à M. le Curé » six garbes de bled, dont ton pere ly a fait tort » sur la dixme, ou, si-non, demain je viendrai te ti» rer par les pieds! »

CATAU, *plus tremblante.*

Ah! tout mon sang se fige!... Et mon pere eut-il ben peur?... ! (*On frappe à la porte.*) Bonté divine! n'est-ce pas-là un Esprit?

MARGOT, *tremblant aussi.*

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte... Va-t-en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourant de peur.*

Ah ! ma mere, je n'oserois !... Allez-y vous-même... Vous êtes plus hasardeuse que moi !

MARGOT.

Eh ! ben, eh ! ben, allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU.

Mais ne parlais donc pas comme si vous aviais peur, ma mere ; ça me fait trembler davantage !

MARGOT.

Non, non, mon enfant, si je pis m'en empêcher.. (*On frappe encore plus fort.*) Qui va-là ? qui va-là ?

RICHARD, *en-dehors.*

C'est moi ; ouvrez.

CATAU, *frissonnant de tout son corps.*

Ah ! ma mere, ça ressemble à la voix de mon frere Richard !... Y sera mort, et c'est son Esprit qui reviant !

MARGOT, *se rassurant.*

A Dieu ne plaise !... J'ai dans l'idée, moi, que c'est l'y-même.

(*On frappe encore.*)

RICHARD, *en-dehors.*

Ouvrez donc... Eh ! mais, ouvrez donc !

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh ! c'est l'y-même ; je vons ouvrir.

SCENE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *à Margot, en l'embrassant.*

COMMENT vous portez-vous, ma mere ?

MARGOT.

Fort bien, mon cher enfant !

RICHARD, *à Catau, en l'embrassant aussi.*

Et vous, ma sœur Catau?

CATAU.

A merveille, mon cher frere!

RICHARD, *à Margot.*

J'ai cru, ma mere, que vous ne vouliez pas m'ouvrir ?

MARGOT.

Mon Dieu ! si fait, mon pauvre garçon ; mais c'est que ta sœur a eu une sotte frayeur....

CATAU, *l'interrompant, à Richard.*

Oui, c'est que ma mere a eu peur.... Mais qu'avous fait cher frere ?... Eh ! ben, avous vu le Roi ?

MARGOT, *à Richard.*

Est-il bel homme ?... Oh ! il doit être biau, il est si bon !

RICHARD.

RICHARD.

Hélas! je n'ai pas pu le voir... Je vous conterai tout cela... Mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon pere?

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fusil; il est sorti pour voir qui s'peut être.

RICHARD.

Les Braconniers ne vous laissent point tranquilles?

MARGOT.

Oh! c'est eune varmine qu'on ne peut détranger!

MICHAU, *frappant en-dehors.*

Hola! hée! Margot! Catau!... ãune lumiere, eune lumiere!

MARGOT, *à Richard, en allant ouvrir la porte.*

Tians, tians, v'la ton pere qu'arrive.

SCENE III.

HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU, RICHARD.

MARGOT, *à Michau.*

EH! ben, l'coquin qu'a tiré le coup de fusil est-y pris?

MICHAU, *sans voir, d'abord, Richard, et en montrant Henri.*

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que c'tétranger, à qui faut qu'tu donne à souper, et eun logement pour c'te nuit.

MARGOT.

Oh! j'ons ben, nous, trouvé eun étranger ben meyeur, pisqu'il nous appartient!... (*Montrant Richard.*) V'là Richard revenu.

MICHAU, *poussant très-fort Henri, pour aller à Richard.*

Not' fils est revenu!.... (*Montrant Richard, et allant l'embrasser.*) Eh! le v'là ce cher enfant!

HENRI, *à part, et en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, et il m'eût jetté à terre!

MICHAU, *à Richard.*

Mais queue joie de te revoir!... Eh! bian, comment t'en va, mon garçon?

RICHARD.

A merveille, mon pere! et le cœur attendri de votre bon accueil!

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve!

MICHAU.

Ma foi! Monsieur, vous excuserais! je sis ravi de

voir ce pauvre Richard, si ravi.... (*A Richard, en tournant le dos à Henri.*) Ignia pus d'un mois que je n'tons vu... Oh! oui, faut qu'gniait pus d'un mois!

MARGOT, *à Richard.*

Je t'trouvons un peu maigri!

CATAU, *à Richard.*

Oui, t'as la mine un peu palote!

RICHARD, *à Margot.*

Je me porte bien, ma mere!... (*A Catau.*) Cela va bien, Catau!

MICHAU, *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux, mon ami!... (*A Margot et à Catau.*) Mais, aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser.... (*A Richard.*) Et toi, mon fils, dis-nous donc; acoute ici. (*Il continue de parler bas avec Margot, Richard et Catau, qui paroissent lui répondre, et il ne se leve que lorsque le Roi a fini son* à parte.)

HENRI, *à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.*

Quel plaisir!... Je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire.... de voir la nature humaine, sans déguisement; cela est charmant!... (*Regardant Michau et sa famille.*) Ils ne prennent seulement pas garde à moi!

MICHAU, *paroissant achever ce qu'il disoit tout bas.*

Mais, enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait reve-

nir si-tôt ? Est-ce que t'aurois réussi ? Aurois-tu parlé au Roi ?

RICHARD.

Non, mon pere : je ne l'ai pas vu, plus que vous tous ; et ce qui m'en a empêché, c'est que... (*Regardant Henri.*) Je vous expliquerai cela, en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison ; je causerons de tout ça quand je serons seuls... Mais, à c't'heure-ci, moi, parlons donc de la chasse du Roi, qu'est venue ici, de Fontainebleau. C'est singulier ça !... (*Montrant Henri.*) Et ce Monsieur qu'est un petit officier de Sa Majesté, à ce qu'il dit, qui l'a suivi à la chasse, qui s'est égaré, et que je ramassons.

RICHARD.

Cela est tres-bien à vous, mon pere, et nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, Messieurs, je suis bien sensible à vos bonnes façons pour moi !... (*A part.*) Pardieu ! ces paysans-ci sont de bien bonnes gens !

MICHAU, *à Margot et à Catau.*

Allons, Margot... allons, Catau, faites-nous souper, mes enfans.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore eun petit quart-d'heure.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

CATAU, *à Michau, en lui montrant la table.*

MON pere, v'là la nape qu'étoit déja mise d'avance... (*Montrant Henri.*) Je vons chercher encore eun couvert pour Monsieu... (*A Henri, en lui faisant la révérence.*) Monsieu a-t'-y eun couteau sus lui ?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuisine.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI, *à Michau.*

VOUS aviez bien raison, papa Michau; Mademoiselle Catau est la beauté même!

MICHAU.

Oh! sans vanitai, j'nons jamais fait que d'biaux enfans, nous!... (*Appelant.*) Mais, Catau! hée!... J'oublioi....

SCENE VI.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU, *à Michau.*

QUEUQUE vous souhaitez, mon pere?

MICHAU.

Parguienne! fille, c'est que j'n'y pensions pas. Rince un grand gobelet... (*Montrant Henri.*) et apporte à Monsieu eun coup de cidre. Il le boira ben, en attendant le souper; il doit être altéré: c'n'est pas comme nous, lui!

HENRI.

Vous me prévenez; j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU.

Vous l'allais avoir dans l'instant, Monsieu.

HENRI, *lui passant la main sous le menton.*

Et de votre main, il sera délicieux!

(*Catau sort.*)

SCENE VII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'est qu'on a soif quand on a chassé!... Je savons ça!... (*A Richard.*) Eh! bian, mon garçon, dis-nous donc, queuqu' t'as vu de biau à Paris?

RICHARD.

Mon peré, quand j'y suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand Monarque, tout Paris étoit encore ivre de joie de la convalescence de ce Roi bien aimé!

MICHAU.

Ç'a été d'même par toute la France, mon enfant. Eh! tians, le Seigneur de not' village avoit bian raison de dire que c'est lorsqu'un Roi est bian malade qu'on peut connoître jusqu'à queu point il est aimé de ses sujets!

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction!

RICHARD, *à Michau.*

Oui, mon pere. Hélas! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi!

HENRI, *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, M. Richard? Eh! pourquoi cette

exception? Quelle raison, quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris?

MICHAU.

Oh! ça, c'est eune autre histoire, que Richard ne se soucie peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous?

HENRI, *à Richard.*

En ce cas-là, j'ai tort; pardonnez mon indiscrétion!

MICHAU.

Oh! ignia pas grand mal à ça!

SCENE VIII.

CATAU, *apportant un pot de cidre et un verre;* HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Catau, en montrant Henri.*

ALLONS, varse à boire à Monsieu, ma Catau; y t'sarvira l'jour de tes noces... (*Catau fait prendre le verre à Henri, et lui verse du cidre.*) (*A Henri.*) (J'vous ont fait donner du cidre, putôt que du vin, parce que ça rafraîchit mieux... Avalai-moi ça, pere. (*Il lui frappe sur l'épaule.*)

HENRI.

A votre santé, M. Michau... (*A Richard.*) A la

vôtre, M. Richard... (*A Catau.*) à la vôtre, et pour vous remercier, très-belle et très-obligeante Catau!

MICHAU.

Eh! morgué! j'oublions... (*A Richard.*) Richard, avant de souper viens-t'en ranger, avec moi, queuques sacs de farine, qui sont dans not' cour. Ne faut point leux laisser passer-là la nuit à l'air... (*A Henri.*) Vous voulais bian le parmettre, Monsieu?.... (*A Catau.*) Toi, Catau, reste avec not' hôte, pour l'y tenir compagnie.

CATAU.

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon pere?

MICHAU.

Non, fille, tians-toi là.

(*Il sort, avec Richard.*)

SCENE IX.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part, sur le bord du théatre.*

En vérité, la petite Catau est charmante!... mais charmante!... Si elle savoit qui je suis!... Non, non, rejettons cette idée; ce seroit violer les droits de l'hospitalité!

CATAU.

Queuqu'vous faites donc-là, tout debout, dans un coin, Monsieu? Que ne vous assisez-vous? J'vons vous chercher eune chaise.

(*Elle fait quelques pas pour aller chercher une chaise.*)

HENRI, *l'arrêtant par la main, et la retenant.*

Demeurez, belle Catau... Je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, v'là encore eune belle peine! Est-ce que vous nous prenais pour vos poupées de filles de Paris?... Mais, lâchez, lâchez-moi donc la main.

HENRI, *la lui retenant et la caressant.*

Votre main? Oh! pour cela non; elle est trop jolie! je veux la garder.

CATAU, *retirant sa main rudement.*

Oh! laissez, s'il vous plaît. J'n'aimons pas les complimens; et, sur-tout, ceux des Messieux. Ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons!... Je savons ça!

HENRI.

Oh! mon petit cœur! vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je n'nous y fions pas, voyais-vous?... (*S'appercevant que Henri la regarde d'un œil de convoitise.*) Vous me regardais... vous me regardais... avec des yeux... avec

des yeux... qui me font peur !... Oh ! vous m'avez tout l'air d'un bon enioleux de filles !... Voyais encore comme y me regarde !

HENRI, *en riant.*

Eh ! mais, vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche ! Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les paysans de votre village ?... Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux ?

CATAU.

Eh ! mais, tredame ! Monsieu, je n'en manquons pas !

HENRI.

Je le crois bien !... Eh ! sans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence ? Je le trouve bien heureux !

CATAU.

Eh ! ben, y dit toujous comme ça, lui, qu'y n'est pas assez heureux... Ces hommes ne sont jamais contens !

HENRI.

Cependant, vous l'aimez bien ; avouez-le moi ?

CATAU.

Eh ! qu'est-ce qui n'aimeroit pas Lucas ? C'tapendant, parce qu'il n'est pas autrement riche, mon pere barguigne toujous à nous marier ensemble.

HENRI.

Oh ! il faut que votre pere vous fasse épouser Lucas, qu'il en finisse : je le veux, absolument ; je le veux !

CATAU.

« Je le veux, je le veux... » Comme y dit ça, ce Monsieu ! « Je le veux !... » Eh ! le Roi dit ben : « Nous voulons... » Oh ! sachez qu'on ne fait vouloir à mon pere que ce qu'y veut, lui !

HENRI, *en riant.*

Quand je dis... que je le veux... cela signifie, seulement, que je le souhaite... (*A part, en s'éloignant un peu.*) J'ai pensé me trahir ; j'ai fait-là le Roi, sans m'en appercevoir.

CATAU, *à part, en allant à Henri.*

Y l'souhaite ! et y me plante-là, pour aller se moquer de moi tout là-bas !

HENRI, *la caressant.*

Non, ma chere fille ; et vous verrez si je me moque !... Je compte parler à M Michau, de façon que vous épouserez votre amoureux... et j'ose vous prédire qu'auparavant que je sorte d'ici vous serez heureuse... (*La serrant entre ses bras.*) Mais bien heureuse !

CATAU, *se défendant de ses caresses.*

Allons, allons, ne me prenais pas comme ça ; aussi-ben v'là que j'apperçois mon pere.

SCENE X.

SCENE X.

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAU.

MICHAU, *à Henri, en montrant Catau.*

PARDON, Monsieu, de not' incivilitai, de vous avoir laissé seul avec c'te petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires : *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

MICHAU, *à Henri.*

EH! bian, boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici, la table, pour qu'on puisse passer par derriere... (*A Richard.*) Mon frere, prêtez-moi un peu la main. (*Elle va pour prendre la table, avec Richard, et Henri veut lui en épargner la peine.*)

HENRI.

Laissez-moi faire, ma belle enfant. Vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, *le repoussant.*

Je ne sons pas assez forte?... Allons donc, Monsieu, je ne souffrirons pas qu'cheux nous, vous preniez la peine....

HENRI, *l'interrompant.*

Eh! non, laissez-moi faire.

MICHAU, *à Richard.*

A nous deux, Richard... (*Michaud et Richard vont prendre la table, et ils l'apportent sur le devant du théatre.*) (*A Catau.*) Toi, Catau, va-t-en avartir ta mere, et sarvez-nous à souper tout de suite.

(*Catau sort.*)

SCENE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

(*Pendant que Michau et Richard apportent la table, Henri va chercher le banc, et range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.*)

MICHAU, *à Henri, en lui arrachant une chaise de la main.*

OH! parguenne! Monsieu, parmettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous! Richard et moi, j'au-

sions été chercher le banc et arrangé fort bian nos chaises, peut-être !

HENRI.

Bon ! bon ! sans façon, M. Michau... Oh ! parbleu ! sans façon.

MICHAU, *lui arrachant l'autre chaise de la main.*

Non, Monsieu, ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on !

SCENE XIII.

MARGOT, CATAU, *apportant les plats du souper ;* HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à tout le monde.*

ALLONS, boutons-nous vîte tretous à table... (*A Henri, en lui montrant une chaise.*) Mettais-vous sur c'te chaise-là, Monsieu... (*A Margot, en lui montrant une autre chaise.*) Toi, Margot, prends c'taute chaise, et mets-toi là.

MARGOT.

Eh ! non, prenais-la putôt ; vous avais d'couteume de vous mettre sus eune chaise, mon ami.

HENRI, *à Michau, en lui offrant sa chaise.*

Mon Dieu ! ne vous déplacez pas, M. Michau ; reprenez votre chaise. Je serai ravi d'être sur le banc, moi : cela m'est égal, en vérité !

MICHAU.

Morgué ! Monsieu, est-c' qu'vous vous gaussez de nous, avec vos façons ? Je savons vivre .. Est-c' qu'vous nous prenais pour des cochons ? Faut-y pas qu'un étranger ait le meyeur siége, donc ?

HENRI.

Allons, allons, j'obéis, Monsieur.

MICHAU.

Vous faites bian !... (*A Margot.*) Sied-toi donc, femme. Je voulons rester-là, entre ma fille et mon fils... (*Ils s'asseyent tous.*) (*A tout le monde.*) Oh ! ça, beuvons un coup, d'abord : ça ouvre l'appétit !

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, et vous inspirez la franche gaieté, M. Michau ! .. (*Refusant de la pinte qui est devant Michau, et dont celui-ci lui offre, et se saisissant de celle qui est devant lui.*) Non, servez Madame Michau... (*Montrant Catau.*) Je vais en verser, moi, à notre bel enfant, et je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit !... (*A Margot.*) Tiens donc, femme... (*A Richard.*) Tends donc, Richard... (*Ils boivent tous à la santé de Henri, comme leur convié.*) (*A Henri.*) Monsieu, j'ons l'honneur de boire à vot' santai.

RICHARD, *à Henri, en buvant à sa santé.*

Monsieur, permettez-vous ?...

HENRI.

Bien obligé, Messieurs et Mesdames... (*A Catau, en lui serrant la main.*) Je vous remercie, charmante Catau!

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aye! aye! Monsieu, comme vous me sarrez la main! Ça m'a fait mal, dea!

HENRI.

Pardon, ma belle enfant! je suis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal; au contraire!

MICHAU, *servant Henri.*

Tenais, Monsieu, je vous sars c'te premiere fois-ci: passé ça, sarvons nous, nous-mêmes, sans çarimonie. C'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI, *prenant ce que lui offre Michau.*

Grand-merci, Monsieur!... (*A Catau, en la servant.*) Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grace!... Ben obligée, Monsieu; v'sêtes ben poli!

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme... (*A Margot et à Richard.*) Allons, prenais, vous autres; je sis servi, moi... (*Ils paroissent manger comme des gens affamés, sur-tout Henri a*

qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.) V'là up biau moment de silence!... Allons, ça va bian : nous mangeons comm' des diables !

CATAU.

C'est qu'il n'est chere que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vîtesse.*

Oh ! ma foi ! voilà un civet qui en donneroit, quand on n'en auroit pas. Il est accommodé admirablement bien !

MARGOT.

Oh ! je l'ons accommodé à la grosse morguenne ! mais c'est que Monsieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mere, c'est que Monsieu est honnête. Il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant et dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bien bonne chose ! d'honneur !

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh ! mais, si je beûviémes !

HENRI.

C'est bien dit, car je m'engoue... (*Versant à Catau.*) Et puis je veux griser un peu Mademoiselle Catau, pour savoir si elle a le vin tendre!

CATAU, *haussant son gobelet.*

Assais, assais, Monsieu. Comme vous y allais !

(*Ils boivent et choquent tous.*)

MARGOT, *à Richard, qui cesse de manger.*

Queuque t'as, mon fils; tu ne manges point?

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mere, et je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh! bian, Richard, pisque tu ne manges pus, chante-nous la p'tite chanson?... (*A Margot.*) Ou, putôt, femme, commence, toi; ça vaura mieux. Tian, dis-nous la celle que le Garde-chasse rapportit de Paris la semaine dergniere?

MARGOT.

La queuile donc?

MICHAU.

Eh! parguenne! la celle qui découvre le pot aux ruses des amours de not' bon maître avec c'te belle jardigniere du Châtiau d'Anet.

MARGOT, *avec embarras.*

Eh! mon ami, je n'me souvians pus d'lair.

MICHAU.

Tu rêves donc? Eh! c'est l'air de ce Noël nouviau:

(*Chantant.*)

» Où s'en vont ces gais Bergers? &c.., »

MARGOT, *l'interrompant*

Ah! oui, oui, je m'l'rappelle. En v'la assez... (*A Henri.*) Vous excurais, Monsieu, si j'chantons comme au village?

HENRI.

Oh! je suis sûr que vous chantez très-bien!

MARGOT.

C'est vot' grace.... Mais v'la toujous la chanson, à bon compte!

(*Elle chante.*)

C'est dans Anet que l'on voit
La belle jardiniere
Qu'un grand Prince, à ce qu'on croit,
Aime d'une magniere
Qu'avant deux ou trois mois l'on prévoit
Qu'alle deviendra mere! (1)

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

« Alle deviendra mere! » C'est un peu libre, ça!

HENRI, *souriant.*

Oui, oui; ce n'est pas autrement se gêner!

MARGOT.

Accoutais donc le reste; ygnien a encore deux varsets.

---

(1) Le grand pere de Dufresny, dont nous avons des Comédies, étoit fils de la belle Jardiniere d'Anet et de Henri IV. (Note de l'Auteur.)

(*Elle chante.*)

C'est lui qui de ta beauté,
La belle Jardigniere,
Cueillit, avec lovauté,
Ce:te fleur printagniere
Dont le fruit, à sa maturité,
Te doit rendre ben fiere!

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

Alle aura raison d'être fiare! Tenais, si j'aviois été jolie fille, j'auriois voulu, moi, avoir eun rejetton de c'héros-là, par moi-même!

CATAU.

Fi donc, mon pere!

MARGOT, *à Michau.*

Ah! ça n'est pas sage, not' homme, ce qu'ous dites-là! Ça n'est pas benséyant! Vaux mieux m'laisser achever de chanter.

(*Elle chante.*)

Tu fais courir après toi,
La belle Jardigniere,
Un galant qui sous sa loi
A mis la France enquiere:
Gascon, Soldat, Capitaine et Roi;
Tu dois être bien fiere!

MICHAU, *à Henri.*

L'appeler Gascon, ça est plaisant, ça! pas vrai?

HENRI, *d'un ton badin, mais sans rire.*

Oh ! très-plaisant, très-plaisant !

MICHAU.

Oh ! oui, oui, ça est drôle !... (*A Richard.*) Mais, à toi, à présent. Dégoise-nous c'te chanson que t'avois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah ! mon pere, depuis qu'elle m'a trahi...

HENRI, *l'interrompant, tout en dévorant.*

Quoi ! votre maîtresse vous a trahi, M. Richard ? Eh ! contez-moi donc ça ?

MICHAU, *toujours mangeant.*

Ne l'y en parlais donc pas ; vous le feriais pleurer. Point de queustion là-dessus. V's êtes trop curieux, au moins !... (*A Richard.*) Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT, *à Richard.*

Oui, chante, mon fieu ! Ça t'égayera, et neus itout.

CATAU, *à Richard.*

Oh ! oui, oui, chantez, chantez, mon frere ; et pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *avec feu.*

Je serai ravi de vous entendre ! j'en serai enchanté !

MICHAU, *à Richard.*

Allons, chante donc ; je le veux : ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triste et contraint.*

C'est par obéissance pour vous, mon pere... (*Montrant Henri*) et par égard pour Monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter ; car je n'en ai nulle envie, en vérité !

(*Il chante.*)

Si le Roi m'avoit donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie ;
Je dirois au Roi Henri :
« Reprenez vôtre Paris.
» J'aime mieux ma mie,
» O gué !
» J'aime mieux ma mie ! »

(*Henri se détourne et répete, à demi-voix,* au Roi Henri, *d'une façon gaie, et d'un air satisfait.*)

HENRI, *à Michau, en montrant Richard.*

La chanson est jolie, très-jolie ! et Monsieur la chante à merveille !

MICHAU.

Je l'crois qu'y la chante ben ! Parguenne ! eh ! c'est l'y qui l'a faite !... Dame ! Monsieu, il est savant not' fils !

HENRI, *à Catau.*

Et vous, aimable Catau ; la vôtre, à présent ?

CATAU.

Je n'nous ferons pas presser ; je n'avons pas eune assez belle voix pour ça !

(*Elle chante, en ayant le visage tourné vers Henri.*)

Charmante Gabrielle !
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour !

(*Henri se détourne, et répete avec émotion :* Charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue de chanter, et sans qu'elle s'interrompe pour cela.*)

HENRI.

C'est chanter comme un Ange !... (*Il embrasse Catau.*) Cela mérite bien un baiser !

CATAU, *honteuse, et s'essuyant la joue.*

Pardi ! Monsieu, v's êtes ben libre avec les filles !

MICHAU.

Allons, tu t'es t'attiré ça par ta gentillesse ; faut en convenir.... (*Sérieusement, à Henri.*) Mais, y n'fauroit pas recommencer, au moins, Monsieu ; j'vous

j'vous en prions!.... Guiable! y n'faut que vous en montrer, à ce qu'y me paroît!

HENRI, *gaiement.*

Pardon, papa Michau! Mademoiselle Catau m'avoit transporté. Je n'ai, ma foi! pas été le maître de moi!

MICHAU, *se versant à boire.*

Gnia pas grand mal!... Eh! ben, moi, je vons itou vous dire eune chanson, et pis vous vienrais me baiser, par après, si je l'ons méritai.... Attendais que je trouvions l'air... C'est l'air d'Henri IV, dans les Tricolets... La, la, la, la, la; m'y voici: j'y suis.

(*Il chante.*)

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin!...

(*S'interrompant, à tout le monde.*)

Allons, chorû.

(*Tous chantent ces deux premiers vers, ensemble.*)

MICHAU, *chantant.*

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain:
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin!

(*S'interrompant, à tout le monde.*)

Chorû.

(*Tous chantent les deux derniers vers en refrain et en chœur.*)

MICHAU, *chantant, seul.*

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si ligueux, plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin!

(*S'interrompant, à tout le monde.*)

Chorû.

(*Tous chantent les deux derniers vers, en chœur.*)

MICHAU, *chantant, seul.*

Vive Henri Quatre!
Vive ce Roi vaillant!...

(*Henri marque, pendant que l'on chante ce couplet, une sensibilité si grande qu'elle paroît aller jusqu'aux larmes; et c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette scene, en pleurant même, jusqu'au moment où l'on leve la table.*)

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre,
Et d'être un verd galant!

(*Après avoir chanté, à tout le monde.*)

Ah! grand chorû pour celui-là!

(*Tous reprennent, en chœur, le couplet entier.*)

Vive Henri Quatre,
Vive ce Roi vaillant!...

(*A Henri, en interrompant sa chanson.*)

Mais, parguenne ! Monsieu, beuvons à la santai de ce bon Roi ! et vous l'y dirai, au moins ?... Mais, dites-l'y, vous qu'avais l'honneur de l'approcher, dites-ly; promettais-le moi ?

HENRI, *dans l'attendrissement.*

Je vous le promets... Il le saura, sûrement !

(*Ils se versent du vin, et choquent tous avec le Roi..*)

MARGOT, *à Henri, en se levant pour choquer.*

Et que je l'bénissons !

MICHAU, *à Henri, en se levant et choquant.*

Et que je l'chérissons !

CATAU, *à Henri, en se levant aussi, et choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes !

RICHARD, *à Henri, en se levant aussi, et s'allongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons !

HENRI, *à part, attendri au point d'être prêt à verser des larmes.*

Je n'y puis... plus tenir !... Je suis prêt à verser des larmes... de tendresse et de joie !

(*Il se détourne.*)

MICHAU.

Comme vous vous détournais ! Est-c'que vous n'topais pas à tout ce que je disons-là de not' Roi, donc ?

HENRI, *d'un air entrecoupé.*

Si fait.. mes amis... au contraire... votre amour pour votre Roi... m'attendrit... au point... que mon cœur... Allons, allons, à la santé de ce Prince.

(*Ils recommencent à choquer.*)

MARGOT.

De ce bon Roi!

CATAU, *à Henri.*

De ce cher Roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ce vaillant Roi!

RICHARD, *à Henri.*

De ce grand Roi!

MICHAU, *à Henri.*

De ses enfans, de ses descendans!... Eh! bien, dites donc itout un mot d'éloge de not' Roi! Est-ce que vous n'oseriais le louer donc, vous? A'vous peur qu'ça ne vous écorche la langue? M'est avis, morgué! qu'vous n'l'aimais pas autant que nous!... Ne seriais-vous pas de ces anciens ligueux? Oh! v's n'êtes pas un bon François, morgué!

HENRI, *dans le dernier attendrissement, et choquant.*

Pardonnez-moi... de tout mon cœur... à la santé... de ce bon Roi!...

MICHAU, *avant d'avaler son vin, en contrefaisant Henri.*

« De ce bon Roi !... » Parguenne ! l'on a ben de la peine à vous arracher ça !

MARGOT, *à Henri, après avoir bu.*

C'tapendant, ses louanges venont d'elles-mêmes à la bouche !

CATAU, *à Henri, après avoir bu.*

Alles ne coûtent rian !

RICHARD, *à Henri, après avoir bu.*

Elles partent du cœur !

MICHAU, *à Henri, après avoir bu.*

Tatigué ! ça fait du bian de boire à la santé d'Henri !... (*A tout le monde.*) Oh ! ça, je n'mangeons pus ; levons-nous de table. Aussi ben, quand on a eune fois bu à la santé du Roi, on n'oseroit pus boire à parsonne !

RICHARD.

Reportons la table, mon pere, afin qu'on puisse desservir plus commodémeut.

MICHAU.

T'as raison... (*A Henri, qui veut aider à transporter la table.*) Oh ! ça, allais-vous encore faire vos çarimonies ? Je vous les défendons.

HENRI, *aidant toujours à desservir.*

Je vous laisserai faire ; j'aiderai seulement un peu la belle Catau.

MICHAU.

Je ne le voulons pas, vous dis-je... (*A Margot et à Catau, en montrant Henri.*) Allons, Margot, Catau, achevais de nous ôter tout ça, et pis, allais mettre des draps blancs au lit de Monsieu.

MARGOT.

Oui, mon ami, ça va êt' fait.

CATAU, *à Michau, en montrant Henri.*

Oui, mon pere, quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mere et moi, faire le lit de Monsieu.

HENRI, *tenant quelques assiettes.*

Tenez, ma chere Catau, où faut-il porter ce que je tiens-là ?

CATAU.

Eh ! laissez-moi faire. Pardi ! mon cher Monsieu, vous avais toujous les mains fourrées par-tout !

MICHAU, *à Henri.*

Parguenne ! voulais-vous ben leux laisser faire leux besogne, elles-mêmes? Vous êtes bian têtu, toujous !

HENRI, *aidant encore à desservir.*

Eh ! non, non; je ne me mêlerai plus de rien: voilà qui est fait.

(*On frappe à la porte de la maison.*)

MICHAU, *à Richard.*

L'on frappe à not' porte; va voir qui c'est, Richard.

RICHARD.

J'y cours, mon pere.

(*Il va ouvrir la porte, et Margot et Catau passent dans la cuisine, avec les ustenciles du souper.*)

SCENE XIV.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

RICHARD, *à Michau, appercevant Agathe.*

JUSTE Ciel! c'est Agathe!

SCENE XV.

AGATHE, LUCAS, HENRI, MICHAU, RICHARD.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en paysanne.*

EH! bian, Mam'selle! le v'là, M. Richard: parlais l'y donc; mais y ne vous craira pas, ventais-vous-en!

AGATHE, *à Michau et à Richard, en se jettant aux pieds de l'un et l'autre, successivement.*

Ah! M. Michau!... Ah! Richard!... je viens me

jetter à vos pieds, et vous supplier de m'entendre....

RICHARD, *l'interrompant et la relevant.*

Relevez-vous, Agathe... Je ne souffrirai pas...

MICHAU, *à Agathe, en interrompant Richard.*

Oh! oh! qui vous amene ici, ma mie? Faut êt' ben impudente pour oser encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait!

RICHARD.

Eh! mon pere, épargnez...

AGATHE, *en pleurs, à Michau, en interrompant Richard.*

J'avoue, Monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériteroit ce nom, si j'étois coupable; mais c'est le Marquis de Conchiny qui m'a enlevée, malgré moi. Mes pleurs m'empêchent...

HENRI, *à part.*

Conchiny! Conchiny!.. (*A Michau.*) Qui est cette fille-là? Elle m'intéresse infiniment; elle est jolie!

MICHAU.

Ah! ouiche! c'est eune jolie fille, qui s'est vendue à ce vilain Marquis de Conchiny, pus-tôt que d'épouser honnêtement mon fils! Ça fait eune jolie fille, ça!

(*On frappe encore à la porte. Margot et Catau, qui reviennent de la caisine, vont ouvrir.*)

SCÉNE XVI.

MARGOT, CATAU, LUCAS, LE GARDE-CHASSE, HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD.

MARGOT et CATAU, *ensemble, à Michau.*

Mon mari, } c'est M. le Garde-chasse.
Mon pere, }

MICHAU, *au Garde-chasse.*

Ah! ah! c'est bian tard que...

LE GARDE-CHASSE, *l'interrompant.*

C'est, M. Michau, qu'il y a trois Seigneurs, qui ont chassé aujourd'hui avec le Roi, qui ont soupé chez moi, et à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un Seigneur, de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt... (*Voyant entrer le Duc de Sully, le Duc de Bellegarde et le Marquis de Conchiny.*) Mais, les voici... Bon soir, M. Michau.

MICHAU.

Bon soir, M. le Garde-chasse.

(*Le Garde-chasse se retire.*)

SCENE XVII.

Le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, le Marquis de CONCHINY, HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS.

MICHAU, *aux deux Ducs et au Marquis, en leur montrant Henri.*

VOYAIS, mes biaux Seigneurs, si ce Monsieu-là est un Seigneur itout Je n'l'crais pas. Il s'est dit Officier du Roi.. (*Tirant Henri par le bras, qui a le visage tourné d'un autre côté*) Voyais, reconnoissais-vous c't'honnête homme-là ?

Le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE et le Marquis de CONCHINY, *ensemble, à Henri.*

Quoi ! c'est vous, Sire ?... Sire, c'est vous-même?

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD et AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du Roi.*

Quoi ! c'est-là le Roi ? c'est-là notre bon Roi, notre grand Roi ?

HENRI, *avec attendrissement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens ; relevez-vous, mes amis... je le veux, mes enfans... relevez-vous ; je vous l'ordonne!

AGATHE, *restant seule aux genoux du Roi.*

Non, Sire, puisque c'est vous, je resterai à vos pieds, pour vous demander justice d'un cruel ravisseur, du Marquis de Conchiny, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment où j'étois prête à épouser Richard... Les larmes étouffent ma voix au point...

Le Marquis de CONCHINY, *à part.*

Ciel! c'est Agathe!

HENRI, *relevant Agathe, et d'un ton sévère au Marquis de Conchiny.*

Conchiny... qu'avez-vous à répondre?.. Eh! bien, eh! bien, répondez donc? Vous paroissez interdit?

Le Marquis de CONCHINY, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarrasse, Sire.. car, dans le fond, pourquoi serois-je interdit? . et. . n'avouerois-je pas à Votre Majesté une affaire... de pure galanterie?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

J'adore Dieu! quelle galanterie!

Le Duc de BELLEGARDE.

Eh! mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever.... (*Au Marquis.*) Eh! bien?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh! bien, Sire, le fait est que j'ai eu envie....

(*Avec un rire forcé.*) mais bien envie de cette jeune paysanne... qu'à la vérité j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris, malgré elle...

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle?... Vous y avez donc employé la violence?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh! mais, Sire, si vous voulez... C'est mon valet-de-chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine; et je vais...

HENRI, *l'interrompant, d'un air sévere.*

Eh! c'est cette violence que je punirai!

Le Marquis de CONCHINY, *avec feu.*

Ah! Sire, ne m'accablez point de votre colere! j'avoue mon crime; mais mon crime m'a été inutile, et n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse... Agathe ne m'a point cédé la victoire; et, pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter, elle-même, à sa vie. J'atteste le Ciel de la vérité de ce que je dis... et qu'il me punisse, sur le champ, si je vous en impose.... Eh! dans l'instant, c'est moins, je le jure à Votre Majesté, la crainte de ma disgrace que les remords aussi et le repentir, qui...

HENRI, *l'interrompant, d'un air noble et sévere.*

Mais, il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit

soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci ; le crime de votre part n'en est pas moins commis. Je leur en dois la réparation. Ainsi, donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d'or à cette fille, et que...

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, Sire, je me croirois déshonorée si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons...

RICHARD, *l'interrompant, à son tour.*

Ah ! divine Agathe ! cet aveu du Marquis de Conchiny... et, plus encore, le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine et entiere conviction de votre innocence... Non, vous ne fûtes jamais coupable ; c'est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

T'as raison, mon fils ; et tu peux à présent apouser c'te digne enfant-là !

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchiny... (*Au Marquis.*) Retirez-vous, et ne Paroissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire.

(*Conchiny se retire.*)

SCENE XVIII et derniere.

HENRI, le Duc de SULLY, le Duc de BELLEGARDE, MICHAU, MARGOT, CATAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

HENRI, *à demi-voix, au Duc de Sully.*

Aussi bien, mon ami Rosny, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites! Nous en parlerons dans un autre tems.. (*A Michau et aux autres Paysans.*) Oh! ça, mes enfans, j'ai bien des engagemens à remplir ici.. (*A Michau.*) Pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe et à votre fils, M. Michau.. Mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche, et, pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs, pour les unir.

LUCAS, *à part, sautant de joie.*

Dix mille francs et Catau!

Tous les quatre à la fois.

MICHAU, *à part.*
Quel bon Roi!
RICHARD, *à Henri.*
Ah! Sire...
CATAU et AGATHE, *ensemble.*
Quel bon Prince!

HENRI, *à Sully.*

Duc de Sully, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici, demain, dans la journée; je vous en donne l'ordre.

Le Duc de SULLY, *s'inclinant.*

Vous serez obéi, Sire... (*Se relevant, et d'un air attendri.*) Ah! mon cher maître: par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez! Vous venez d'en agir en Roi et en pere avec ces bons paysans, qui sont vos sujets et vos enfans, tous aussi bien que votre noblesse. Mais, Sire, vous nous devez, aux uns et aux autres, de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous faites, tous les jours... (*Avec colere.*) Permettez-moi de le dire à Votre Majesté; cela me met, moi, dans une véritable colere'.. Vive Dieu! Sire, votre vie n'est point à vous! vous en êtes comptable... (*Montrant le Duc de Bellegarde.*) à des serviteurs, comme nous, qui vous adorent... (*Montrant les Paysans.*) et au peuple François, dont vous voyez que vous êtes l'idole!

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui, tu as raison, mon ami... Tu m'attendris... Ne me gronde plus, mon cher Rosny! à l'avenir je serai plus sage!

MICHAU, *très-vivement.*

Morgué! Sire, c'est que ce Gentilhomme-là n'a pas tort! Au nom de Dieu, conservez-nous vos jours; ils nous sont si chers!

TOUS LES PAYSANS, *ensemble, à Henri.*

Ah! notre Roi! ah! notre pere! conservais-vous, conservais-vous!

HENRI, *à part, en regardant tous ces Paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh! oui, ventregué! conservais-vous! Vous venais de marier nos jeunes gens; faut, Sire, que vous viviais plus qu'eux.... Mais, queul excellent homme!... Pardon! Votre Majesté, si je vous ont si mal reçu! je ne connoissions pas tout not' bonheur; et si j'avons manqué au respect... de la considération...

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très-bien reçu! et je veux demeurer votre ami, au moins, M. Michau... Mais, brisons-là, j'ai besoin de repos, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, Sire, venais coucher dans mon propre lit... Ces Seigneurs prenront ceux de mon fils et de Catau; et, nous, j'irons tretous passer la nuit au moulin.... Eune nuit est bentôt passée, quand on la passe pour Votre Majesté!

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*

Et nous, je vons ramener Agathe cheux elle.... Et à demain aux noces, mes enfans!

FIN.

TOUS LES PAYS.

Ah ! notre Roi ! ah !
conservais-vous !

HENRI, *à part*,

Quel spectacle divin.

MICHAU

Eh ! oui, ventregi
nais de marier nos
vous viviais plus
homme !... Pardon
mal reçu ! je ne
heur ; et si j'avo
sidération...

H.

Vous m'avez
votre ami, a
là, j'ai beson

M

Venais, Si
Ces Seigneu
et, nous,
Eune nuit
Votre Ma

I

Et nous
Et à de